HAL
open science

Transmettre l'habiter pour réinventer les communs

Thomas Pradinaud

To cite this version:

Thomas Pradinaud. Transmettre l'habiter pour réinventer les communs. Architecture, aménagement de l'espace. 2021. dumas-03360112

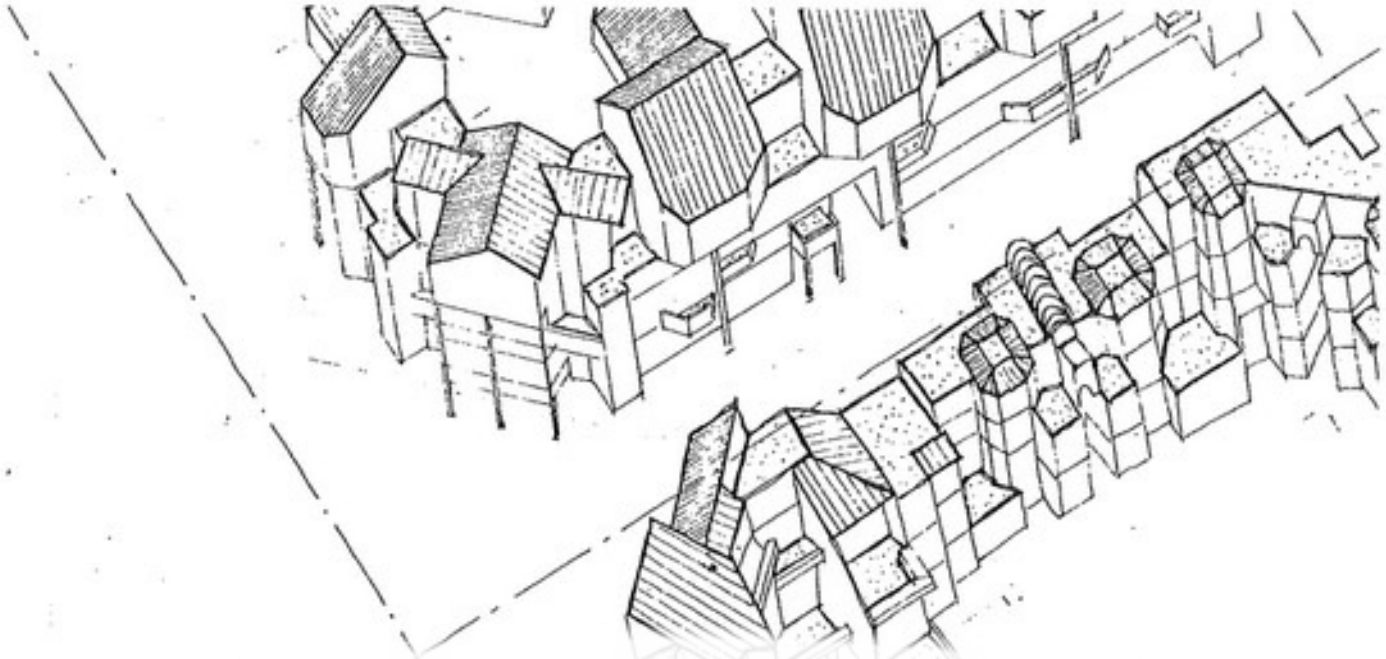
HAL Id: dumas-03360112

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03360112

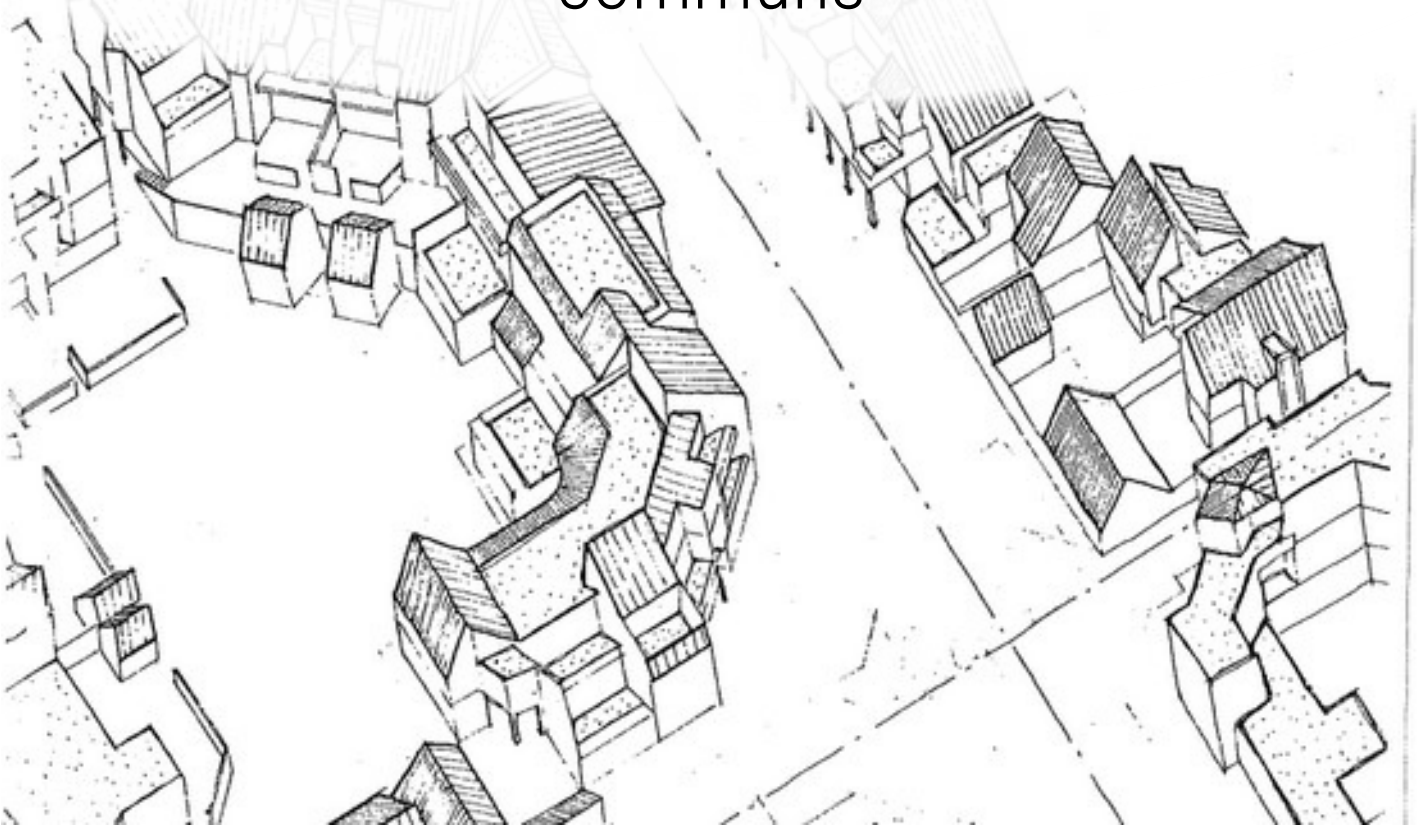
Submitted on 30 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Transmettre l'habiter pour réinventer les communs



Thomas Pradinaud

Master 2 Urbanisme et Projet Urbain

Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine

2020-2021

Université Grenoble Alpes

Notice Analytique

Projet de Fin d'Etudes - Master 2 Urbanisme et Projet Urbain

Auteur : PRADINAUD Thomas

Titre : Transmettre l'habiter pour réinventer les communs

Date de soutenance : Mardi 7 Septembre 2021

Organisme d'affiliation : Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine

Organisme dans lequel l'alternance a été effectué : Association Les Habiles

Directrice du Projet de Fin d'Etudes : DUARTE Paulette, Maitresse de conférence habilitée à diriger des recherches. UMR PACTE, équipe Villes et Territoires

Tuteur en entreprise : CHABANNE Tristan, Chargé de projets immobiliers

Jury : DIACONU Adriana, Maitresse de conférence permanente. Co-directrice Master International Cooperation in Urban Planning. UMR PACTE, équipe Justice Sociale

Collation : Nombre de pages : 145 / Nombre d'annexes : 10. Nombre de références bibliographiques : 40

Mots clés : Urbanisme, Sociologie urbaine, Habitat participatif, Transmissions, Communs, Durabilité

Crédits photos : Sauf indications contraires, toutes les pièces graphiques sont des réalisations personnelles de l'auteur.

Illustration page de garde : Charles Fourrey - Atelier F4

Remerciements

Je remercie tous les membres de l'association les Habiles, bénévoles ou salariés qui m'ont fait confiance et accueilli en toute bienveillance. Cette décision n'a pas été évidente, incertaine jusqu'au bout, et j'espère que mon travail leur aura apporté satisfactions. Un remerciement tout spécial à Tristan Chabanne qui m'a accompagné et formé au terme d'une année un peu trop dense et longue. Un urbaniste formé par un architecte… Décidément, ça ne s'invente pas ! J'espère que cet écrit pourra être qualifié de « suffisamment exceptionnel » pour pouvoir me la raconter au café le matin, moi aussi.

Je remercie Mme Paulette Duarte pour son suivi bienveillant, éclairant et suffisamment distant pour me donner confiance dans cette écriture, tout en se rendant disponible au moindre signe de fragilité et de doute.

Je remercie Mme Diaconu Adriana qui a accepté de faire partie de ce jury, elle qui m'a initié à la recherche en première année de Master. Le 7 septembre prochain, je pourrai boucler cette boucle là.

Je remercie mes parents pour leur patience, soutien financier, et compréhension quant à la difficulté de savoir ce qu'on veut faire quand on sera grand, dans un monde complexe et incertain.

Je remercie Clémence, pour sa relecture (et bien plus). Je m'excuse par avance auprès du lecteur qui trouvera le nombre de virgule inadapté. Sachez que si cela reste correctement lisible, elle y est pour beaucoup…

Enfin, un grand merci à Bernadette, Bernard, Isalia, Charles, Fanny, Eva, Maria, Emilie, et Anne-Sophie, pour m'avoir offert de leur temps et contribué grandement à l'écriture de ce projet.

Sommaire

Introduction p8-14

1. Le(s) logement(s) : Vers un habitus participatif ? p16-41

A. Le logement comme aboutissements d'un principe politique p18-27

1. Diversité des modèles et des architectures au service de la mixité sociale
2. L'émergence de l'habitat participatif comme modèle hybride

B. Les logements comme opportunités : variées et concertées p28-33

1. L'habitat groupé autogéré, comme opportunité d'expériences collectives
2. Les locataires du social, comme opportunité de mobilités résidentielles
3. L'accession libre, comme opportunité de constitution d'un patrimoine

C. Comme supports d'expression de valeurs et d'habitus p34-41

1. Aux fondements des valeurs
2. Echelle 1 : Les valeurs du logement face à l'héritage
3. Echelle 2 : Le logement est poreux, les valeurs aussi

2. Le quartier : Un bain commun p42-69

A. Principes et urbanisme des Béalières p44-52

1.La démocratie participative comme héritage grenoblois
2.Des outils de la participation, pour la naissance du Plan
3. Implantation, voirie et végétal pour un paysage urbain de l'imaginaire

B. Offrir un paradis urbain : pour le développement libre et autonome de l'enfant p53-61

1. Un quartier qui offre des prises
2. Un quartier que l'on maîtrise… en sécurité
3. L'école, comme lieu central et d'éducation populaire

C. Du rôle de l'ambiance pour réactiver le sens commun p62-69

1. Forger des amitiés durables
2. L'ambiance de l'enfance : de la reproduction à la réadaptation de l'habiter
3. Transmettre à ses propres enfants

Conclusion p73-76

Annexes p77-147

Introduction

Près de 40 ans après les premières initiatives françaises d'habitat participatif, la question de la capacité de ces modèles à perdurer dans le temps se pose. Elle se pose d'autant plus que l'habitat participatif reste un objet singulier assez mal compris par les collectivités et les professionnels de la construction. L'histoire de chaque groupe reflète l'histoire d'un mouvement fluctuant entre apogée et oubli. Pour mieux saisir les enjeux de l'habitat participatif en tant qu'objet singulier dans la fabrique de la ville contemporaine, il est utile de regarder un peu en arrière.

Rétrospective d'un mouvement protéiforme

Le mouvement pour l'habitat groupé autogéré (M.H.G.A) apparu dans les années 80 autour d'un groupe de militants de région parisienne (Lefèvre, 2014), trouve ses fondements et ses valeurs dans les habitats utopiques imaginés par les penseurs socialistes du 18ème siècle en réponse à l'utopie de Thomas More (Paquot, 2011).

Les expériences de Robert Owen, Charles Fourier ou Jean-Baptiste André Godin visent à atteindre un idéal de justice et d'équité. Selon eux, ces valeurs dépendent d'un point central dans l'expérience : celui d'éducation. Pour Owen, alors confronté à la nécessité de réaménager le village ouvrier de New-Lanark selon des principes hygiénistes, le nettoyage du village est une compétence publique. Mais cette action est rendue inefficace si rien n'est fait à l'intérieur des habitations, et pour cela il ne peut rien : *«As a result, he placed particular importance on schooling, "especially in the decisive period of early childhood". This education process was however not limited to intellectual pursuits, but encompassed all spheres of human activity and experience. Due to the almost unlimited abilities of the human mind, education was itself the most powerful "circumstance" of all.»*[1]

De la même manière, l'état d'esprit familistérien vise à autonomiser par un investissement dans l'éducation et un accès à des services collectifs mutualisés. De cette éducation né un état d'esprit qui *«par l'exemple, se propagera à l'ensemble de la population. Cet état d'esprit est fait de tolérance, de curiosité, de sociabilité et de partage.»*[2]

1. Siméon, O. (2011) Robert's Owen experiment at New Lanark. From Paternalism to Socialism. Ed. : Royal Holloway, University of London. Cit.p19

2. Paquot, T. (2011) L'habitat en utopie. In : Les notes des l'institut Diderot. Cit.p13

On retrouve là l'état d'esprit des habitats participatifs contemporains. Ces valeurs souvent citées comme socles des projets collectifs peuvent donc être perçues comme le fruit d'un certain héritage culturel. Le sujet de la transmission apparaît alors comme central dans leur étude, et leur capacité à se reproduire et à se diffuser sur le temps long.

Ces pensées se diffusent dans toute l'Europe et l'on voit apparaître de nombreuses formes d'habitat participatif plus ou moins institutionnalisées, plus ou moins participatives.

En Europe du Nord, ces formes d'habitat se développent largement sur des modèles partenariaux. Les organismes de logements sociaux anticipent les problématiques liées au vieillissement par un traitement social et citoyen du logement (Labit, 2013). En Angleterre et outre Atlantique, les Community Land Trust proposent des modèles foncièrements solidaires par l'identification et la sécurisation sur le long terme d'un foncier dès lors perçu comme patrimoine social (Attard, 2013). En Suisse, le modèle coopératif vise à réconcilier par l'action sur des logements « participatifs, conviviaux et solidaires » un urbanisme durable[3]. A Barcelone, ville forte d'une longue et tortueuse histoire du logement alternatif et coopératif, des collectifs se réapproprient des modèles juridiques en "cession d'usage" pour exercer leur droit à la ville par le faire en commun (Buil, 2018). Enfin, le mouvement militant de l'Autorecupero italien se distingue par la réappropriation et la rénovation citoyenne d'immeubles anciens en centre-ville, et lutte face à la gentrification de Rome sur le temps long.

« Ainsi, à la mort de l'un des habitants, l'un des petits-fils a voulu récupérer son appartement. Il s'est vu répondre fermement : "la lutte ne s'hérite pas aussi facilement". »[4]

De même qu'en Europe, l'habitat participatif en France montre un visage protéiforme à l'articulation complexe. Des béguinages et du mouvement des castors d'après seconde guerre mondiale, en passant par les expériences sociales utopiques de Fourier et Godin, au mouvement de l'habitat groupé autogéré, les initiatives sont diverses et donnent naissance à de nombreux réseaux et associations locales et nationales. Les revendications militantes et opérationnelles

3. Voir le site de la CODHA - https://www.codha.ch

4. Guerra, M. (2008) Les coopératives d'habitats en Italie. Des coopératives historiques à l'autorécupération. In : « Passerelle dph n°01 – Europe, pas sans toit ! Le logement en question. Cit. p105

sont différentes malgré un socle de valeurs communes visant toutes l'idée d'un « habiter autrement ».

Anne D'Orazio identifiait déjà en 2010 lors des premières Rencontres Nationales de l'Habitat Participatif, deux grandes mouvances citoyennes. Les associations et citoyens rassemblés autour de l'idée de coopératives d'habitants pour une propriété collective de l'habitat censés apporter une réponse sociale et urbaine à la spéculation immobilière et la gentrification. La seconde démarche vise moins un objectif sociétal. L'autopromotion permet plus humblement à des groupes de citoyens rassemblés en collectif d'être porteurs de leur projet immobilier en endossant le rôle de maître d'ouvrage de logements dont ils assureront la gestion par la suite (D'Orazio, 2012).

Rassemblés autour d'un étendard commun en 2010, ils permettent le renouvellement du Mouvement pour l'habitat groupé autogéré et créent le mouvement national de la Coordin'action des associations, aujourd'hui devenu Habitat Participatif France. L'association vise alors à promouvoir l'habitat participatif auprès des instances nationales, et de faciliter leurs atterrissages territoriaux : en leur permettant une reconnaissance institutionnelle d'une part[5], et en donnant accès à de riches bases de ressources et outils informatiques d'autre part.

En juillet 2021, les 6èmes Rencontres Nationales de l'Habitat Participatif se sont tenues à Lyon sur le thème des Communs. Au-delà de la question des espaces communs (ou plutôt de leurs financements) ou de réussir à (re)faire mouvement commun par une action coordonnée, ces rencontres ont permis de questionner l'habitat participatif en France comme vecteur de communs territoriaux.

Bien s'entendre sur les communs

La notion de « communs » ou de « commons » en anglais, nourrit actuellement de nombreux écrits et tend à s'uniformiser dans les discours politiques. Ce terme trouve son origine étymologique dans le terme latin de *munus* et fait référence à

5. En 2014, l'Habitat Participatif est officiellement reconnu comme statut , au titre de l'article L200-1, de la loi ALUR, modifiant le code de la Construction et de l'Habitation. A consulter sur www.legifrance.gouv.fr

une charge, une obligation comprise comme un don. Le fait d'y ajouter le suffixe *cum-* introduit ainsi une relation de partage et d'échanges entre personnes responsables de cette « chose ». Mais quelle est cette « chose » ?

Les communs désignent à la fois des objets qui s'inscrivent dans le temps long, mais aussi la manière dont les individus s'organisent autour de la gestion de ces biens. La notion induit une forme de *« principe politique de co-obligation pour tous ceux qui sont engagés dans une même activité »*[6]. Cette compréhension du terme permet alors de saisir les communs comme des objets matériels mais aussi immatériels. Ils sont donc animés par des valeurs qui forment les principes d'une re-territorialisation des individus et permettent de déployer un sentiment d'appartenance, d'identité collective autour d'un lieu érigé alors en territoire (Buil, 2018).

« Ce qui importe n'est pas tant le groupe – ou encore moins l'individu – ni la ressource, mais bien la relation que ces individus, qui s'agrègent en communauté, entretiennent avec la portion d'étendue terrestre dont l'usage fonde leur communauté. »[7]

S'intéresser aux communs implique d'étudier des objets à partir des notions de temporalité, de spatialité, et de réciprocité. Ainsi, ces processus sont à considérer indissociablement dans leur verticalité et leur horizontalité.

L'habitat participatif comme micro territoire des communs

Confronter l'habitat participatif à la notion de commun implique de prendre en considération tout aussi bien les valeurs prônées par ces habitats dans leur matérialité, comme des biens communs non-rivaux et non excluants, mais aussi dans les ambiances et relations qu'il facilite. L'habitat participatif se définit, selon ses habitants et les militants du mouvement, lui-même comme générateur d'une ambiance singulière à l'échelle du logement, de l'immeuble mais aussi du quartier par une volonté de partage et d'ouverture. Les habitants, au travers de valeurs mises en avant matérialisées par des chartes, et leur implication à des événements locaux, diffusent horizontalement ces valeurs et ces ambiances. Ces

6. Dardot, P., Laval C. (2014) Communs : Essai sur la révolution au XXIe siècle. Ed. La Découverte. Cit.p23

7 Michon P. (2019) Les biens communs. Un modèle alternatif pour habiter nos territoires au XXIe siècle. Rennes : Presses universitaires de Rennes. Cit.p71

dernières visent à contribuer au « bien-vivre ensemble », autour des notions de solidarité, de convivialité, de partage, de respect, qui permettent l'élaboration de « biens communs vécus » (Flahault, 2008).

Parallèlement, les habitats participatifs accordent une place importante à la défense d'une vision de l'environnement comme bien commun de l'humanité (Cornu et al; Buil, 2017). Cela implique dès lors la conscience d'une transmission temporelle et générationnelle de ces projets.

Pourtant, les nombreux écrits sur ces objets considèrent assez peu cette question de la transmission et de l'héritage. En se réjouissant de l'apparition de nouveaux projets sur la carte de France des habitats participatifs, on oublie facilement que des projets peuvent aussi disparaître. Cet écrit, en ouvrant la porte à cette considération, tente d'explorer les raisons qui pourraient expliquer ce phénomène dans les années à venir. De fait, il pose la question de la durabilité des communs mais aussi leur capacité à se reproduire, se diffuser ou se réinventer par l'oculus d'un objet spécifique.

Ainsi, la transmission temporelle des communs comme modes de gestion et d'organisation autour d'une ressource, influe-t-elle sur la diffusion horizontale de ce modèle ? Que véhicule-t-elle ? Des valeurs matérielles, d'ordres économiques, ou des affects singuliers que l'enfant ayant grandi en habitat participatif souhaiterait reproduire, réinventer ? A quels arbitrages peuvent dès lors être confrontés les "héritiers", qu'ils soient descendants ou potentiels nouveaux arrivants ?

En réalité, s'intéresser à la transmission de ces processus nécessite une prise de recul et un changement de point de vue et donc d'échelle. En effet, *« Cette transmission suit fréquemment le chemin d'une relation intrafamiliale ; elle est souvent influencée par le parcours personnel de chacun des protagonistes ; mais elle se construit toujours dans un contexte historique (ensemble d'éléments aussi bien économiques, sociaux, juridiques, culturels...) qui la marque de façon indélébile. »*[8]

Ainsi, questionner la transmission invite à observer le milieu dans lequel elle s'inscrit et se définit. Elle force aussi et surtout l'urbaniste à se poser dans une

démarche à la fois prospective et rétrospective puisque la planification urbaine vise à orchestrer un processus de « sélection cumulative » (Secchi, 2011). Le territoire est support d'une diversité d'actions sélectionnées pour répondre à des enjeux, des besoins exprimés qui se répondent et fonctionnent conjointement dans le temps. Les territoires comme constructions sociales, ne fonctionnent pas en chaîne de Markov. Bref, ils ont une mémoire génétique.

« En réorganisant et en transformant le territoire, chaque cycle de territorialisation accumule et dépose une sagesse environnementale qui lui est propre et qui, tandis qu'elle enrichit ses règles génétiques, contribue à la conservation et à la reproduction de l'identité territoriale. »[9]

Les Béalières à Meylan : piste d'atterrissage et d'étude

Cet écrit explore les démarches participatives à l'échelle du logement et du quartier pour mieux saisir l'impact de ces processus dans les décisions, plus ou moins conscientes d'ailleurs, de ceux qui l'ont vécu. L'agir en commun à un instant T est-il le même 40 ans plus tard ? En rassemblant des individus en communautés de conception et de gestion, insuffle-t-on un « gène participatif » ? A quelle échelle ? La famille ? L'immeuble ? Le quartier ? Le territoire ? Ces formes d'habiter se transmettent-elles ? Comment et jusqu'à quand ?

L'expérience collective des démarches d'habitat et d'urbanisme participatifs favorise-t-elle la capacité individuelle de reproduction et de diffusion de modèles de gestion collective d'une ressource ?

Par une étude qui s'inspire d'une approche rétrospective de la sociologie de la famille, cet écrit énonce l'hypothèse que dans une perspective de société durable, l'habitat et plus globalement l'urbanisme participatif permettent de concevoir le logement non plus comme un bien stratégiquement économique, mais comme un objet qui facilite la mise en processus de communs territoriaux.

8. Séraphin, G. (2011). Introduction : Lien intergénérationnel et transmissions. In : Recherches familiales, 8(1). Cit. p6

9. Magnaghi A. (2003) Le projet local. Cit. p37

Souvent cité comme le premier éco-quartier durable de France, le quartier des Béalières a vu le jour dans les années 1980 à Meylan, dans l'actuelle métropole Grenobloise. Ce projet d'urbanisme participatif particulièrement abouti, a permis d'expérimenter le principe de mixité sociale à travers la réalisation d'un nouveau « bout de ville » dans un contexte national de périurbanisation. La forme d'un Atelier Public d'Urbanisme a favorisé la conception de logements diversifiés mais aussi d'espaces publics accessibles et connectés. En 1983, les architectes retenus pour animer cet atelier écrivaient :

« Nous n'avons pas de goût pour la social-fiction mais, tout au long de cette étude, le futur nous manquera. Les habitants des béalières eux-mêmes seront seuls habilités à dresser un bilan complet de l'opération. »[10]

40 ans plus tard, au fil de récits de vie d'enfants qui ont évolué et grandi dans cet environnement, et d'adultes moteurs de cette démarche[11], cet écrit vise humblement à analyser les modes de transmission de valeurs au sein du cadre familial dans une première partie. Les porosités identifiées invitent à prendre du recul et mieux comprendre le contexte dans lequel ces échanges se sont initiés, dans une seconde partie.

10. Analyse d'expérimentations architecturales. ZAC des Béalières - Meylan. Atelier d'architecture F4. Juillet 1983. Cit.p2

11. J'invite le lecteur à découvrir l'intégralité des récits de vie en annexes. Seuls des fragments apparaissent dans le corps du texte. Des compléments ou des contradictions peuvent apparaître à la lecture, pour alimenter la réflexion et la discussion.

1.

Le logement : Vers un habitus participatif ?

Le quartier des Béalières de Meylan s'inscrit dans une dynamique territoriale propre aux années 1980. La péri-urbanisation et l'extension des faubourgs aux abords des grandes villes forment les principes de développement d'une ville en appui à une agglomération grandissante, et où la construction de nouveaux logements devient une nécessité.

Le quartier aura été le lieu d'une expérimentation politique visant la construction d'une ville "ensemble". Les futurs habitants sont conviés à l'élaboration de leur cadre de vie, à la fois à l'échelle du quartier, mais aussi à celle du logement, indépendamment des modèles qui y prendront place : accession libre, logement locatif social, ou autopromotion.

Le programme vise l'aboutissement d'opérations immobilières permettant de faire vivre le principe politique de la mixité sociale. Idéologie selon laquelle, par la création d'opérations immobilières diverses dans un lieu géographique déterminé, pourraient cohabiter des individus d'âges, de revenus, de professions, de cultures différentes. Mais un décalage subsiste entre l'horizon comme idéal politique et social, et l'état de fait comme réalité vécue. Dès lors, comment s'exprime cette cohabitation dans le quotidien des Béalières ?

Le parti pris fut celui de favoriser une programmation immobilière diversifiée, dans laquelle chacun pourrait participer à la conception. Ce principe a sûrement favorisé la concrétisation du principe de cohabitation sociale par la rencontre de l'autre en projet, et les échanges qui s'y sont exprimés.

Au-delà d'opportunités variées de logements proposés sur le quartier, la mise en place d'outils et de lieux pour favoriser la rencontre, il semble que l'éducation et les valeurs qui s'y expriment ont joué un rôle central dans l'expérience du quartier. Les principes éducatifs, habituellement propres au cercle privé semblent s'être élargis et enrichis. Comme si les modes d'habiter son logement et son quartier, propres à chaque famille, avaient fini par s'auto-alimenter les uns avec les autres dans toute leur diversité. L'éducation n'est plus un principe de transfert vertical et générationnel : il devient un principe défini collectivement dans le temps. Il est fait d'échanges horizontaux entre familles, sans toutefois en bouleverser les principes fondateurs propres.

A. Le logement comme aboutissements d'un principe politique

1. Diversité des modèles et des architectures au service de la mixité sociale

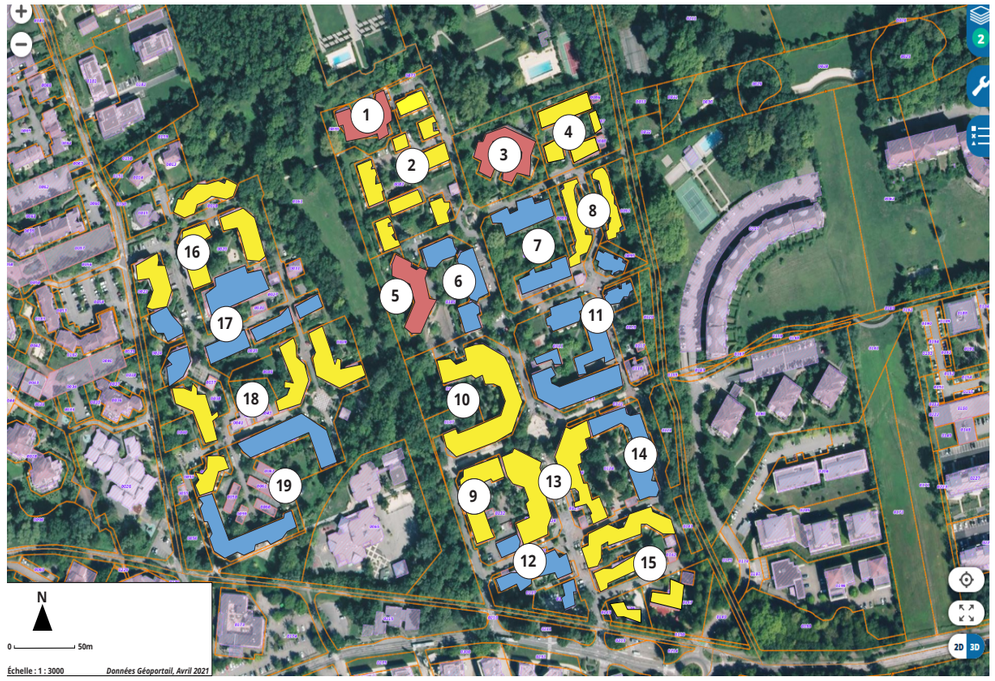
Le quartier des Béalières est inspiré des principes de l'écologie urbaine. Il vise alors la production d'un écosystème dans lequel un nombre d'agents diversifiés, tant par leurs formes que par leurs modèles, échangent et se complètent parfois en un même lieu dans une relation de co-dépendance (Hall, 1966).

Le rôle du logement est abordé aux Béalières comme partie intégrante d'un écosystème « habitat » plus global qui s'exprime en relation avec des ouvertures vertes, des linéaires, des centralités. L'objectif de diversifier à l'échelle du quartier, parfois de l'ilot, des modes d'acquisition ou de location tout en les conjuguant à des architectures rythmées, a pour ambition un équilibre global de l'opération, tant d'un point de vu financier que social.

Tout d'abord, on observe cet équilibre dans le nombre de logements et leurs modes d'occupation. Ces derniers sont répartis quasiment équitablement entre locatif et accession.

Spatialement, il apparaît clairement une recherche de rythme entre ces modes qui s'alternent sur un linéaire Nord/Sud et Est/Ouest. De la même manière, une plus forte concentration de logements denses trouve son implantation le long du « routoir», tandis que des logements plus diffus trouvent place au nord du site.

Cette logique d'alternance s'exprime également dans une volonté d'expressions architecturales diverses. Les maisons mitoyennes en bandes, proposées à la fois en location ou en accession, rappellent les modèles de cités-jardins, et guident le regard à l'horizontal. Ces modèles favorisent à la fois une assez forte densité, et une proximité de voisinage parfois décriée, mais aussi bien souhaitée par certains. Les immeubles en R+3 / R+4 présents le long des axes centraux et au nord du quartier, favorisent quant à eux des regards verticaux, tout en offrant systématiquement des balcons ou terrasses. Là aussi, l'enjeu aura été de densifier



1

Pastille	Nom Copropriété	Statut	Nombre de logement
1	Les Naïfs	Autogéré locatif	**13**
2	Cooperim	Locatif	**26**
3	Hélix	Autogéré Accession	**7**
4	Megaron	Locatif	**10**
5	Le Saule	Autogéré Accession	**11**
6	Sibillot	Accession	**19**
7	Izoard	Accession	**21**
8	Hiatus	Locatif	**13**
9	Arche B	Locatif	**18**
10	Arche B	Locatif	**42**
11	Creaur	Accession	**48**
12	Arche B	Accession	**20**
13	Groupe 6	Locatif	**40**
14	UA38	Accession	**25**
15	UA38	Locatif	**15**
16	Zanassi	Locatif	**47**
17	Assa	Accession	**45**
18	UA38	Locatif	**46**
19	Ara	Accession	**44**
TOTAL			**510**
Sous total Locatif			**244**
Sous total Accession			**240**

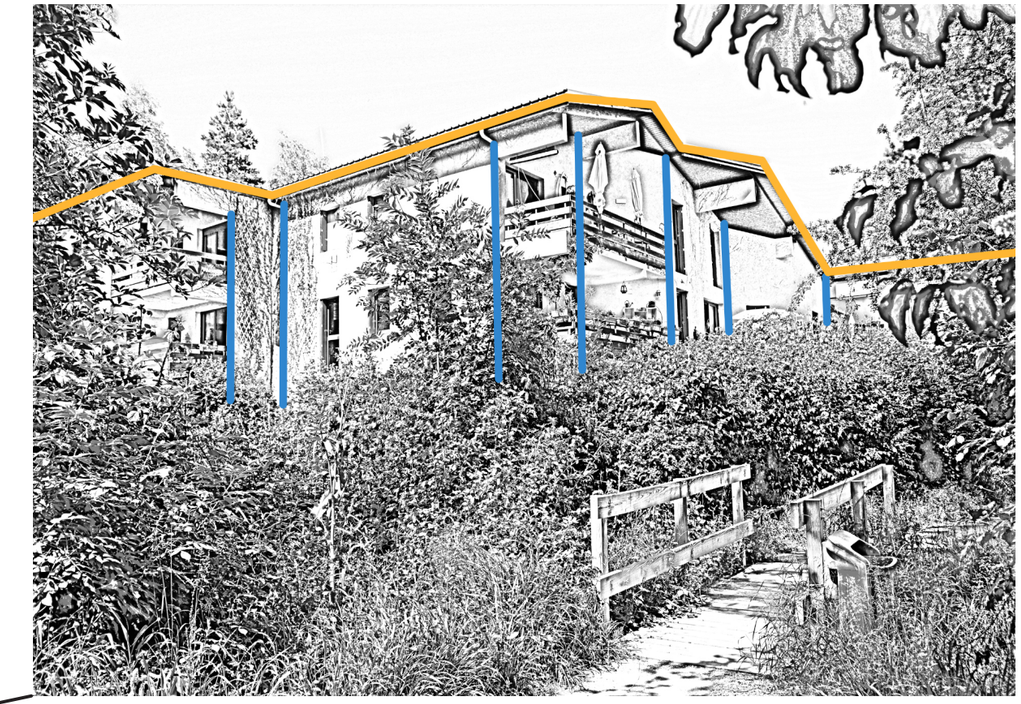
2

1. Programme de logement sur la première tranche des Béalières. Données Atelier F4 - Juillet 1983

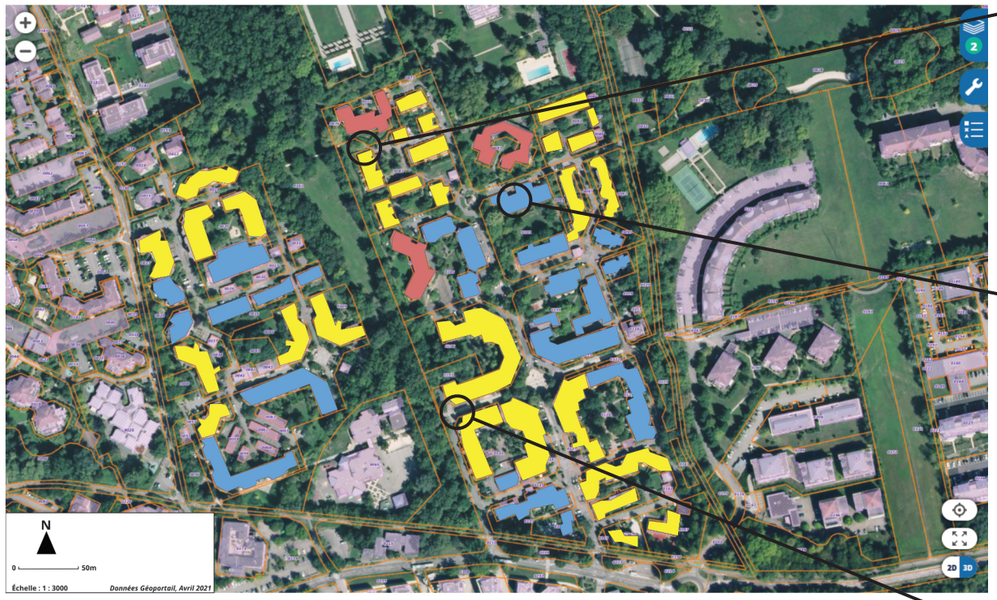
2. Répartition des logements par statut et par nombre. Données Atelier F4 - Juillet 1983

tout en conservant des cônes de vues et des relations sociales entre voisins. Enfin, l'habitat groupé autogéré a pris forme dans ce quartier, au travers de trois expériences en R+2, aux motivations et dynamiques différentes. Ces projets constituent un modèle architecturale commun hybride, entre horizontalité et verticalité, entre proximité et intimité.

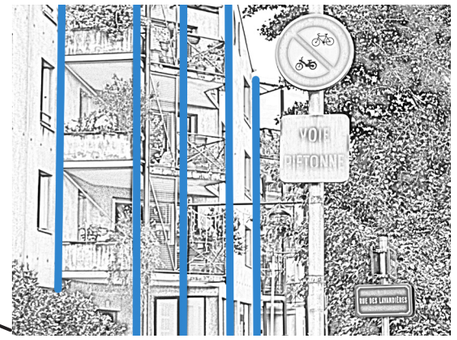
Ces modèles d'implantation et d'alternance, autour d'un cœur d'ilot, visent principalement à répondre à l'enjeu de la mixité sociale au sein du quartier. Ce sentiment est renforcé par une implantation de bâti qui laisse place à de larges cours végétalisées, qui favorisent la rencontre entre les habitants. Les enfants sont alors identifiés comme ciment des relations sociales du quartier, sur lesquels peuvent venir s'appuyer une stratégie urbaine et politique de mixité sociale.



1



2



3

1. L'habitat participatif, comme modèle hybride. Les Naïfs, côté coulée verte. Montage Photo

2. Maisons individuelles en bande. Impasse du Saramejous. Montage Photo

3. Petit collectif. Rue des Lavandières. Montage Photo

2. L'émergence de l'habitat participatif comme modèle hybride

Aux Béalières, trois projets d'habitats participatifs, alors appelés « groupés autogérés », ont pris place lors de la première tranche de la ZAC. Deux modèles en copropriétés « classiques », Le Saule et Hélix, et un modèle en logement locatif social, Les Naïfs. Malgré une appellation commune, il serait faux d'en faire un modèle uniforme. Bien au contraire.

Le Saule

Dénommé ainsi pour son rapport à l'arbre qui marquait à l'époque, l'arrivée sur le lieu depuis l'impasse qui porte son nom, Le Saule est un projet de 12 logements en auto-promotion (les habitants sont maîtres d'ouvrage), dont l'implantation bâtie suit le linéaire des arbres bordants la coulée verte, et dans laquelle se jette le jardin privatif, mais sans clôtures.

Le projet raconte bien l'habitat participatif dans ses difficultés, parfois, à équilibrer l'émergence d'un projet avec sa concrétisation. Initialement, un groupe était déjà constitué et comptait 6 familles. Les envies de mutualisation et de collectif étaient extrêmement poussées, ce qui a pu dissuader certaines personnes à rejoindre le projet, il ne laissait qu'assez peu de place aux projets et besoins plus individuels. Le groupe a fini par exploser, et a été remplacé par un nouveau groupe de 9 foyers plutôt homogène en terme d'âge, la plupart avec enfants. 19 enfants ont grandi au Saule, âgés de quelques mois à adolescents. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 2.

Accompagnés par un architecte, les habitants ont réfléchi à l'implantation du bâti, l'exposition, les surfaces des logements et des espaces communs. Leur choix s'est porté sur une salle commune, une chambre et un studio d'hôte, pour accueillir familles et visiteurs.

L'originalité du projet réside dans sa volonté de considérer la place de l'enfant au sein même du logement. La plupart des appartements donnent sur la coursive (plus de la moitié). Les habitants vivent en duplex. Les chambres des enfants donnent sur cette coursive, ce qui leur permet de passer d'un appartement à l'autre sans passer par la maison et de se retrouver dans la coursive.

1

2

3

1. Le Saule, plan de situation.

2. Le jardin (ouvert) du Saule, Avril 2021. Photographie

3. Canicule au Saule, Juillet 1985. Photographie de Bernadette D.

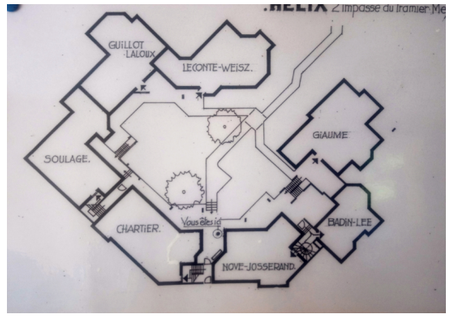
Hélix

L'histoire d'Hélix démarre à Paris, lors d'un fameux mois de Mai. Une bande de jeunes rêvent de liberté, d'autogestion, et de vie communautaire. Attachés à la région Grenobloise, et à Meylan plus particulièrement, ce groupe trouve aux Béalières l'occasion de concevoir, réaliser et vivre un lieu idéalisé : entre vie en communauté et besoins d'espaces personnels liés à l'arrivée de jeunes enfants.

Hélix est une copropriété de 7 logements en accession libre. Initialement composée de 9 foyers, les contraintes architecturales ont contraint 3 foyers à partir. Un dernier ménage que le groupe connaissait déjà depuis quelques années a rejoint ce groupe de 6 alors en phase de conception. La forme architecturale intègre le cahier des charges de la ZAC, à savoir favoriser des cœurs d'îlots végétalisés et ouverts, et organiser l'implantation du bâti en forme hélicoïdal autour de ce cœur de manière à favoriser les contacts depuis les terrasses et le jardin. Hélix, composé de 7 logements d'environ 120m2, trouve son nom dans cette forme particulière.

A l'emménagement en 1985, 20 enfants étaient présents, âgés de 2 à 16 ans. Une vraie fratrie s'est constituée pendant 10-15 ans, puis les départs successifs dans les années 2000 ont rebattu un peu les cartes. On ne compte que 3 enfants aujourd'hui. Beaucoup moins dynamique et festif qu'auparavant, Hélix a vieilli mais conserve toujours des instants communs importants. Les règles de fonctionnements que l'on pourrait croire gravées dans le marbre sont actuellement discutées, négociées par le groupe et font l'objet d'ajustements.

1



2

3

1. Hélix, plan de situation.

2. Principe de terrasses communicantes. Plan architecte.

3. Instant musique en confinement, Avril 2020. Capture d'écran vidéo de Bernard S.

Les Naïfs

Le bâtiment des Naïfs se fait discret. A l'extrémité nord du quartier, il embrasse le bout de la coulée verte et offre à ses habitants proximité et intimité.

L'association les Naïfs est fondée en 1979 par un groupe d'habitants participants à l'APU, des désirs de choisir son habitat, sa façon de vivre en groupe, de mutualiser et d'autogérer son lieu de vie. Dès 1980, le groupe rédige son programme en lien avec la mairie. Ils retiennent un programme de 12 logements et 1 studio, en petit collectif R+2. Le groupe est éligible au logement social encadré et confie la maîtrise d'ouvrage à la société HLM Pluralis. Les études de conceptions architecturales participatives sont réalisées jusqu'en 1984, date d'achat du terrain et d'obtention du permis de construire. L'année d'après, les locataires s'installent. Le groupe est initialement homogène en terme d'âge, et composé de 18 adultes et 17 jeunes. Aujourd'hui, le nombre d'adulte est le même mais les jeunes sont moins nombreux (à peine 10 aujourd'hui). Seulement 4 ménages d'origine y vivent encore.

En ce qui concerne la gestion du lieu, une convention est signée entre la société HLM et le groupe d'habitants réuni en association. Cette convention reconnaît la spécificité de l'habitat autogéré, et fixe les relations entre les deux parties pour l'entretien des espaces communs, le renouvellement des locataires en cas de départ, les évolutions dans le fonctionnement associatif et le rapport au bailleur. Le coût des communs (surfaces et consommables) est intégré au loyer.

1

2

3

1. Les Naïfs, plan de situation.

2. Le Bâtiment depuis la terrasse, Juillet 2011. Photographie Les Habiles

3. Apéro partagé, Juillet 2011. Photographie Les Habiles

B. Les logements comme opportunités : variées et concertées

Le logement reste avant tout le lieu d'opportunités à saisir à un moment «t». Celles-ci sont exprimées différemment en fonction des modes d'occupation. Si pour certains l'installation aux Béalières a été perçue comme une opportunité d'expérimenter de nouveaux modèles, elle aura été pour d'autres l'occasion de changer de cadre de vie, vers des logements neufs et qualitatifs, ou bien l'occasion d'acceder plus classiquement à la propriété privée.

1. L'habitat groupé autogéré comme opportunités d'expériences collectives

Par ce projet de ZAC participative, la ville de Meylan a donc attiré des personnes avec des désirs d'habiter et de vivre autrement. Certains y ont trouvé le lieu de concrétisation de principes politiques et sociaux, alors à expérimenter et issus des mouvements autogestionnaires. La question en toile de fond reste celle de considérer l'objet logement, non plus comme un objet, mais comme l'expression de besoins de produire et de gérer collectivement son lieu de vie. La mairie, par une politique volontariste de réservation foncière, a grandement favorisé l'expérimentation de ces nouveaux modèles.

Mais sous couvert d'expérimenter de nouveaux modes d'habiter plus collectifs, le quartier résidentiel est aussi le support d'opportunités individuelles, professionnelles et personnelles. Le logement semble rester un support qui vient fixer en un lieu des désirs, des besoins, parfois des ambitions, exprimés individuellement malgré une volonté de recherche d'expériences communautaires où le partage et l'agir en commun font foi.

Expérimenter d'autres modes de vie, en rupture face à un modèle dominant de pleine propriété qui laisse place à des comportements jugés excessifs, est aussi une motivation pour certains.

L'expérience montre un besoin grandissant d'adaptabilité des logements face à des modes de promotions immobilières de masse, qui excluent toute «*adaptation de l'habitat aux transformations sociales profondes.*»[1] L'ambiance, le rapport à

1. Les utopistes du m2. Mouvements et expériences de l'habitat autogéré. Autogestions n°11, Automne 1982. Cit. p4.

«Avec ma femme on est des soixante-huitards, des vrais. J'avais 20 ans en 68 à Paris à Science-Po… j'étais au cœur de tout ça quoi. Je faisais déjà de la politique, j'ai été responsable du PSU donc la démarche autogestionnaire faisait partie de ce que j'avais en tête comme responsable politique. Donc quand on s'est mariés on a vécu 2/3 ans tous seuls et on avait en tête de faire des expériences collectives comme beaucoup de nos copains. Alors, sans être dans les communautés comme il y en a eu beaucoup, mais malgré tout on a vécu 3 ans en communauté à La Tronche. On était dans une communauté qui était presque une coloc, pas les communautés fantasmées de Mai 68. On faisait quand même beaucoup de choses en commun, on partageait la bouffe… Puis on a eu un enfant et donc la communauté était trop petite, et on a eu en tête de continuer sur un autre truc donc on est venu habiter à Meylan […] en sachant qu'il y avait un projet de ZAC. On a habité à Grand Pré, seuls mais on a tout de suite essayé de trouver des solutions […], communautaires. On a toujours cherché des solutions de ce type, plus ou moins intégrées. Là on a été moteurs avec un ou deux autres, de cette recherche…»

Bernard

«À l'intérieur de cet APU, il y avait une place pour l'habitat autogéré. Un groupe a réfléchi à ça et nous, participant à cet APU, on était intéressé par ce type de démarche, mais on ne connaissait pas bien le concept d'habitat autogéré. Avant on habitait aux Buclos, qui a été construit à peu près à cette période là. Nous on a dû attendre 26 mois pour avoir un appartement en location là bas. Ce quartier est super avec de grandes cours intérieures et une très bonne ambiance entre les gens. Mais on voulait acheter et donc on voulait réfléchir à la conception du logement et conserver cette ambiance [...] Venir habiter ici, il y a eu 2 facteurs déterminants. Habitants dans un quartier où la vie sociale était très sympa, on avait envie de continuer, tout en étant propriétaires, mais pas rentrer dans un système où les propriétaires se battent pour des centimètres carrés, on n'avait pas envie de rentrer dans ce système-là. Il y eut cette dimension de vie sociale en quelque sorte. Et le deuxième facteur était qu'André était en fauteuil, donc on voulait un espace plus confortable par rapport à cette situation, ce qui n'est pas toujours le cas dans des appartements standards.»

Bernadette

l'autre, à son voisin tout en se construisant un patrimoine financier individuel montre toute l'ambivalence de ce mode d'habitat : comme un funambule, qui tente de trouver son équilibre entre individualité et collectivité.

2. Les locataires du social, comme opportunité de mobilités résidentielles

L'opération des Béalières aura été l'occasion pour certains ménages, de changer radicalement de cadre de vie. D'une tour ou d'une barre d'immeuble grenobloise, les habitants se sont vu proposés par leur opérateur HLM une opportunité d'améliorer leur conditions de logements et de cadre de vie.

Les motivations liées à la mobilité résidentielle sont diverses et ne correspondent pas systématiquement à des opportunités d'emploi, du moins dans les déplacements qualifiés de courtes distances (infracommunaux ou métropolitains). Les raisons professionnelles sont au contraire très peu invoquées par les plus de 45 ans, pour qui le cadre et le confort de vie sont affirmés comme prépondérants selon l'étude de Laurent Gobillon. Ce dernier, affirme qu'*« une migration peut être perçue comme un investissement en capital humain réalisé par un individu dans le cas d'un bilan positif entre avantages et coûts anticipés »*[2].

Dès lors, les conditions proposées par les opérateurs HLM à leurs publics ont été arbitrées individuellement par la projection d'un bénéfice social, et non par la seule entrée des potentiels bénéfices ou coûts financiers. Bien que l'on remarque un taux de rotation plus important en habitat social, certains ménages restent quitte à payer un sur-loyer du fait d'une surface plus importante que nécessaire au regard de la composition actuelle du ménage. Ce surcoût apparaît alors comme absorbé par le gain social engendré par le rapport qu'entretiennent les habitants avec leur cadre de vie.

Enfin, il semblerait que les logiques de partage et d'entraides qui ont été vécues à l'échelle, non pas uniquement du logement ou de l'opération immobilière, mais aussi celle du quartier, ont finalement pu avoir un impact sur des considérations financières à plus long terme.

2. Emploi, logements, et mobilité résidentielle. ÉCONOMIE ET STATISTIQUE N° 349-350, 2001-9/10. Cit.p78

« Moi je suis arrivée en 1985, aux Naïfs, donc à la fin de la première partie de la construction des Béalières si je me souviens bien. Avant, on habitait dans une barre d'immeuble orientée Nord, donc ça nous a pas mal changé d'être plein sud et dans un habitat qui était bien agréable, pour un habitat à loyer modéré.

On avait visité le chantier quand on était gamin, c'était marrant. Le chantier était déjà suivi par nos parents pendant la conception et la phase travaux. Je sais pas si vous avez visité, mais les appartements sont tous différents chez les Naïfs. Souvent en HLM, les appartements sont tous similaires. Et là, chacun a participé. Alors pour la salle commune, mais aussi pour les appartements de chacun, qui étaient de tailles différentes aussi. »

Eva

« Moi je suis arrivée quand j'avais 5 ans, j'arrivais de Grenoble donc pas très loin. Mes parents ont pu bénéficier d'un HLM qui était des petites maisons mitoyennes donc il y avait deux petites maisons collées en HLM avec un petit jardin. On venait d'un appartement un peu insalubre dans le quartier d'Europole donc c'était vraiment une grande promotion sociale pour la famille. C'était vraiment le tout début de ce quartier. On ne faisait pas partie des premiers habitants de ce quartier mais presque. C'était vraiment un quartier qui était en train de se créer. La maison était.. Il n'y avait pas encore de carrelage la première fois qu'on l'a visitée parce que vraiment c'était une aventure qui démarrait à ce moment-là. Moi j'étais toute petite j'avais 5 ans, donc je ne me rendais pas forcément compte de ce qui se passait à ce moment là, mais j'ai quand même senti et compris assez vite qu'on était dans un quartier un peu spécial. »

Isalia

3. L'accession libre, comme opportunité de constitution d'un patrimoine

Au-delà des modèles hybrides de l'habitat participatif comme opportunités d'expérimentation, ou du logement social comme opportunité d'amélioration du cadre de vie, le quartier des Béalières laisse place à de nombreux logements en accession dite classique.

Les raisons des acquisitions privées sont variées et motivées par différents paramètres : l'opportunité d'un premier investissement immobilier, celle d'un meilleur cadre de vie et d'un rapprochement de services, ou bien celle de revivre ailleurs, des expérimentations utopiques pas tout à fait satisfaisantes peut être. Toujours est-il que le logement en "pleine propriété" reste la règle dans le pays des droits de l'homme. Pays dans lequel la perspective de transmettre un patrimoine économique à sa descendance, souvent sous forme immobilière ou du moins terrienne, apparaît comme une nécessité.

En effet, le rapport à la propriété privée et à la transmission d'un héritage compris ici comme un «*ensemble des biens (mobiliers ou immobiliers) transmis d'un ascendant à un ou plusieurs descendants après son décès par voie de succession*»[3], reste en France une institution de droit "naturel", "sacré", d'ailleurs instituée comme telle dans la déclaration de l'homme et du citoyen (Rochfeld, 2014).

Pour les sociologues relevant de l'individualisme méthodologique institué par Boudon, ces transferts descendants de propriété font l'objet de stratégies rationnelles et conscientisées par les individus, selon un rapport coût-avantage. Les individus sont alors pris dans une démarche réflexive prospective vis à vis de leur héritage, qu'ils le transmettent ou en héritent.

Inversement, Bourdieu aborde ces stratégies comme non conscientes, et relevants d'habitus hérités. Autrement dit, nos manières de percevoir le monde, de le juger, de s'y comporter, seraient le fruit d'une stratégie inconsciente de reproduction sociale visant le maintien d'un ordre social établi (Jourdain, A. & Naulin, S., 2011).

3. M. Grosgeorge (2011) Constitution et transmission d'un patrimoine : la place de l'héritage. Idées économiques et sociales, 166(4), 15-23. Cit.p15

« Je suis de la même année, enfin j'ai un an de plus que Isalia que tu connais, mais par contre comme elle avait un an d'avance, cette petite tronche, on a été dans la même classe tout le temps. Pour le coup Isalia je la considère un peu comme ma sœur, on est très très proches.

Mes parents habitaient dans le quartier de la Villeneuve à Grenoble avant d'arriver aux Béalières. Ils sont arrivés aux Béalières en 84, moi j'étais en grande section de maternelle. Donc j'habitais encore à la Villeneuve mais mon père m'emmenait déjà en grande section de maternelle le matin parce qu'on devait déménager un peu plus tard dans l'année tu vois.

Mes parents avaient acheté une maison. Ils y ont passé 20 ans, ils étaient propriétaires. C'était encore différent du système des Naïfs ou d'autres choses qui se faisaient aux Béalières. Moi mes parents avaient une maison jumelée, y avait un petit bout de jardin devant, mais mine de rien je trouve que c'était vraiment très très très ouvert et nous ça nous a, je pense que tous les copains ont la même vision, on a eu une enfance très très heureuse là-bas ouais. »

Charles

« Je suis l'aînée d'une fratrie de 3. J'ai dû arriver au Béalières à 4-5 ans. C'était au tout début, on était les premiers à y habiter. On était voisins avec Isalia, c'était une maison double, collée. Et on avait une des deux maisons, on était collé, en plus les jardins communiquaient, on avait pas mis de clôture.

Dans cette maison jumelée on était locataires, mais y'avait une partie qui était en hlm. Les parents d'Isa, vivaient dans les logements de la mairie il me semble, enfin c'était des logements sociaux, alors que nous c'était un logement réservé pour la fonction publique. Mes parents y travaillaient, c'était des logements réservés. Mes parents travaillaient au trésor public. »

Anne-Sophie

C. Comme supports d'expression de valeurs et d'habitus

1. Aux fondements des valeurs

Pour Tim Kasser, les valeurs nous viennent des réflexions philosophiques grecques de l'Antiquité. Aristote, Socrate et Epicure posent les principes de la vie bonne, de la vie heureuse sur et avec la terre par l'homme. La propriété, notamment financière, est au cœur de cette réflexion. Pour ces philosophes, cette dernière prend tellement de temps à l'homme, fait l'objet d'un désir si profond, que celui-ci ne peut en jouir et en user quand il la possède, ni développer son esprit et donc son âme (Kasser, 2018)

Aux Etats-unis, Jefferson inscrit d'ailleurs dans la déclaration d'indépendance, comme principe fondateur celui de la recherche du Bonheur, en opposition au concept de propriété. Il s'inspirera directement de la vie vertueuse grecque par le terme *eu.daemenia*, à savoir, la "vraie"-"spirtualité". La recherche de la vertu, du sens et de la compréhension, sont donc les composantes d'une vie heureuse. Car en effet, une valeur est « *un principe directeur, tout ce qu'une personne tient en haute estime, en quoi elle croit, en quoi elle aspire ou dont elle a besoin. Les valeurs sont les buts que les gens trouvent dignes d'être poursuivis.* »[4]

Parmi ces valeurs, les sociologues Zanecki et Thomas identifient deux types de valeurs caractérisant la vie sociale. Les valeurs sociales objectives correspondent à des objets culturels « *qui ont une existence durable et qui ont une influence sur toute action sociale de l'être humain* »[5] de par le partage culturel de ces valeurs. Les valeurs subjectives, à l'inverse, font écho aux comportements des individus en fonction de leur réalité perçue. Autrement dit, les valeurs sont à la fois de l'ordre de l'universalisme, et du positionnement comportemental individuel de chacun dans cet universalisme. C'est ce dont témoigne le modèle des 10 valeurs proposé par Shalom Schwartz à la fin du 20ème siècle dans lequel chaque individu s'attribue une valeur dont il se sent proche en opposition à la valeur qui y est opposée. Certaines apparaissent comme durables, tandis que d'autres sont plus

4. T. Kasser (2018) Hypercapitalisme. L'économie moderne, ses valeurs, et comment changer tout ça. Ed. Seuil-Delcourt. Cit.p16.

5. Wikipedia à propos des Valeurs culturelles. Consulté le 25/06/2021. https://fr.wikipedia.org/wiki/Valeurs_(psychologie)#Les_valeurs_culturelles

« J'ai l'impression de porter des valeurs oui : le partage, la solidarité, etc… je les porte dans mon boulot, mes actions, mes investissements bénévoles. Après, je saurai pas donner l'origine de ces valeurs : mes parents ? Hélix ? l'école ? Peut être un tout. Par contre, je sais qu'ya un truc qui m'a marqué quand je suis parti d'Hélix pour faire mes études. Pour moi, les voisins c'étaient un peu forcément des amis sur qui on peut compter, on peut demander sans soucis un peu de sel, un tournevis… Et en arrivant à Montpellier, je me suis pris un peu une claque, c'était pas du tout acquis à tout le monde d'avoir ça… J'ai eu l'impression de déranger tout le temps. Alors que pour moi c'était juste normal. A Hélix, on toquait à peine pour demander un truc, on rentrait les uns chez les autres, on amenait un bout de gâteau s'il en restait. C'était réciproque. »

Fanny

« Je pense que la vie en collectivité, le partage, c'est des valeurs que j'ai reçu dans mon éducation. Y'a beaucoup de camarades de classe que je retrouve parce que je pense qu'on a vraiment partagé des années assez fortes dans ce quartier. Y'en a beaucoup qui veulent revenir sur Meylan, alors pas forcément aux Béalières, pour différentes raisons, mais je pense que nos années passées là bas, ouais on a des valeurs un peu communes du coup. On était pas forcément proche en étant enfant, et on se retrouve en étant adulte, on peut se recroiser, et en fait, on a tous un discours où je pense que oui y'avait beaucoup de partage, le respect des autres, ça c'est certain. Après est-ce que c'est lié au quartier ou à l'éducation qu'on a reçu à l'époque… J'en sais rien. Mais en effet, je pense que le partage, le respect, la vie avec les autres, ça vient peut être de là bas. Au moins de notre éducation. »

Anne-Sophie

fluctuantes et sont fonction de paramètres environnants. A titre d'exemple, la valeur sécuritaire semble durable tant l'Homme a toujours cherché à se sentir en sécurité dans son environnement (le mythe de la cabane en témoigne), tandis que la valeur "écologie, respect du vivant" semble dépendre d'une réaction à une crise rendue publique. Et le rapport à l'éducation, à la transmission de valeurs, semble primordial dans cette dualité, et dans le caractère durable d'une valeur.

La question est donc de savoir comment nos valeurs naissent, évoluent et à qui appartiennent-elles ? Sont-elles de l'ordre de l'inné ? De l'acquis ? Sont-elles personnelles ? Collectives ? Et comment ces dernières se nourrissent, temporellement entre elles, et notamment dans un collectif.

2. Echelle 1 : Les valeurs du logement face à l'héritage

La première échelle d'analyse des valeurs est celle du cercle familial. C'est en effet dans ce cadre de l'intime, exprimé dans et au travers du logement, que se transmettent des valeurs. Ces valeurs constituent pour Bourdieu un capital culturel, et s'expriment selon trois logiques :

- L'état "institutionnalisé", à savoir les titres scolaires que l'on acquiert et qui dépendraient selon l'auteur, acerbe sur les conditions de reproductions sociales induites par l'école, d'un autre type de capital culturel.

- L'état "objectivé", à savoir les objets matériels que l'on hérite par voie de transmission. On peut penser par exemple au fait d'hériter d'un bateau. Dans ce cas, on exerce un droit juridique de propriété, mais la capacité de naviguer et d'user de ce capital dépend d'instruments qui seraient soit transmis selon le troisième type de capital culturel, soit par apprentissage a posteriori.

- L'état "incorporé", autrement dit les dispositions, savoirs et savoirs faire qui constituent un «*principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations*»[6], et permettent d'acquérir l'état institutionnalisé d'une part, et d'user des objets matériels qui nous sont transmis d'autre part.

6. P. Bourdieu (1980) Le Sens pratique. Ed.Minuit. Cit.p88 ; Cité dans Jourdain, A., Naulin, S. (2011). Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu. Idées économiques et sociales, 166(4), 6-14. Cit.p13

Le principe d'habitus serait donc à l'origine des goûts, des pratiques, de leur cohérence. Il favoriserait ainsi l'apparition d'un style de vie propre à des choix culturels qu'auraient en commun une classe sociale. (Jourdain, A. & Naulin, S., 2011).

Ainsi, à travers la transmission de l'objet culturel "logement" aux Béalières, peut-on observer la transmission d'un habitus ? Autrement dit, l'habitat participatif serait-il constitutif d'un style de vie qui se transmettrait d'une génération à l'autre par voie de succession, à la fois d'un objet culturel, et de dispositions qui permettent d'en user ou de le reproduire ? Peut-on parler d'hériter d'un habitus participatif ?

A priori, cela n'est pas si aisé. Si les enfants semblent ne pas reproduire la démarche d'habitat participatif, comment réagissent-ils lorsqu'ils sont confrontés à l'héritage ? La question est essentielle pour Masson et Gotman pour qui «*le moment charnière semble être exactement celui de la passation de l'héritage matériel, celui où l'héritier "reprend le flambeau" de la dynastie et entre en possession du patrimoine de ses parents. Cet instant critique de la succession est celui où il éprouve au paroxysme la tension entre son passé et son avenir, celui où il met en balance ses projets personnels et son attachement familial.*»[7]

Bernadette raconte ce moment de tension entre le symbolique, l'attachement à l'objet, et l'usage particulier qu'il nécessite. L'habitat participatif demande un engagement dans la gestion à long terme du bien. En hériter nécessite une acculturation forte et un réel souhait de reprendre ce modèle. De plus, l'objet est en lui même très personnalisé. Il semble particulièrement complexe pour Bernard d'arriver à y projeter sa personnalité propre.

Par ailleurs, dans le panel de personnes rencontrées, très peu ont répondu positivement. Entre 2 et 3 enfants des habitats participatifs (que je n'ai pas pu rencontrer) auraient reproduit l'expérience en tant que telle. D'autres ont été confrontés dans leurs choix personnels de logement et leurs premiers investissements à la question de l'habitat participatif mais la démarche n'a pas abouti pour différentes raisons : projet instable, logements ne répondant pas aux critères, pas assez de temps pour mener à bien une telle démarche... Certains

7. A. Masson., A. Gotman (1991) L'un transmet, l'autre hérite.... In: Économie & prévision, n°100-101, 1991-4-5. pp. 207-230; Cit.p1.

vivent dans des logements qui font vivre en leur sein des pratiques et des usages communs qui pourraient s'y apparenter sans toutefois en porter le nom. Les valeurs socles restent mais semblent s'exprimer dans d'autres modèles.

Au delà de ce rapport à la transmission verticale temporelle, l'enquête m'a révélé une autre facette des valeurs. Celle des échanges horizontaux. Les valeurs semblent aussi se diffuser, s'échanger, s'enrichir, d'une famille et d'un logement à l'autre.

3. Echelle 2 : Le logement est poreux, les valeurs aussi

Les dynamiques et les relations de voisinage observées aux Béalières permettent de constater une réelle porosité entre les logements. La volonté d'ouverture aux autres de son propre logement et donc de son propre espace de l'intime permet d'envisager que des échanges de valeurs, comme principes d'éducation et de reproduction de sa position sociale, ont pu avoir lieu entre les familles, bouleversant en partie la pensée bourdieusienne. En partie car, sans toutefois bouleverser l'idée que les familles des "classes supérieures" cherchent à conforter leur position sociale, leurs démarches d'ouverture et de partage peuvent avoir permis à d'autres de "s'élever socialement". Partager un gâteau ou emprunter du sel, actions du quotidien a priori banales, peuvent avoir un impact sur les échanges sociaux et culturels. Pour Ricoeur, «*l'Autre n'est pas seulement la contrepartie du Même, mais appartient à la constitution intime de son sens»*[8]. C'est donc par le rapport à l'altérité que l'on se construit une personnalité propre. Le voisin a donc une importance primordiale dans son propre schéma de reproduction sociale.

La diversité volontairement souhaitée dans la programmation immobilière du quartier rend tangible la notion de mixité sociale. Cette dernière, compris comme un processus vecteur d'urbanité, *"c'est-à-dire la relation qui lie, d'une part, un lieu bâti et sa configuration spatiale et, de l'autre, l'aptitude du groupe qui l'occupe à générer des liens sociaux et conviviaux"*[9] n'apparaît plus comme un mythe politique,

8. P. Ricoeur (1996) «Soi-même comme un autre» Paris : Editions du Seuil cit. p380

9. F. Choay, «Le règne de l'urbain et la mort de la ville», in La France au-delà du siècle, Paris, Éditions de l'Aube, 1994.Cité dans C. Avenel, «La mixité dans la ville et dans les grands ensembles. Entre mythe social et instrument politique», In Information social n°125. Cit.p65

« Par exemple une famille est partie, et a été remplacée par une famille qui habitait chez Les Naifs, donc qui connaissait déjà l'histoire. Ces gens là sont décédés, donc c'est les enfants qui sont venus, et puis après ils ont mis en vente. Les enfants, ils ont habités ici mais pas très longtemps. Ça leur cassait un peu les pieds, les charges communes, les syndic, les tâches, etc… C'était pas un choix de vie en fait. L'habitat participatif, il faut participer à l'entretien, à la gestion, prendre les décisions… dans une copropriété aussi, mais de façon plus importante. C'est à tour de rôle qu'on est syndic, qu'on se répartit les différentes tâches de comptabilité, de… Voilà, tout est géré par nous en fait. »

Bernadette

« Parmi les enfants, il n' y en a aucun qui vit une expérience de la même nature. Mais ça veut pas dire qu'ils ne l'ont pas en tête. Évidemment ce qui est le plus frappant c'est nos deux filles qui elles, par des détours, ont acheté totalement indépendamment. Mais notamment une, celle qui est à Lyon, elle a une expérience quasiment du même genre parce qu'elle a un appartement dans une maison de maître où ils sont 5 familles et où ils partagent le jardin. Et l'autre, qui habite au-dessus, elle voulait absolument habiter aux Béalières. Elle a habité aux Béalières mais elle n'a pas trouvé à acheter. […] Il y a moins de proximité mais il y a des espaces communs, un potager commun... C'est beaucoup plus bobo - même pas bobo, c'est la bourgeoisie ! - y a quand même de l'entraide et des logements sociaux, parce que la mairie l'a obligé. [...]Voilà sur le reste, en termes de transmission économique, personne n'a imaginé de le reprendre. Je pense que c'est quasi impossible d'habiter dans le logement de ses parents quand c'est aussi personnalisé. Ces logements sont quand même très très personnalisés, mais peut être que ça arrivera un jour. Aucun d'entre nous n'est décédé, à part en dessous mais ils étaient partis, et aucun d'entre nous jusqu'à présent n'a dit "je m'en vais voilà, je sais pas ce qui se passera"… Par exemple nous. Ma fille habite Meylan, et c'est mieux où elle est qu'ici. En tout cas ils ont un jardin de 400 mètres carrés, son mari en a besoin. Et l'autre elle habite Lyon, elle est heureuse à Lyon donc je ne vois aucun d'entre nous dont les enfants reprendraient ici. Peut être une des filles qui a 3 enfants, qui habite dans le coin qui est un peu en galère. Si ses parents partaient, peut être qu'elle occuperait au moins temporairement le truc. Mais les autres… »

Bernard

mais comme une réalité sociale vécue et appréhendée.

Les valeurs de partage, d'échanges, d'entraide, fondatrices de l'idée d'une société conviviale (Illich, 1973) qui prendraient place au travers de l'objet logement, deviennent alors fondatrice d'une société des communs capable de s'organiser et de gérer une ressource : le quartier. Ce dernier, par son caractère volontairement participatif peut permettre d'évaluer sa capacité à avoir généré cette convivialité et ces échanges au sein des espaces plus intimes des logements.

« Il est probable que les valeurs du respect de l'enfant, de l'aider à grandir, de l'autonomie, ça me parait être des valeurs fortes. L'esprit de voisinage, d'entraide, était fort dans le quartier et se transmet aujourd'hui. On a beau habiter aujourd'hui une petite maison, j'ai cherché à créer du lien autour de moi pour que si un jour, voilà comme on dit, une connerie, s'il manque du sel chez vous, que vous puissiez avoir une bonne relation avec votre voisin pour aller lui en demander.. Si un jour vous êtes en galère parce que, j'sais pas... qu'il faut que quelqu'un garde vos enfants en urgence par exemple, il faut que ce soit possible ! C'était ça aux béalières. Moi je sais que j'habitais un petit immeuble de deux étages, mais c'était notre quotidien en fait. Alors sans dire qu'on habitait les uns chez les autres, mais avec nos voisins du dessous, on s'auto-gardait parce que nos parents s'investissaient…On se gardait, on avait des interphones entre deux apparts, on dormait chez les uns, chez les autres, la vie était assez facile. La dame du dessus, elle nous préparait les repas… C'était une ambiance, un voisinage, qui était précieux. A la fois dans le positif, et dans le négatif. »

Emilie

« Après, je me dis, mais ça c'est mon regard d'adulte rétrospectif, je me dis le fait qu'il y ait une grande mixité de population avec des gens, notamment les gens qui avaient participé, moi j'ai pas mal de lien tu vois avec des personnes de Hélix. […] Je trouve que c'était une chance de pouvoir côtoyer des gens qui n'étaient pas forcément du même milieu que nous. Cette mixité sociale et cette mixité culturelle au sens du capital culturel, c'était une chance pour les enfants de ne pas s'enfermer dans un truc très fermé ou uniforme. Dans les conversations qu'on a pu avoir avec les parents de nos amis, je sais pas moi j'ai des parents d'amis dont je suis resté proches qui étaient presque comme des familles d'adoption. Vraiment un lien très fort avec certains parents de copains. Donc je pense qu'eux ils m'ont nourri intellectuellement. Certaines personnes qui étaient militantes notamment, ou certaines personnes qui m'ont … tu vois à la crise d'ado, des parents qui te prennent un peu sous leur aile, t'emmènent en vacances, des choses comme ça… Après il y avait tout un groupe de gens, une assez forte présence de l'aumônerie, de groupes assez catho en tout cas dans mon entourage. Après je sais pas si c'était un hasard ou une histoire de génération. Moi qui étais totalement athée c'était aussi une ouverture vers des choses que je connaissais pas du tout. Alors après tu adoptes ou tu adoptes pas. Moi j'ai pas adopté, en tout cas je trouvais que cette diversité de gens était intéressante. »

Isalia

2.

Le quartier : Un Bain Commun

Le quartier des Béalières élaboré et construit en procédure ZAC, a favorisé l'installation de ménages aux revenus et statuts d'occupations des logements diversifiés. Les stratégies d'installations selon un arbitrage entre coûts (loyer, éloignement du lieu de travail) et avantages (habitat neuf et agréable, rapport au voisinage) peuvent avoir eu un rôle. Néanmoins, il semble que ces dernières n'aient pas toujours été conscientisées. Ou du moins pas selon les mêmes principes. Si l'on peut s'interroger sur la stratégie de reproduction sociale au sein de la famille, il apparaît assez clairement que celle-ci puisse être déroutée par des échanges, des transferts horizontaux de principes éducatifs entre les familles, rebattant ainsi pour partie les cartes de la reproduction sociale.

Cette partie vise à analyser la seconde échelle des études urbaines. Élaboré à partir d'une politique volontariste et des outils et méthodes de participation, le plan du quartier raconte une histoire de conjugaison entre une politique et des besoins territoriaux, mais aussi l'ambition de jeunes parents d'offrir à leurs enfants, le meilleur quartier possible pour "bien grandir".

L'action même de cette programmation participative permet de raconter le quartier comme support d'élaboration de communs territorialisés, et cela à plus d'un titre. Car en effet, au delà du développement d'espaces publics accessibles et praticables qui renforcent le droit à la ville déjà opéré par la mise en accessibilité des logements, cette élaboration aura été l'occasion de voir s'affirmer des biens communs « vécus ».

Pourquoi parler de « bain commun » ? Le rapport au bain relève d'une importance toute particulière dans la parentalité. Au-delà de l'hygiène, le bain est le lieu de transferts, de transmissions dans le cercle restreint de la famille dans un rapport à la fois éducatif, affectif et symbolique. Au Japon, le bain est aussi le lieu d'affirmation de genre (et de fait de rôles sociaux) au sein de la famille, mais aussi le lieu du rapport à la communauté et à la tradition dans le temps long (Nouhet-Roseman, 2003). Il y a donc quelque chose de l'ordre des "communs" dans cet objet qu'est le bain. Et les enfants des Béalières semblent s'être baignés, inconsciemment, dans une ambiance singulière, qui aujourd'hui peut être mise en lumière par leur rapport à leur enfance, mais aussi leurs stratégies de projections

personnelles et spatiales.

L'ambiance vécue pendant l'enfance marque durablement la manière d'être au monde. Alors que se passe-t-il lorsqu'elle est partagée collectivement ? Peut-on percevoir l'idée d'une société des communs et de la convivialité qui s'inscrit dans le temps long ?

A. Principes et urbanisme des Béalières

1. La démocratie participative comme héritage grenoblois

Face à l'industrialisation et l'urbanisation croissante du territoire français des années 60, qui poussent les individus à s'installer en ville, des groupes, pour la plupart d'obédience chrétienne voient le jour. Les Groupes d'Actions Municipales (GAM) naissent à Grenoble, et sont localement portés et expérimentés par le futur maire Dubedout élu pour un premier mandat municipal en 1965. L'expérience participative deviendra un mythe que l'on retrouve encore dans les discours politiques localement.

Ces groupes politiques organisés nationalement se constituent en réaction face à la diminution de la qualité du cadre de vie dans l'espace urbain et des déchirures sociales qui en découlent. Ils tentent d'offrir une alternative locale au mythe de la planification urbaine centralisée par l'Etat et son arsenal administratif, qui n'arrive pas à freiner un développement anarchique des villes (Sellier, 1977) dans un contexte de plein emploi et d'intense développement économique.

L'expérience d'un nouveau modèle politique grenoblois de participation citoyenne et de démocratie directe, en relation partenariale forte avec les associations de quartiers sociales, culturelles et de jeunesse, fait école à l'échelle du bassin grenoblois. Une expérience similaire prendra place à Saint-Egrève mais n'aboutira pas totalement, tandis qu'à Saint Martin d'Hères et à Echirolles, sans toutefois en

porter le sigle, des expérimentations de démocratie participative seront portées au sein d'un pouvoir municipal communiste (Barlet, 2011)

Le terme de "participation" est utilisé en France dans les années 1970 de manière indifférenciée, que l'on soit militant de la fabrique urbaine ou représentants des pouvoirs publics, « *même si les premiers ont tendance à l'associer à des démarches de coproduction voire d'autogestion, alors que les seconds l'assimilent surtout à des dispositifs d'information.* »[1] Les expériences grenobloises visent alors, non pas à remettre en cause la démocratie représentative, mais plutôt à y greffer des éléments participatifs opérationnels (Bobbio, 2013) comme outils d'une meilleure expérience sociale et de fait d'un dialogue consensuel et constructif.

A Meylan, ces principes seront poursuivis dans le sillon de la mairie grenobloise sous l'appellation locale de Groupe d'Initiatives et d'Actions Meylanaises (GIAM). Le maire Gillet mettra en œuvre cette expérimentation locale avec le soutien de ses adjoints de 1971 à 1983. Cette majorité municipale portera en régie directe deux projets urbains majeurs avec pour projet « *d'assurer le développement harmonieux de la ville avec le souci de défendre les intérêts des plus défavorisés »*[2]
. Le quartier des Buclos sur le premier mandat est déjà le support d'ambitions sociales dans sa programmation. Le travail mené par un sociologue mise sur le développement d'un urbanisme du quotidien : un urbanisme qui s'inspire du rapport quotidien des individus à leur lieu de vie en favorisant le caractère sensible de l'espace, l'interaction et la réappropriation.

Le GIAM mettra en œuvre les premières démarches de concertation avec les promoteurs et bailleurs sociaux. L'expérience est plutôt satisfaisante mais l'effet "patchwork" des formes urbaines, dictées par des projets immobiliers différents et peu communicants, entraîne un manque de cohérence dans le fonctionnement global du quartier (Pagan, 1996).

La mairie décide alors de lancer la programmation du quartier avant les municipales de 1983 en se munissant de deux outils : la désignation d'un architecte en chef, Charles Fourrey (Atelier F4) chargé d'assurer la cohérence fonctionnelle globale du quartier en collaboration avec Jacques Blanc (Les Pressés de la Cité), scénariste et concepteur d'espaces publics ; la mise en place d'un

1. J. ZETLAOUI-LÉGER, « Urbanisme participatif », in CASILLO I. avec BARBIER R., BLONDIAUX L., CHATEAURAYNAUD F., FOURNIAU J-M., LEFEBVRE R., NEVEU C. et SALLES D. (dir.), Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation, Paris, GIS Démocratie et Participation, 2013, ISSN : 2268-5863.

2. PAGAN, B. (1996) Urbanisme participatif et projet de quartier : les Béalières à Meylan (Isère) In : Villes en projet(s). Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. cit.p1.

Atelier Public d'Urbanisme, structure opérationnelle de la participation des habitants à l'élaboration du quartier.

2. Des outils de la participation, pour la naissance du Plan

Partisans d'une politique où les habitants doivent être associés pour une meilleure maîtrise de leur cadre de vie, le GIAM décide de la création d'un Atelier Public Autonome (APA). Dépendant du budget municipal, ce dernier ne peut remettre en cause le pouvoir décisionnel des élus. Un "corps intermédiaire" est créé et vise une meilleure prise en compte des individualités. La critique institutionnelle, lorsqu'elle devient nécessaire, est favorisée dans le processus du projet urbain participatif.

Sera alors préféré le terme plus consensuel d'Atelier Public d'Urbanisme (APU), rassemblant différentes associations Meylanaises, réunies en un lieu. Ce dernier a pour but :

« 1. D'introduire auprès du pouvoir politique et des compétences techniques une troisième composante exprimant la sensibilité populaire et le droit de l'usager de la ville ;

2. De susciter l'élaboration et la confrontation des idées ou des projets d'urbanisme, afin que l'aménagement de l'espace communal soit :

- *issu de la réflexion la plus large*
- *effectivement contrôlé par ceux qui en vivront les conséquences*
- *orienté vers une meilleure conception de la vie urbaine*

3. De dénoncer les actions et réalisations passées ou futures qui seraient en contradiction avec ce qui précède."[3]

Cet extrait des statuts témoigne bien d'une réappropriation militante du

3. Cf Annexe : Statuts officiels de l'APU, Article 2. Déposés à Meylan le 6 Août 1980.

processus de projet participatif, ainsi compris et défini par les acteurs de cet APU. A travers l'outil est portée une volonté collective d'indépendance et d'autogestion du cadre de vie, selon des principes de mixité, d'ouverture et de liberté. Initiée par des classes sociales privilégiées sur-représentées à l'image de la commune, les projets de création de logements sociaux en y associant les bénéficiaires ont pu mettre en pratique les idéaux portés et inscrits dans ce cadre. L'APU devient un véritable bouillon de cultures, et non uniquement le lieu de la démocratie locale où chacun peut s'exprimer. C'est aussi «*un outil d'aménagement avec de la technicité mais sans pouvoir technicien»*[4].

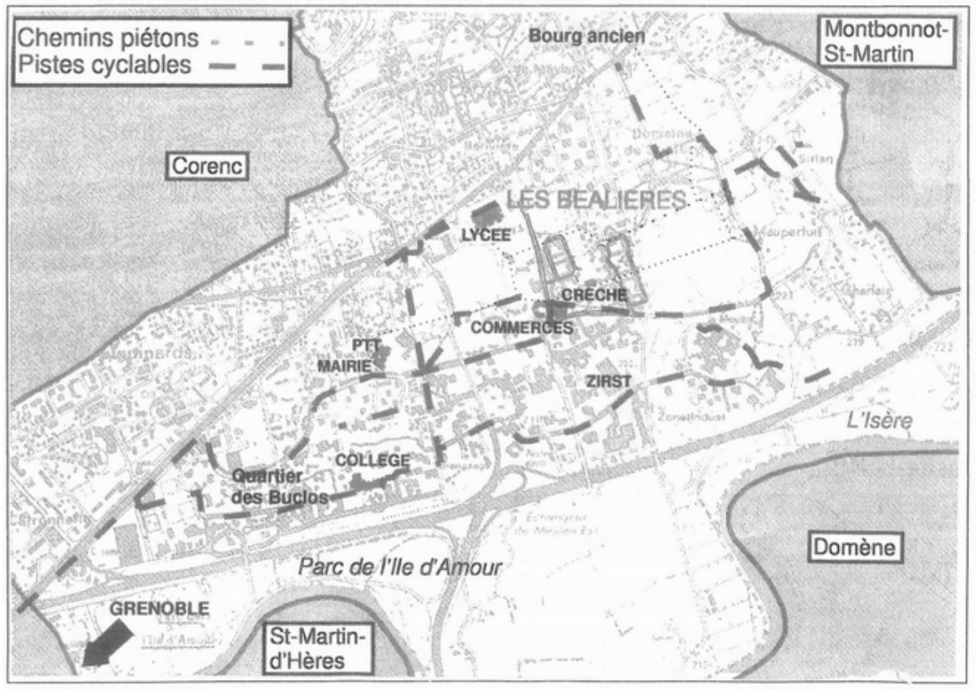
Charles Fourrey porte alors, par sa fonction d'architecte en chef, cette technicité nécessaire à l'élaboration d'un quartier, mais n'en détient pas pour autant un pouvoir décisionnel. Les règles du jeu sont donc posées clairement dès le début de l'opération par ses bénéficiaires associés aux associations locales. Les futurs utilisateurs s'organisent en groupes précis en fonction des modes de logements qu'ils occuperont, et en commissions par thématique et intérêts (environnement, paysage, circulation).

D'une double-attente, celle de faire un morceau de ville pour les élus et de réaliser un hameau de campagne pour l'APU, naît une trame orthogonale simple dictée par l'analyse topographique du site. Ce plan deviendra la structure support d'expression des futurs utilisateurs sur laquelle chaque commission vient superposer ses propositions par calques (Pagan, 1996).

Deux types d'espaces naissent naturellement et nécessitent réflexion autour de la forme urbaine de l'îlot, compris comme «*une unité urbaine bâtie en partie ou totalité de manière très diverse et qui génère, à travers sa connexion avec les systèmes de réseaux viaire, la membrane urbaine»*[5]. Ainsi, l'implantation des bâtis est pensée en complémentarité avec une hiérarchisation des voiries. Sont facilitées les porosités entre espaces restreints des venelles piétonnes, et des respirations en cœur d'îlot aménagées et végétalisées.

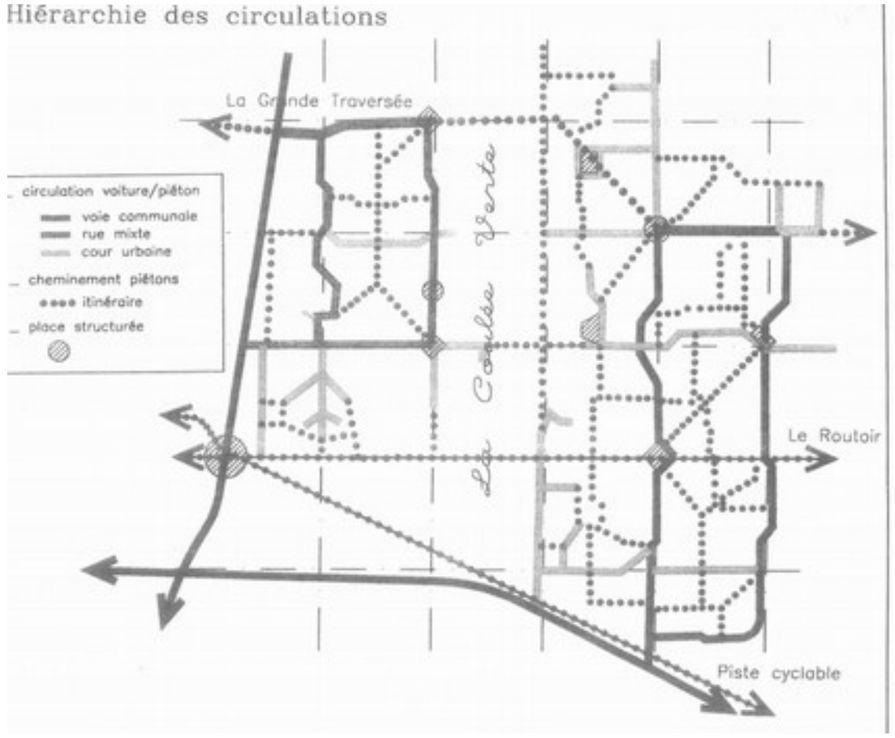
4. PAGAN, B. (1996) Urbanisme participatif et projet de quartier : les Béalières à Meylan (Isère) In : Villes en projet(s). Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. cit.p7

5. Robert-Max Antoni, dans "Vocabulaire français de l'art urbain". Fiche définition sur www.arturbain.fr



1

2



3

1. Les Béalières : un morceau de ville dans la ville. Cartographie

2. Implantation du bati pour la création de l'ilot. Cartographie

3. Hierarchie des circulations, de l'ilot au quartier poreux. Cartographie

Source documents :

Etude CERTU (1999) Le quartier des Béalières à Meylan (Isère) « Lorsque l'espace public privilégie la vie de quartier ». In. Démarches et projets - Boulevards urbains et quartiers. CETE de Lyon ; Département Etudes Urbaines. Josiane Laville et Virginie Piquet Michot, Février 1999

3. Implantation, voirie et végétal pour un paysage urbain de l'imaginaire

Une volonté forte de préservation du patrimoine écologique du site a fait référence lors de l'élaboration du programme. Au travail sur le respect de la topographie naturelle du site, s'est ajoutée une trame viaire et une implantation du bati co-conçue qui prend place dans le respect des éléments végétaux déjà présents et qui vient renforcer l'interrelation des différents éléments, naturels et culturels.

Les ruisseaux sont conservés, valorisés, et l'eau est assainie par la plantation de strates arborées variées. Ces dernières sont volontairement indigènes et évitent un entretien trop sophistiqué pour favoriser le développement de la biodiversité sur le site. Les haies sont naturelles et variées pour renforcer la diversité du site et son caractère naturel.

La connexion entre ces éléments naturels et les constructions nouvelles, est étudiée et favorise une connexion douce. Les projets intègrent cette dimension en ouvrant des cœurs d'îlots végétalisés, d'où partent des cheminements piétons plantés et variés. L'idée étant d'avoir une continuité des parcours et une cohabitation du bâti avec les éléments végétaux. Un seul accès automobile par îlot est laissé : il n'est pas traversable par l'automobile et vise ainsi une meilleure hiérarchisation des cheminements pour une meilleure cohabitation des mobilités. Enfin, le centre est pensé comme une place de village, éloignée des zones naturelles sensibles et des principaux axes automobiles, tandis que les équipements publics culturels, administratifs et commerciaux sont pensés pour être légers et éclatés dans l'espace.

Cette pensée sur l'articulation entre les 3 éléments principaux de la trame permet de favoriser les porosités. A la fois urbaines, par la possibilité de faire cohabiter dans l'espace différentes mobilités hiérarchisées ; sociales, par la possibilité de créer des espaces de station d'échanges en coeur d'îlot, mais aussi dans des déplacements libres et hétérogènes ; biodiversitaires par la capacité de favoriser les échanges et les connexions inter espèces et inter espaces.

En cela, le quartier des Béalières, en tant qu'espace résidentiel, peut apparaître comme une référence de la métropole grenobloise quant à la réponse qu'apporte ce projet aux enjeux ciblés dans le PLUi métropolitain, et notamment l'OAP thématique « Paysage et Biodiversité ».

Enfin, cette articulation urbaine élaborée par ses futurs usagers ouvrent vers un paysage de l'imaginaire, de contes, où la nature trouve une place prépondérante. Régulièrement décrit comme un « paradis pour les enfants », le quartier favorise leur développement en leur offrant des prises, permettant de maitriser leur environnement et tendre vers plus d'autonomie et de liberté.

1

1. *Ruisseau de l'Hermitage, aux abords du parc de Maupertuis. Photographie*

1

2

3

4

1. *Rue Chenevière. Photographie*

2. *Passage de la Teille. Photographie*

3. *Passage de la Grande traverse. Photographie*

4. *Impasse du Saramejous. Photographie*

B. Offrir un paradis urbain : pour le développement libre et autonome de l'enfant

5

1. Un quartier qui offre des prises

Qui s'intéresse aux enfants, quel que soit le contexte, devra nécessairement s'intéresser au jeu d'une part, et à l"école, d'autre part. Dans certaines situations, aux deux en même temps de par leur complémentarité et leur articulation dans un environnement délimité.

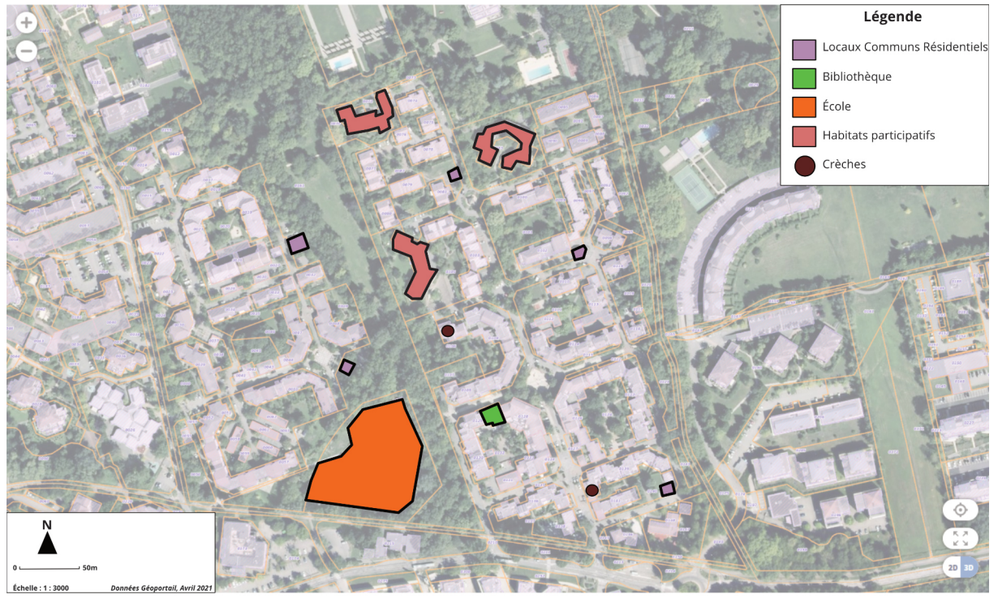
Le jeu est défini, selon le CNRTL, comme une *«activité ludique essentielle chez l'enfant, spontanée, libre et gratuite.»*[6] Cette activité primitive est essentielle au développement de l'enfant et s'exprime dans un environnement. Ainsi par son organisation spatialisée, le quartier a un réel impact sur la capacité des enfants à y trouver des "prises" lui permettant de grandir et d'y développer à la fois un

5. *Le Routoir. Photographie*

6. Définition CNRTL, consultée le 17/06/2021

imaginaire et son rapport au monde et donc aux autres. C'est un « *espace temps transitionnel entre l'amour des parents et le monde que l'enfant doit pouvoir explorer, organiser et construire en toute confiance. Un fragment de temps et d'espace entre un individu et un environnement.* »[7]

Le quartier des Béalières, par la volonté populaire d'associer la conservation de l'environnement naturel comme la coulée verte volontairement non aménagée, et des lieux de rencontres, de festivités et de jeux, représentés par les LCR ou les locaux communs des habitats participatifs, vient offrir une diversité de prises "transitionnelles", de lieux d'expression de jeux et de libertés. En cela, le quartier devient le support du développement social, cognitif et sensible de l'enfant. Tout est prétexte au jeu, à la découverte de soi et du monde.



1

Ces prises, qu'elles soient publiques ou privées sont par ailleurs régies par des règles différentes. On ne se comporte pas de la même manière dans la coulée verte, dans les LCR, ou dans les communs des habitats participatifs. Cette diversité

1. *Les prises éducatives et pédagogiques des Béalières. Cartographie.*

7. Zotian, E. (2016) Plaidoyer pour des villes propices au développement des enfants. In Métropolitiques.

« Nous, nos principaux trucs, c'était faire des cabanes. Y'en avait un peu dans chaque petit groupe d'habitation, et chaque groupe avait sa cabane, ça faisait des alliances, des batailles, un peu comme dans la guerre des boutons. Mais nos parents sont intervenus parfois par ce que ça allait un peu loin… Sinon on faisait beaucoup de cache-cache, des gamelles… Et je pense que la construction du quartier favorisait vraiment ça parce qu' yavait beaucoup d'espaces verts : les caches caches c'est plus rigolo quand y a des arbres et buissons où se cacher. C'est plus drôle et plus facile. Et par ces espèces de petits îlots ou yavait pas de voitures, pour nous et nos parents c'était plus rassurant, plus facile : jouer au ballon, courir partout sans qu'il n'y ait aucun risque. De temps en temps on sortait de l'îlot pour faire le tour… mais y'a pas vraiment cette notion de route dangereuse. »

Fanny

« Euh.. qu'est ce que je peux te raconter. Que l'école a joué un rôle central dans le quartier. C'était une école qui n'était pas fermée d'abord, la cour n'était pas fermée donc c'était à la fois l'opportunité de faire quelques conneries quand même, du style aller chercher quelques bonbecs à la récré, aller se cacher dans la forêt à côté pour aller faire nos conneries d'enfants. C'était une grande liberté. On a eu de la chance d'avoir tout au long de notre enfance des locaux communs dans le quartier ce qui fait qu'on a eu tout le temps accès à des salles où on pouvait faire la fête, les anniversaires donc il y avait un côté très très très convivial, que ce soit dans les communs des habitats participatifs, ou même les locaux communs résidentiels qu'on appelle les LCR. C'était pour les enfants, en tout cas vraiment hyper chouette. Ça a je pense contribué à nouer des liens qui ont perduré. »

Isalia

induit dès lors une adaptation des jeux et de leurs règles.

Au delà du «bien grandir» par la liberté provoquée par le rapport à l'environnement urbain, la confrontation et l'ajustement à une diversité de règles contribuent aussi à développer les capacités de résilience et d'adaptation de l'enfant aux contraintes environnementales. Si la confrontation à un autre monde que celui des «bisounours» a pu bouleverser certains codes, aucun des enfants rencontrés ne semble avoir été profondément marqué par ce changement.

Ces prises contribuent donc au développement du bien grandir, par le jeu autonome et libre. La forme urbaine contribue aussi à une meilleure maîtrise de son quartier. La confiance des parents envers leurs enfants est ainsi facilitée.

2. Un quartier que l'on maîtrise… en sécurité

En effet, la forme urbaine de l'îlot, traversée par des venelles ou cheminements piétons uniquement, permet d'accentuer un sentiment de sécurité pour les enfants qui peuvent se déplacer et y jouer librement.

Le parti pris des Béalières entre en opposition au phénomène "d'islandizaton" observé par Breviglieri. Ce phénomène est décrit comme une pratique de conception urbaine et architecturale normalisée visant la réservation d'espaces de jeux standardisés et entourés de barrières pour une sécurité optimale. Ces aires de jeux forment des îles, déconnectées de l'environnement urbain dans lesquelles les barrières jouent le rôle de garantie d e sécurité. Les enfants n'en sortent pas, les parents savent où ils se trouvent.

Ces espaces ainsi rendus acceptables socialement doivent alors être pensés pour dissuader de certaines actions, guider les gestes et canaliser les parcours. «*C'est notamment pour de telles raisons, et sous l'empire autoritaire de ce processus normalisant et de ce consensus sécuritaire auxquels contribue involontairement l'enfant, que le paysage de la rue s'aménage et qu'il s'homogénéise à l'échelle de toutes*

«Aux Béalières, on était une belle bande d'enfants, déjà on se connaissait tous de l'école. Donc on avait des copains un peu partout dans le quartier. Mais j'avoue que mes copains proches, c'était plutôt des voisins, à 500m disons. On allait librement les uns chez les autres. Mais mes parents avaient mis des limites géographiques dans le quartier : l'entrée du parc, la coulée verte, en montant y'avait un grillage, on était bloqués de toute façon… Globalement ça évoluait avec l'âge, mais c'est vrai que c'était plus simple avec ces amis là parce que sinon il fallait demander aux parents, "je vais chez un tel", éventuellement ils nous accompagnaient et voulaient savoir où on était et quand on rentrait. Alors que dans cette limite de 500m, on pouvait faire ce qu'on voulait, mes parents s'en fichaient de savoir où on était et on jouait librement.»

Fanny

«En un seul mot, moi je dirai que c'était une enfance vraiment privilégiée. Que des bons souvenirs. Pour moi c'est vraiment un quartier qui m'a permis de grandir dans le bon sens quoi. Grandir dans le sens aussi "autonomie". Alors certes, tous les enfants finissent par devenir autonomes un jour, on y arrive tous. Mais par contre on avait la chance, vraiment, de vivre dans un quartier à taille humaine. Une petite ville dans une grande ville. Pour un enfant, c'est un quartier qu'on peut maîtriser, qu'on peut sillonner de droite à gauche, de haut en bas, en sécurité.»

Emilie

«Là où tous les enfants ont le même avis c'est que les Béalières étaient pour eux un paradis terrestre. Ils y reviennent. Mais là, c'est plus l'ensemble de ce qui s'est fait aux Béalières, et pas seulement les Béalières, mais aussi Meylan. Le fait d'avoir un lycée, un collège, la mixité sociale, le cheminement piéton, la cour de l'école ouverte, des profs super cool, plus la montagne à côté ! […] Pour eux, il y a quand même eu un moment de découverte du vrai monde. C'est-à-dire que le monde ne ressemblait pas à Meylan et aux Béalières. Il y a quand même eu des moments… déjà au collège c'était un peu plus compliqué. Mais le collège c'est quand même le collège des Buclos, donc il y a les Buclos, il y a Grand Pré où y a eu énormément de vie collective. Mais ça a été encore plus frappant au lycée parce qu'ils ont tous fait leurs études au lycée du Grésivaudan, et là, ils ont mesuré que la vraie vie c'était autre chose quoi ! Certains nous critiquaient en disant «vos enfants ils vont sortir avec l'idée que c'est le monde des bisounours.»

Bernard

les métropoles occidental(isé)es.»[8] La garantie obtenue par l'utilisation raisonnable et fonctionnelle de ces espaces appauvrit dès lors l'expérience de la ville car elle limite les capacités d'appropriation sociale et culturelle de cet espace : c'est l'émergence de la ville garantie et homogène (Breviglieri, 2015), qui rappelle le mouvement des enclosures du système agraire anglais au 16e et 17e siècle.

Le quartier des Béalières conçu par et pour les usagers vise l'inverse. Les parents ne cherchent pas à savoir où sont exactement leurs enfants mais leurs fixent des barrières, géographiquement délimitées par des points de repères et non des clotûres. Elles sont volontairement approximatives, l'école elle même est ouverte. Trois systèmes de confiance se mettent alors en place :

- la confiance en soi, exprimée par la forme urbaine du quartier que l'on connaît, que l'on a conçu, que l'on maîtrise suffisamment pour y laisser libre son enfant ;

- la confiance en son enfant, qui évolue et se développe en autonomie dans un environnement stimulant et infini ;

- la confiance accordée au voisinage bienveillant que l'on côtoie régulièrement à travers des instances de gestion participative du quartier.

Au delà de ces systèmes d'autogestion, l'institution de l'école aura offert une autre opportunité de stimuler la rencontre et la convivialité.

3. L'école, comme lieu central et d'éducation populaire

L'école des Béalières a également eu un rôle central dans la vie du quartier. Sur le modèle de l'école de la Villeneuve de Grenoble, ses grilles sont ouvertes et laissent libres les enfants et les parents d'aller et venir d'utiliser la cour en dehors des temps scolaires. Au-delà du lieu, qualifié communément de central dans l'expérience participative et conviviale des Béalières par les enfants qui l'ont vécu, les enseignants et enseignantes semblent avoir joué un rôle tout particulier dans l'animation du quartier.

8. Breviglieri, M. (2015) L'enfant des villes. Considérations sur la place du jeu et la créativité de l'architecte face à l'émergence de la ville garantie. In Ambiances. cit. p9

Dans les sciences de l'éducation, deux visions s'affrontent régulièrement. Pour les partisans d'une approche didactique, seule l'instruction permet d'éduquer et d'outiller les élèves pour se comporter selon des normes pré-établies, et ainsi pouvoir agir en collectivité : l'école est d'ailleurs «*l'établissement dans lequel on donne un enseignement collectif.*»[9]

En opposition à cette approche, selon laquelle «*il n'y a qu'une seule et bonne manière d'enseigner, celle consistant à cheminer du simple au complexe, quitte à reparcourir, avec ses élèves, le chemin de la raison devant aboutir aux conclusions*»[10], les enseignant.e.s des Béalières semblent se placer dans une approche plus pédagogique. L'épanouissement social et psychologique des élèves, s'avère plus important dans le processus de l'apprentissage que les savoirs en tant que tels. Le rapport à l'émancipation de l'enfant, induit de fait par cette approche, permet de placer les enseignant.e.s et leurs principes éducatifs dans la lignée de la politique autogestionnaire de l'époque, elle-même issue des mouvements anarchiques.

Les démarches autogestionnaires qui ont prévalues à la structuration politique et la co-construction populaire du quartier rejoignent dans leur essence cette démarche pédagogique. Les ateliers décloisonnés, les batailles de boules de neige improvisées, ou les journées de nettoyage de quartier induisent une volonté pédagogique, sûrement favorisée par des parents d'élèves présents et actifs. Elle assure une continuité et complémentarité avec les activités socioculturelles inspirées du mouvement de l'Education populaire sur le reste du quartier et portées par l'UHQB.

En réalité, ce mouvement de l'éducation populaire s'inscrit dans la ville et les territoires, bien plus qu'il n'y paraît aux premiers abords. Là encore, les valeurs priment et lorsqu'elles sont partagées, elles font mouvement. Les concepts de solidarité, de justice sociale, de citoyenneté, d'équité et de coopération, fondateurs des idéaux portés par l'éducation populaire, rejoignent en tout point les projets collectifs des groupes d'habitats participatifs, des mouvements écologiques (qu'ils soient politiques ou non), et plus globalement des acteurs du développement durable. Le travail sur la reformulation d'un sens commun de l'action collective sont aux fondements même de la pensée des communs

9. Définition CNRTL, consultée le 1/07/2021

10. Lanoe, S. (2020) Petit manuel de l'habitant participatif. Bâtir du commun au-delà des murs. Editions du communs. Cit.p12

d'Ostrom. Et pour cela, il faut accorder aux individus une liberté d'expression de leur créativité. Pour Illich, fonder une société conviviale est la seule option pour permettre cet agir « en commun » et enrouer la machine productiviste. Pour lui, « *Une société conviviale est une société qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlables par autrui. La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'êtres.* »[11]

1

De la ville socioculturelle et conviviale à la ville durable, il n'y a donc qu'un pas (Tozzi et Greffier, 2015). Mais quel est ce pas ? Car s'il apparaît clairement que des valeurs et principes éducatifs inspirés des démarches autogestionnaires ont eu un rôle central dans l'expérience du quartier, la question de la reproduction de ce modèle dans le temps est essentielle pour lui attribuer un caractère de durabilité.

L'ambiance, vécue et perçue en commun aux Béalières, peut-elle être vectrice de dispositifs génératifs d'une société conviviale et des communs ?

1. *Carnaval des Béalières, 1988. Photographie de Bernadette*

11. Illich, I. (1973) La convivialité. Editions du Seuil. Cit.p43

« Le quartier, y avait en plein milieu ce qu'ils appelaient la coulée Verte. Cette grande langue verte au milieu. Y avait des feux de St Jean, y avait… voilà on faisait du foot, on faisait des cabanes dans les bois à côté, mais y avait aussi tous les instits à l'époque qui profitaient aussi de ça je trouve parce que les instit' ils étaient un peu dans l'ambiance également, et je me souviens de deux fois où il neigeait pas possible, et t'avais un qui déclarait la guerre aux autres classes et on se retrouvait dans la coulée verte avec 20 ou 30 cm de neige, on se barricadait, on faisait des murs et puis quand les autres classes arrivaient ça canardait des boules de neige dans tous les sens. Je ne sais pas si c'est des choses qu'on retrouve spontanément aujourd'hui dans les écoles primaires haha. C'était, tu vois, ça reste des très bons souvenirs ce genre de choses. [...] Aujourd'hui mes gosses (moi j'habite à Barreau), mes gosses on les met au bus ou on les emmène, c'était pas du tout pareil, c'était pas comme ça. Pour le coup les weekends également on se retrouvait dans la cour de l'école, y a les parents qui étaient là aussi, avec les papas on faisait du foot, c'était un vrai lieu de vie cette école qui était ouverte. »

Charles

« Après aussi, on a eu des enseignants… Marie-Hélène, bien sûr si je la croise dans la rue, je la reconnais c'est sûr. On a eu Thierry Lenain, qui est un écrivain de jeunesse aussi. Et Thierry, moi j'ai pu le recroiser à un salon du livre. Ouais il m'a marqué. C'est quelqu'un de passionnant. C'était un enseignant de qualité, c'était génial quoi ! En plus le fait qu'il soit écrivain, il nous a fait énormément écrire, il nous a fait lire ses romans, on l'aidait, on dessinait tout autour de ses livres… C'était super. Il nous a fait aborder des sujets… Moi mes enfants ont le même âge, enfin mes filles, j'ai essayé de faire lire … on l'a eu en CE2 Thierry. Et en fait c'était déjà des sujets hyper grave : sur la drogue, la pauvreté, les SDF… Et en fait je crois qu'il nous a aidé à mûrir plus vite peut-être… et bien ! Je pense qu'il y a l'enseignement classique où on nous apprend à lire et à compter, mais certains enseignants nous ont apporté autre chose. Et ça c'est une chance, un peu le hasard d'ailleurs. Mais l'équipe enseignante quand moi j'y étais, était vraiment bonne. C'était des enseignants qui s'investissaient. Et puis en nous faisant faire des batailles de boules de neige, des ateliers décloisonnés… Ils se mettaient vachement à notre portée. Il n'y avait pas de barrières entre le maître et l'élève. Et puis on faisait autre chose. Des ateliers photos, de la couture, y'avait pas mal de trucs pratiques. Aujourd'hui, moi mes enfants ils font pas ça. »

Emilie

C. Du rôle de l'ambiance pour réactiver le sens commun

L'utilisation du terme "d'ambiance" dans cet écrit vient renforcer la qualification du quartier. Au-delà d'une procédure ZAC, élaborée sur un mode participatif, le retour d'expérience des enfants qui l'ont arpenté démontre bien le rapport étroit entre transmissions de valeurs et un milieu de vie bien plus large que le seul logement. L'expérience de l'ambiance du quartier est centrale. Et le terme est tout trouvé.

En effet, du latin ambire, le terme même de l'ambiance par l'utilisation du préfixe amb- ne signifiait pas pour les grecques de l'Antiquité un milieu ou un environnement, mais "des deux côtés". Ces derniers qualifiaient le mouvement des bras lors d'une étreinte chaleureuse et indiquaient l'aspect protecteur et bienveillant de l'environnement sur celui qui y évolue (Thibaud, 2012), . Aux Béalières, cette dimension est évidente pour ceux qui la racontent. Le fait que l'expérience soit partagée par tous les enfants rencontrés interroge de fait sur la dimension collective de l'ambiance, et ce qu'elle peut générer.

1. Forger des amitiés durables

Grandir aux Béalières, dans les années qui ont suivi la construction du quartier du moins, est un bien commun vécu. Contrairement à l'air ou l'eau, qui sont des biens communs matériels quantifiables, les biens communs vécus sont intangibles sans pour autant être décorrélés du milieu matériel dans lesquels ils s'expriment. Ils sont pourtant des biens communs par leur caractère de non rivalité d'une part, et de non exclusion d'autre part. Le bien vécu, n'est en effet pas diminué par le bien éprouvé par les autres, et il est diffus : tout le monde en profite.

Mais l'aspect essentiel du bien commun vécu, et qui le distingue des autres biens communs, c'est que celui-ci n'existe que par sa production et son utilisation

« C'était vraiment des maisons ouvertes, voilà c'était une mentalité et pour le coup, des fois quand je discute avec des copains de ma génération qui me disent « ah mais vous c'est normal vous êtes des Béalières », ils remettent ça effectivement… comme si c'était un peu à part, comme si c'était une expérience de vie, c'était un truc un peu différent. Mais y a quelque chose de vrai là-dedans c'est que quand il y a deux ans on a fêté nos 40 ans on était encore 4/5 des Béalières à se connaître, enfin on est toujours très très très soudés, on s'appelle tout le temps. Je sais pas si ça existe… en tout cas je pense que le quartier a fait qu' on est restés comme ça vraiment très amis, voilà. »

Charles

« J'avais beau habiter en appartement on était tout le temps dehors, dans les jardins, les parcs qui avait au sein des copropriétés. On avait beau être en appartement, on avait des beaux espaces de jeux autour de chez nous. C'était une belle expérience, des belles années n'empêche ! Dont on se souvient, qui nous marquent. Alors peut être que tous les enfants ont des souvenirs de quartiers où ils ont grandi… mais je pense que le quartier a été conçu pour bien nous faire grandir. Avec une bonne ambiance, où on faisait attention aux enfants des voisins. Avec beaucoup d'animations, une vie de quartier sympa. Soit des asso pour y faire des activités culturelles : de la danse, de la gym… Une bibliothèque aussi avec des évènements culturels qui pouvaient avoir lieu. Un quartier qui se suffisait un peu à lui même, avec pas mal d'atouts pour lui, pour une qualité de vie qui était pas mal… qui était super même. »

Emilie

collective. Le nombre de personnes à en jouir est un facteur indispensable, car il est constitutif de la nature même de ce bien commun : « *Les biens communs vécus sont produits par ceux qui en bénéficient au moment où ils en jouissent.* »[12] Dès lors, les biens communs vécus s'analysent au regard de la réalisation des individus dans une relation de partage et de réciprocité : « *Les biens communs vécus, tout en étant des biens fondamentaux, procurent un sentiment de liberté ou d'expansion de soi du fait de se sentir avoir place dans un espace social, du fait de n'être pas réduit à soi et de participer à un monde commun : ils sont donc par nature transindividuels en même temps qu'ils sont vécus par chaque individu.* »[13]

Le bien commun vécu relève d'une importance fondamentale dans la pensée des communs. Car si ces derniers, en tant que biens sont définis juridiquement dans leur matérialité, les communs représentent tout aussi bien les modes d'organisation pour la gestion de la ressource sur le temps long (Dardot, Laval, 2016). Le cadre de vie, lorsqu'il favorise l'expression de biens communs vécus, peut alors relever d'une utilité pédagogique dans l'agir en commun et la reconnaissance individuelle des rapports de réciprocité et d'empathie, essentiels dans les processus participatifs.

Enfin, ils engagent une forme de reconnaissance commune entre les individus pris dans cette ambiance. Les biens communs vécus cimentent des interactions sociales dans le temps long. A ce titre, le quartier des Béalières peut apparaître comme un quartier socialement durable : les biens communs vécus par ces individus existent encore 40 ans plus tard. Ils produisent des communautés capables de s'organiser au delà de leur rapport de proximité spatiale.

Malgré des trajectoires de vie différentes, les principes du quartier semblent subsister, se réinventer dans d'autres formes d'organisations spatiales et sociales.

12. Flahault, F. (2008) Les biens communs vécus, une finalité non utilitaire. In : Développement durable et territoires [En ligne]. Cit.p4

13. Ibid. p6

« Je me suis souvent posé la question si j'avais l'occasion, est ce que je retournerai aux Béalières. D'ailleurs je me suis posé la question quand ma mère a quitté la maison. Comme c'est un parc vieillissant, il était question que le bailleur allait peut-être mettre en vente les maisons. On s'était dit, tiens pourquoi pas, mais après c'est vrai que nous on a semé des graines ici maintenant, à Notre Dame de l'Osier. Donc c'est vrai qu'on se sentait pas forcément d'y retourner mais je crois que malgré tout, ce que j'ai trouvé à Notre dame d'osier c'est ce que j'aimais dans ce quartier. C'est-à-dire la sécurité, l'accès à la nature, aux espaces verts, les liens avec les habitants. Après c'est chacun chez soi, on est pas en communauté mais malgré tout il y a des choses qui sont créées avec les habitants ici. Voila, la possibilité d'avoir des moments conviviaux en dehors des épidémies de Covid. C'est ça qui m'a attaché à ce village ces dernières années. »

Isalia

« Je m'estime vraiment chanceuse d'avoir grandi dans ce cadre, très agréable à vivre, avec une qualité de vie… très bonne quoi. D'être enfant et de pouvoir sortir à tout moment, traverser la rue, être à l'école, dans un parc avec ses copains. Je pense que ça m'a donné beaucoup d'autonomie. Mes parents étaient aussi dans cette démarche là d'autonomie, très tôt. On se débrouillait pour aller à nos activités, parce que tout était très proche, très simple, très facile. Et ça c'est vrai que c'est quelque chose que je recherche à nouveau en étant à Strasbourg. Bon c'est quand même une grande ville, c'est pas la même chose. Mais le fait d'être dans une ville où tout est assez simple, accessible à pieds ou à vélo très rapidement… Ya une qualité de vie que je trouve assez chouette. Et ça c'est des valeurs que j'ai eu en grandissant aux Béalières. Pour moi c'est assez important. J'aime beaucoup me déplacer, être très rapidement partout, j'aime beaucoup. »

Maria

2. L'ambiance de l'enfance : de la reproduction à la réadaptation de l'habiter

L'ambiance dans laquelle ont baigné les enfants des Béalières dans les années 1980-1990 a profondément marqué leur manière de percevoir et de s'approprier leur cadre de vie. Les principes urbanistiques y sont également pour beaucoup. L'autonomie développée par un cadre de confiance, des prises associatives et culturelles vectrices d'une ambiance des communs, et des mobilités autonomisantes deviennent des critères de projection dans des territoires où l'on retrouve ces éléments.

Bien que les principes d'autogestion semblent s'être dilués dans le temps, ceux de la convivialité persistent et prennent vie dans d'autres formes d'organisations sociales, plus ou moins formelles. Des fêtes de l'école, à l'organisation de randonnées, en passant par un mandat municipal ou des engagements collectifs et associatifs à visée professionnelle, des dépôts de convivialité sont identifiables.

On peut alors percevoir une certaine reproductibilité des valeurs partagées dans ces années à Meylan. Il semble possible de faire l'hypothèse que ce transfert vertical, temporel des valeurs, a un impact au-delà de la recherche des manières de se projeter dans un territoire pour ses aménités, mais que ce transfert a un impact sur la manière de vivre avec son lieu de vie et par conséquent avec ceux qui le fréquentent. L'éducation et l'ambiance des Béalières peut ainsi se transmettre par diffusion horizontale, par effet de ricochets, sur d'autres espaces et cadres sociaux. Mais en réalité, elle enrichit elle-même son patrimoine génétique, lorsqu'elle se confronte à d'autres modèles de pensée.

En effet, considérer avec sérieux l'ambiance, les biens communs vécus, dans les stratégies de reproduction de l'habiter permet de sortir les individus de leur condition normative et prospective d'*homo oeconomicus*, selon lequel chacun serait « *animé par le souci exclusif de tirer le maximum de profit de ce à quoi il a accès.* »[14] Toutefois, constater une réadaptation sensible de ces modes en fonction de lieux, et non en fonction d'une reproduction déterminée, témoigne de la générativité des communs. *« Ce génératif veut dire que nous ne savons pas de quoi*

14. Gutwirth, S., Stengers, I. (2016) Le droit à l'épreuve de la résurgence des commons. In : Lavoisier. Revue juridique de l'environnement. Volume 41. Cit.p315

« Maintenant, je n'ai pas vraiment envie d'habitat participatif. Alors que j'ai d'autres amis autour de moi qui sont dans ce genre de projet, d'habitat groupé. Je saurai pas vraiment dire pourquoi. C'est pas que j'ai une inversion pour ce genre de projet, mais je crois que le plus important pour moi, c'est de vivre avec des gens dans une bonne ambiance, pouvoir compter sur eux, faire des choses ensemble et y'a pas forcément besoin d'un cadre pour faire ça. Nous on est dans un petit hameau, on est 5 foyers, et pendant le confinement on a mis en place un poulailler tous ensemble. On s'occupe à tour de rôle des poules et on donne des oeufs à tout le monde chaque semaine. Et c'est pas du tout un habitat participatif, mais on a eu cette envie commune, et puis on se fait des apéros de temps en temps. Et je crois que j'ai plus envie de ça. Selon moi, ça ne dépend pas d'un cadre d'habitat participatif. Parce qu'au final, on peut être dans le cadre de l'habitat participatif et ne plus faire grand chose ensemble, comme c'est le cas à Hélix un petit peu d'ailleurs. C'est toujours un habitat autogéré, participatif, tout ça, mais dans les faits, ils font sûrement moins de trucs entre eux que ce que moi je fais dans le hameau. »

Fanny

« De ceux que je connais, il y en a pas mal qui sont dans le social ou l'humanitaire. Il y en a un peu de tout genre, mais ils sont tous sur ce qu'on pourrait appeler des valeurs de gauche. Je n'en connais aucun qui ait mal tourné. Peu sont militants, il y en a un qui a été candidat aux élections, mais en milieu de liste sur sa commune. Par leur travail , soit dans le social soit dans l'humanitaire, soit dans le service public, la plupart d'entre eux sont restés fidèles à des valeurs… sans les mettre en application, directement sur l'autogestion. C'est à dire que c'est globalement plus une préoccupation, par exemple l'écologie, qu'ils transmettent à leurs enfants plutôt que l'idée qu'on peut dès maintenant produire les choses. »

Bernard

un commons sera fait, comme tout à l'heure avec cette discussion à table avec l'exemple de la tomate. Oui les tomates, elles ont droit à notre attention, on peut pas plus les laisser tomber comme on ne peut laisser tomber les copains, en tous cas c'est un acte qui compte. C'est ça la générativité, c'est quand tout à coup une sensibilité dont on était pas doté au départ et bien la pratique vous en dote. Les commons ne cessent de se réorganiser autour des nouvelles sensibilités qu'ils ont permis de faire apparaître. »[15]

Cette générativité des communs, en écho au phénomène de reterritorialisation décrit par Magnaghi, serait alors vectrice d'une gouvernance partagée, et d'une durabilité des territoires, autour de nouveaux communs : *« l'auto-reconnaissance et la croissance de l'identité locale, sa capacité à se re-penser, constituent donc la matrice du développement soutenable. »*[16]

Malgré la réappropriation des valeurs d'autogestion et d'éducation populaire dans d'autres champs que ceux de l'urbanisme et du logement par les enfants des Béalières, leur propre rapport à la transmission permet d'émettre des limites quant à la durabilité des valeurs portées collectivement aux Béalières, et invite à questionner l'échelle de la gouvernance des communs territoriaux.

3. Transmettre à ses propres enfants

Le constat des habitants des Béalières, devenus parents à leur tour, témoigne d'une évolution d'idéaux et de valeurs. La confiance par la connaissance de l'autre dans une relation de convivialité semble s'être transformée en repli individuel sur la sphère privée, à la fois dans le quartier des Béalières, mais aussi dans leurs espaces de vie actuels. De la même manière, le temps nécessaire à la conception des logements et des communs parfois jugés excessifs semblent ne plus être acceptables, par cela même qui reconnaissent que ce dévouement leur a permis de bien grandir dans un environnement stimulant. En cette transformation du rapport au temps et donc de la générativité des communs, la mondialisation

15. « La résurgence des communs » - Intervention retranscrite d'Isabelle Stengers lors de la conférence "Résurgences communes" tenue le 13 avril 2019 à l'espace des Tanneries, Dijon. https://dijoncter.info/la-resurgence-des-communs-intervention-d-isabelle-stengers-1056

16. Magnaghi A. (2003) Le projet local. Editions Mardaga. Cit.p38

« Ça vient de l'éducation aussi… mon père, nous on faisait du foot, il nous accompagnait au foot tous les weekends… Ça, par exemple c'est un truc que je veux plus faire, de regarder mes gosses pendant des heures faire du foot. C'est des trucs moi ça m'intéresse plus… mais qu'est-ce que nos parents ont eu de la patience pour nous élever comme ça ! C'était peut-être aussi l'idéal d'éducation de l'époque… et pourtant aujourd'hui j'ai le sentiment d'en faire beaucoup pour mes enfants. Mais ils avaient plus de patience que moi, ça c'est sûr. »

Charles

« Toutes ces choses, c'est dans mon éducation donc je pense transmettre ça à mes enfants. Après c'est vrai qu'ils n'auront pas la même vie que j'ai eu aux Béalières, mais c'est vrai que quand je traverse les Béalières, et que je leur rappelle mon enfance, c'est beaucoup de nostalgies quand même, et je pense qu'ils en ont conscience. Mais je ne sais pas s'ils ont conscience qu'on était vraiment plus indépendants plus jeunes. Parce qu'on avait encore la confiance des adultes, quelque chose qu'on a plus à l'heure actuelle. Puis c'était un quartier qui était vraiment sans risques. Quand on fermait la porte, on ne fermait pas à clés, c'était pas grave. Là on les élève plus du tout de la même manière. Moi ils ferment la maison, ils mettent l'alarme en fait ! Dans ma maison, je ne mettais pas l'alarme, y'en avait même pas. Les valeurs elles restent, parce que c'est dans mon éducation, c'est mes parents qui m'ont transmis ça, de par notre vie qu'on a eu dans ce quartier… Mais l'autonomie, la liberté, ils auront pas la même que nous ça c'est certain. »

Anne-Sophie

témoigne d'un paradoxe.

D'une part, elle invite à la compétitivité des territoires, à une production accélérée de biens, de services et de connaissances valorisables sur des marchés financiers dictés par le régime de la propriété privée. De la sorte, elle génère des territoires gagnants et perdants (Théry, 2008) dans lesquels sont extrait le temps disponible des individus à une définition et une gestion de communs non économiques.

D'autre part, cette situation de compétition génère une nécessaire stratégie de différenciation territoriale. Le territoire n'est plus un simple support mais il est aussi et surtout une production sociale. La différenciation invite à première vue à prendre le temps de l'analyse, de la réflexion et du débat. En somme, d'animer les principes des communs.

Pris par le prisme de cette incompatibilité, la mondialisation n'est pas soutenable et la manière de fabriquer la ville en commun apparaît comme un leurre politique. Les mouvements de résistances qui pointent cette incompatibilité, comme le mouvement du nouvel urbanisme qui fera naitre les *CittaSlow*, invitent à réfléchir sur la décroissance des villes et la juste place du curseur de la rentabilité dans ses limites de générer et gérer des communs.

« Par rapport au quartier, on s'aperçoit que beaucoup d'immeubles se sont fermés avec des digicodes. On peut plus distribuer les journaux et ça fait une grosse différence. L'école du quartier, c'était un peu comme l'école de la Villeneuve, avec des cours ouvertes. Il y a eu tentative de la fermer, mais ça s'est arrêté là. Elles sont encore ouvertes. Alors il y a des grilles, mais elles ne sont jamais fermées à clés, c'est ouvert, aussi bien la maternelle que la primaire. C'est un lieu important dans le quartier l'école. Ça l'était vraiment au début notamment avec ces nouvelles méthodes comme expérimentées à la Villeneuve. Mais ça reste un lieu de société dans le quartier. Le canard de l'union de quartier a tout un chapitre sur la vie de l'école, les enfants produisent des choses pour le journal. On le reçoit encore d'ailleurs. On en fait moins qu'un certain moment cependant, mais ils sont plus fournis. Enfin, je faisais avant mais j'ai arrêté maintenant.

Pour moi les Béalières, ce n'est pas que le projet de l'immeuble. C'est une vie dans un quartier où on a beaucoup milité pour que ce quartier existe. C'est pas que notre appartement, c'est pas que ça. La maison c'est le quartier. C'est ce qui fait l'intérêt de ce projet, quand je vois ce qui se fait en face, de l'autre côté de l'avenue, ces cubes en béton sans aucun espaces collectifs comme les LCR par exemple, je me dis que c'est pas possible qu'on est créé ça et que 30 ans plus tard, on revienne en arrière de cette façon. On est quelques uns à se dire, quand même c'est un peu dommage... la rentabilité. »

Bernadette

Conclusion

Un enquête à prendre avec précaution

Traiter de la question de la transmission n'est pas chose aisée. Identifier ce qui se transmet au sein de la famille ou du quartier et qui constituerai un capital social et culturel individuel à projeter dans un collectif, reste complexe à saisir. Comme l'affirme Bernadette, *« La transmission c'est une question difficile… très très difficile. On sait jamais comment ça passe, par où ça passe, à travers quoi. C'est pas forcément ce qu'on veut transmettre qu'on transmet, je saurai pas dire. »*

Conscient de la difficulté, la méthode sous forme de récits de vie visait à réactiver la mémoire des enfants des Béalières à propos de leur quartier tout en les faisant dialoguer avec le contexte singulier de sa construction et des éléments scientifiques. Au delà de l'analyse urbaine du quartier, le rapport sensible aux espaces privés du logement et publics de l'aménagement a été privilégié. Cette considération des individualités a néanmoins permis de monter en généralité par l'observation d'éléments de convergence dans les récits, sans toutefois en assumer une conclusion tranchée.

En effet, l'échantillon constitué d'une dizaine d'entretiens d'enfants ayant vécu aux Béalières dans les mêmes années ne permet pas une représentativité suffisante pour affirmer quelconque conclusion scientifique à propos de la reproductibilité de l'habiter en commun. La comparaison avec d'autres espaces ou d'autres temporalités manque à cet écrit, et témoigne de ses limites quant à sa recevabilité scientifique. Ce projet de fin d'étude vise plus à ouvrir des perspectives de recherches qu'à confirmer une hypothèse. En cela, il s'apparente plus à la pose d'une première pierre qu'un gigot bitume.

Il propose une approche originale d'étude des effets des démarches participatives sur le temps long, en réponse aux manques exposés par l'atelier F4 en introduction de son analyse d'expérimentation architecturale. A savoir, les effets de l'urbanisme sur ceux qui en vivent les conséquences.

L'habiter en commun ne se reproduit pas, il se réinvente

Très peu d'enfants des Béalières ont reproduit l'expérience participative, tant à l'échelle du logement que celle du quartier. Par manque de temps, parfois d'intérêts ou d'opportunités satisfaisantes, il faut dire que le contexte de production de la ville n'est pas le même aujourd'hui. L'expérience des Béalières reste tout à fait marginale dans les logiques de projets urbains, en France du moins. L'habitat participatif, malgré un rebond d'intérêt ces dernières années, n'est pas vraiment la norme de construction et les habitants vivant l'expérience ne représentent pas une part significative dans l'ensemble de la population française.

Il semble cependant que l'expérience de la participation qui a entouré l'enfance aux Béalières, a eu un effet dans les modes d'expression de la convivialité et de l'action collective dans d'autres contextes : *« Donc j'ai pas non plus une vie associative hyper développée, parce que le boulot prend beaucoup de temps... mais ces initiatives sont peut-être liées au fait que j'ai participé indirectement, un peu quand même, à une association quand j'étais gamine. »* Habiter au sens large du terme, ne se reproduit pas, il se réinvente à partir de valeurs.

Les personnes rencontrées ont en commun de reconnaître avoir évolué dans un cadre propice au « bien grandir », où la liberté et l'autonomie de l'enfant ont été privilégié par les parents sur des bases communes, tout en conservant des principes éducatifs propres au cercle restreint de la famille. Des systèmes de confiance se sont mis en place naturellement et ont contribué à faciliter l'expression de ces valeurs, mais aussi leurs porosités d'un foyer à l'autre. D'une relation bienveillante et d'échanges adulte/enfant dans le cadre de la famille ou à l'école, les enfants rencontrés semblent avoir appris certains outils essentiels à la mise en processus de projets participatifs.

La réciprocité et l'empathie sont des valeurs individuelles indispensables dans la capacité des individus à fonctionner en collectif. Ces dernières et leurs mises en œuvre s'apprennent dans le processus du projet (Lanoë, 2021) et sont donc accessibles à toutes et tous. Toutefois, il semblerait que ces valeurs soient constitutives d'une manière d'être au monde plus profondément ancrées. Elles peuvent être des prédispositions à la participation dans la mesure où cette

manière d'être au monde s'acquiert dès l'enfance, à condition de baigner dans une ambiance générale qui favorise ces prédispositions. Le logement et le quartier, lorsqu'ils sont participatifs, favorisent un habitus participatif.

«les individus communiquent et interagissent de manière répétée dans un environnement physique localisé. Il leur est donc possible d'apprendre à qui ils peuvent se fier, quels effets leurs actions auront sur les autres appropriateurs et sur la ressource, et comment s'organiser pour générer des bénéfices et limiter les préjudices. Lorsque les individus ont vécu dans de telles situations pendant une longue période, et partagé des normes et modèles de réciprocité, ils possèdent un capital social qui les aide à mettre en place des dispositifs institutionnels pour résoudre leurs problèmes de ressources communes.»[1]

Que retenir de l'expérience des Béalières ? Perspectives de l'hypothèse

Premièrement, le quartier des Béalières compris comme support d'apprentissage de ces processus de gestion collective, permet de tendre vers l'hypothèse que les enfants qui l'ont vécu ont une certaine conscience de la collectivité et donc du lieu dans lequel ils vivent. Selon Magnaghi, c'est bien cette conscience du lieu et des ressources qui le composent, qui permet d'en assurer la durabilité.

En période de crises démocratiques et environnementales, dans une société de la confiance perdue (les recours juridiques systématiques dans les opérations d'aménagement en témoignent), cet écrit affirme que la participation au projet territorial peut être garant d'une citoyenneté retrouvée. Au delà de faire partie d'une communauté politique organisée et spatialisée, le citoyen est dans l'Antiquité *« Celui, celle qui, jouissant du droit de cité, prenait part à la vie politique et religieuse de la cité »*[2]. Il ne suffit donc pas de vivre dans la cité pour en jouir réellement, mais bien d'y participer. Le projet participatif qui prend en considération sa transmission apparaît ainsi comme une garantie de l'expression du droit à la ville.

Deuxièmement, l'étude des Béalières invite à questionner les pouvoirs politiques

1. Ostrom, E. (2010) La gouvernance des biens communs : pour une nouvelle approche des ressources naturelles. Cit.p221, cité dans Gutwirth, S., Stengers, I. (2016) Le droit à l'épreuve de la résurgence des commons. In : Lavoisier. Revue juridique de l'environnement. Volume 41, Cit.p319

2. Définition CNRTL. Consultée le 26/07/2021

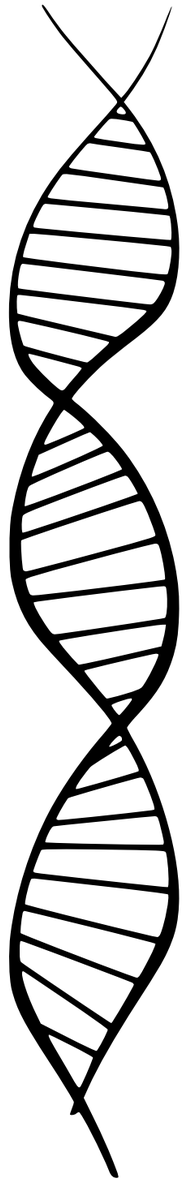
quant au partage de l'information avec les citoyens qui vivront les conséquences des transformations urbaines. Philippe Cardin, actuel maire de Meylan, affirme que le projet des Béalières portée par l'équipe de François Gillet a «*grandement contribué à l'instauration d'une culture de la concertation avec les habitantes et habitants*»[3]. Or, les statuts de l'APU rappellent les valeurs sur lesquelles se sont fondées le quartier et qui auraient contribué à l'émergence d'une culture de l'autogestion, du partage de pouvoir et non de la concertation. L'association ayant pour but : «*de susciter l'élaboration et la confrontation des idées ou des projets d'urbanisme, afin que l'aménagement de l'espace communal soit [...] effectivement contrôlé par ceux qui en vivront les conséquences*»[4]. Le GIAM porté par Mr Gillet, n'a donc pas favorisé l'émergence d'une culture de la concertation, mais bien d'un «gène participatif» constituant de la sagesse territoriale Meylanaise. Il reviendra aux élus et/ou aux citoyens de lui attribuer un caractère dominant ou récessif.

Enfin, le projet des Béalières invite les professionnels de l'architecture et de l'urbanisme, à plus d'humilité dans leurs pratiques. Bien que des compétences techniques soient nécessaires à l'acte de construire, elles ne doivent en rien justifier un «pouvoir technicien». Co-signer un ouvrage avec ceux qui l'habiteront facilite la prise de recul sur sa pratique, et rend aussi fier si ce n'est plus, que de l'avoir signé seul. La co-conception de ce quartier prouve que des citoyens engagés dans une démarche transparente, bienveillante et conviviale, sont tout à fait capables d'offrir et de s'offrir, un cadre de vie épanouissant et sécurisant d'une part. D'autre part, le plan du projet urbain élaboré collectivement témoigne d'une sensibilité habitante pour l'environnement. A ce titre, il justifie sa durabilité et fait plus que jamais référence dans les réglements actuels du PLUi, notamment en écho à l'OAP thématique «Paysage et Biodiversité» du PLUi métropolitain.

L'équilibre démocratique, financier et environnemental des projets urbains ne s'analyse donc pas à l'échelle d'un ou deux mandats politiques. Le projet des Béalières témoigne de la capacité des citoyens à agir sur leur bien-être social et environnemental dans la durée, dans un rapport de transmission verticale et de diffusion territoriale. Cette considération a de quoi interroger les cahiers des charges des «écoquartiers», et la culture d'une fébrile concertation qui les accompagne.

3. Article du Dauphiné Libéré du 27 mars 2021 : https://www.ledauphine.com/societe/2021/03/27/isere-maire-de-meylan-de-1971-a-1983-francois-gillet-est-decede. Consulté le 26/07/2021

4. Cf Annexe. Statuts de l'APU. Cit.p1



Sources

Ouvrages

- Bonnin, Ph., Reynaud, P. (1982) Les utopistes du m2. Mouvements et expériences d'habitat autogéré. Ed. Privat.

- Bruneau, A. (2016) Commun Village. 40 ans d'aventures en habitat participatif. Ed. Repas

- Cornu, M., Orsi, F., Rochfeld, J. (2017). Dictionnaire des biens communs. Presses Universitaires de France.

- Dardot, P., Laval C. (2014) Communs : Essai sur la révolution au XXIe siècle. Ed. La Découverte

- Hall, E. (1966) La dimension cachée. Editions du Seuil

- Illich, I. (1973) La convivialité. Editions du Seuil

- Kasser, T. (2016) Hypercapitalisme. L'économie moderne, ses valeurs, et comment changer tout ça. Ed. Seuil-Delcourt

- Lahaye, W., Pourtois, J., Desmet, H. (2007). Transmettre. D'une génération à l'autre. Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.

- Lanoë, S. (2020) Petit manuel de l'habitant participatif. Bâtir du commun au-delà des murs. Editions du commun.

- Lefèvre, P. (2014) L'habitat participatif. 40 ans d'habitat participatif en France. Ed. Apogée

- Magnaghi, A. (2003) Le projet local. Editions Mardaga

- Michon P. (2019) Les biens communs. Un modèle alternatif pour habiter nos territoires au XXIe siècle. Rennes : Presses universitaires de Rennes

- Ostrom, E. (1991) Governing the Commons : The Evolution of Institutions for Collective Action. Ed. Broché

- Parasote, B. (2011) Autopromotion, habitat groupé, écologie et liens sociaux.

Comment construire collectivement un immeuble en ville ? Ed. Yves Michel

- Ricoeur, P. (1996) Soi-même comme un autre. Paris : Editions du Seuil

- Secchi, B. (2011) Première leçon d'urbanisme. France : Editions Parenthèses.

- Siméon, O. (2011) Robert's Owen experiment at New Lanark. From Paternalism to Socialism. Ed. : Royal Holloway, University of London

- Tonucci, F. (2019) La ville des enfants. Pour une [r]évolution urbaine. Ed. Parenthèses

Articles

- Avenel, C. (2005) La mixité dans la ville et dans les grands ensembles. Entre mythe social et instrument politique. *In* : Informations sociales, n°125, 62-71

- Breviglieri, M. (2015) L'enfant des villes. Considérations sur la place du jeu et la créativité de l'architecte face à l'émergence de la ville garantie. *In* : Ambiances [en ligne]

- Flahault, F. (2008) Les biens communs vécus, une finalité non utilitaire. *In* : Développement durable et territoires [En ligne]

- Gobillon, L. (2001) Emploi, logement, et mobilité résidentielle. *In* : Economie et statistique, n°349-350, 77-98

- Greffier, L., Tozzi, P. (2015) Quartiers durables, participation des habitants et action socioculturelle : l'implication participative de centres sociaux dans les opérations d'écoquartiers français. *In* : Développement durable et territoires. Vol 6, n°2.

- Grosgeorge, M. (2011) Constitution et transmission d'un patrimoine : la place de l'héritage. *In :* Idées économiques et sociales, 166(4), 15-23

- Guerra, M. (2008) Les coopératives d'habitats en Italie. Des coopératives historiques à l'autorécupération. *In* : Passerelle dph n°01 – Europe, pas sans toit ! Le logement en question. Aitec

- Gutwirth, S., Stengers, I. (2016) Le droit à l'épreuve de la résurgence des *commons*. In : Lavoisier. Revue juridique de l'environnement. Volume 41, 306-343

- Jourdain, A., Naulin, S. (2011). Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu. *In* : Idées économiques et sociales, 166(4), 6-14- Labit, A. (2013) Habiter et vieillir en citoyens actifs : regards croisés France-Suède. *In* : Retraite et société, n°65,101-120

- Masson, A., Gotman, A. (1991) L'un transmet, l'autre hérite... In : Économie & prévision, n°100-101, 1991-4-5. 207-230

- Nouhet-Roseman, J. (2003) Le rituel du bain au Japon. In : Revue de psychotérapie psychanalytique de groupe, n°40, 79-91

- Pagan, B. (1996) Urbanisme participatif et projet de quartier : les Béalières à Meylan (Isère) *In* : Villes en projet(s) [en ligne]. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine

- Paquot, T. (2011) L'habitat en utopie. *In* : Les notes des l'institut Diderot.

- Rochfeld, J. (2014). Penser autrement la propriété : la propriété s'oppose-t-elle aux « communs » ? *In* : Revue internationale de droit économique, t. xxviii(3), 351-369

- Saujot, M., Zimmermann, P. (2016) L'habitat participatif au service de l'urbanisme durable ? *In* : IDDRI, n°01/16

- Sellier, M. (1977) Les groupes d'actions municipales. *In* : Sociologie du Travail, 19e année n°1, Janvier-Mars, 41-58

- Séraphin, G. (2011). Introduction : Lien intergénérationnel et transmissions. *In* : Recherches familiales, 8(1), 3-6

- Théry, H. (2008) Mondialisation, déterritorialisation, reterritorialisation

(Globalization and territory). *In* : Bulletin de l'Association de Géographes Français, n°3, 324-331

- Thibaud, J-P. (2012) Petite archéologie de la notion d'ambiance. *In* : Le Seuil « Communications », n°90, 155-174

- Vignet, J. (2016). L'habitat participatif, espace de souveraineté commune ou communauté sélective de l'économie solidaire ?.RECMA, 341(3), 88-102

- Zotian, E. (2016) Plaidoyer pour des villes propices au développement des enfants. *In* : Métropolitiques

Divers et sitographie

- Anvers Ensemble, à propos de la ville poreuse. Rédaction Camille Aubin Bélanger, Étienne Bernier-Côté, Audrey Bertrand et Julien Laroche. Université Laval, ARC 6033 Design Urbain : concepts et méthode, 2014 - https://eberniercote.wixsite.com

- GPS - Saint-Ismier : « Un héritage de l'agglomération grenobloise : la démocratie participative et les groupes d'actions municipales. » Aricle de Roger Barlet. Septembre 2011 - *http://www.gps-st-ismier.org/spip.php?article407*

- Wikipedia à propos des Valeurs Culturelles - *https://fr.wikipedia.org/wiki/Valeurs_(psychologie)#Les_valeurs_culturelles*

- ArtUrbain.fr à propos de la définition d'un ilot : Vocabulaire français de l'art urbain - Fiche définition par Robert-Max Antoni - *http://www.arturbain.fr*

- France Culture, Podcast : Quelle philosophie pour faire sens commun ? Entretien avec Isabelle Stengers - *https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/quelle-philosophie-pour-faire-sens-commun*

- GIS Démocratie et Participation / Dictionnaire Critique et Interdisciplinaire de la participation - *https://www.dicopart.fr/*

- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) - https://cnrtl.fr

- Habitat Participatif France : *https://www.habitatparticipatif-france.fr*

- Association Les Habiles : *https://www.leshabiles.org/*

- Codha Genève : *https://www.codha.ch*

Annexes

1. Statuts de l'Atelier Public d'Urbanisme de Meylan **p86-88**

2. Récits des Béalières : souvenirs d'adultes **p90-104**

Bernadette, habitante du Saule p90-95
Bernard, habitant d'Hélix p95-104

3. Récits des Béalières : souvenirs d'enfants **p105-147**

Fanny, habitante d'Hélix p105-109
Eva, habitante des Naïfs p110-117
Maria, habitante du quartier p117-120
Anne-Sophie, habitante du quartier p120-124
Charles, habitant du quartier p124-131
Isalia, habitante du quartier p131-140
Emilie, habitante du quartier p140-147

ATELIER PUBLIC D'URBANISME DE MEYLAN
STATUTS.

ARTICLE 1er : - Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1er Juillet 1901 et le décret du 16 Août 1901, ayant pour titre : ATELIER PUBLIC D'URBANISME DE MEYLAN.

ARTICLE 2 : - Cette Association a pour but :

1/ - d'introduire auprès du pouvoir politique et des compétences techniques une troisième composante exprimant la sensibilité populaire et le droit de l'usager de la ville.

2/ - de susciter l'élaboration et la confrontation des idées ou des projets d'urbanisme, afin que l'aménagement de l'espace commnal soit :
. issu de la réflexion la plus large
. effectivement contrôlé par ceux qui en vivront les conséquences
. orienté vers une meilleure conception de la vie urbaine.

3/ - de dénoncer les actions et réalisations passées ou futures qui seraient en contradiction avec ce qui précède.

ARTICLE 3 : Siège social - Le siège social est fixé : Centre des Arts rue des Aiguinards.

ARTICLE 4 : - L'Association se compose :

a) de membres actifs
b) de membres associés.

ARTICLE 5 : - Admission :
Les demandes d'admissions seront soumises au bureau qui statuera dans chaque cas pour vérifier que toutes les conditions de l'article 6 sont remplies.

ARTICLE 6 : - Sont membres actifs :

a) les personnes physiques qui, ayant pris l'engagement de verser la cotisation prévue par l'assemblée générale, sont domiciliées ou inscrites sur les registres fiscaux à MEYLAN ou qui, travaillant dans la commune y sont demandeurs de logement.

b) les personnes morales qui ayant pris l'engagement de verser la cotisation prévue par l'assemblée générale, sont des association ou des groupements ayant leur activité et leur siège à MEYLAN ou sont connues pour leur activité à MEYLAN.

- Sont membres associés :

a) les personnes physiques ou morales portant intérêt à l'associati ou lui apportant une compétence particulière. Ils ne paient pas de cotisation et n'ont pas droit de vote.

ARTICLE 7 : - Radiation : la qualité de membre se perd par :

a) la démission,
b) le décès,
c) la radiation prononcée par le conseil d'administration pour non paiement de la cotisation ou pour motif grave, l'intéressé ayant été invité par lettre recommandée à se présenter devant le burea pour fournir des explications.

.../...

ARTICLE 8 : - Les ressources de l'association comprennent :

1°/ le montant des cotisations,
2°/ les subventions de l'État, de la Région, des Départements et des Communes.
3°/ recettes propres.

ARTICLE 9 : - Conseil d'administration : l'association est administrée par un conseil de 12 membres élus par l'assemblée générale pour 3 ans, et renouvelables par tiers et rééligibles.

Les pouvoirs du conseil sont limités à la gestion interne et à l'organisat de l'APU.

Le conseil d'administration choisit parmi ses membres éventuellement, au scrutin secret, un bureau composé de :

1°/ un président, avec voix prépondérante
2°/ un ou plusieurs vice-présidents
3°/ un secrétaire, et, s'il y a lieu un secrétaire-adjoint
4°/ un trésorier et, un trésorier-adjoint.

En cas de vacance, le conseil pourvoit provisoirement au remplacement de ses membres. Il est procédé à leur remplacement définitif par la plus prochaine assemblée générale. Les pouvoirs des membres ainsi élus prennent fin à l'époque où devrait normalement expirer le mandat des membres rempla

Le renouvellement du conseil a lieu par tiers, les deux premiers tiers éta tirés au sort.

ARTICLE 10 : - Réunion du conseil d'administration. Le conseil d'administr tion se réunit une fois au moins tous les 6 mois, et chaque fois qu'il est convoqué par son Président, ou sur la demande du quart de ses membres.

La présence de la moitié des membres du conseil d'administration est nécessaire pour la validité des délibérations.

Chaque membre du conseil ne pourra représenter qu'un seul administrateur absent.

Tout membre du conseil qui, sans excuse, n'aura pas assisté à trois réunio consécutives, pourra être considéré comme démissionnaire.

Nul ne peut faire partie du Conseil s'il n'est pas majeur.

ARTICLE 11 : - Assemblée Générale : l'assemblée générale comprend les membres actifs de l'association. Elle se réunit au moins une fois par an.

Quinze jours au moins avant la date fixée, les membres de l'association so convoqués par les soins du secrétaire. L'ordre du jour est indiqué sur les convocations.

Le Président, assisté des membres du conseil, préside l'assemblée et expos la situation morale de l'association.

Le Trésorier rend compte de sa gestion et soumet le bilan à l'approbation de l'assemblée.

Il est procédé, après épuisement de l'ordre du jour, au remplacement, au scrutin secret, des membres du conseil sortants.

.../...

Ne doivent être traitées lors de l'assemblée générale que les questions soumises à l'ordre du jour. Les résolutions sont adoptées à la majorité simple des présents et des représentés. Chaque adhérent présent ne peut représenter au maximum que deux adhérents absents.

ARTICLE 12 : - Assemblée Générale Extraordinaire : Si besoin est, ou sur la demande du quart plus un des membres inscrits, le Président doit conv quer une assemblée générale extraordinaire, suivant les formalités prévu pour l'assemblée générale ordinaire.

Sont de la compétence de l'assemblée générale extraordinaire, la modific des statuts ou la liquidation de l'Association. Les décisions se prennen à la majorité des deux tiers des présents ou des représentés.

ARTICLE 13 : - Règlement intérieur : un règlement intérieur peut être préparé par le conseil d'administration et adopté par l'assemblée généra

Ce règlement éventuel est destiné à fixer les divers points non prévus p les statuts, notamment ceux qui ont trait à l'administration interne de l'association.

ARTICLE 14 : - Dissolution : en cas de dissolution prononcée par les deu tiers au moins des membres présents à l'assemblée générale, un ou plusie liquidateurs sont nommés par celle-ci et l'actif, s'il y a lieu, est dév conformément à l'article 9 de la loi du 1er Juillet 1901 et au décret du 16 Août 1901.

Meylan le, 6 Aout 1980

Le Président, Le Secrétaire,

Récits des Béalières

Souvenirs d'adultes

Bernadette

Le Saule, c'est attaché je pense, comme les autres habitats autogérés, à l'histoire propre du quartier. Ce quartier a une histoire très particulière, quand la municipalité a décidé de créer ce quartier, parce que Meylan était en déficit de logements. Ils ont créé ce qu'on appelle l'Atelier Public d'Urbanisme, un lieu ouvert à tous les habitants de Meylan, ou les personnes qui travaillaient dans la Zirst, pour savoir quels types d'habitats allaient se créées ici. Quelles étaient les valeurs qui seraient portées. Il y avait des réflexions sur le maintien de la végétation, sur les espaces collectifs, les circulations... À l'intérieur de cet APU, il y avait une place pour l'habitat autogéré. Un groupe a réfléchi à ça et nous, participant à cet APU, on était intéressé par ce type de démarche, mais on ne connaissait pas bien le concept d'habitat autogéré. Avant on habitait aux Buclos, qui a été construit à peu près à cette période là. Nous on a dû attendre 26 mois pour avoir un appartement en location là bas. Ce quartier est super avec de grandes cours intérieures et une très bonne ambiance entre les gens. Mais on voulait acheter et donc on voulait réfléchir à la conception du logement et conserver cette ambiance.

Au Saule, on était pas à l'origine du projet, un groupe était déjà constitué. Quand on s'est renseigné, ça nous a paru très très collectif... C'était allé très loin dans ce qui avait été discuté, et nous ça nous paraissait presque trop familial, ça nous gênait un peu dans le sens où mon mari a eu un accident et il était en fauteuil. On s'est dit qu'on aurait des contraintes qui ne concernaient pas les autres, et comme c'était très collectif, on se sentait pas très à l'aise. Et puis les groupes ont continué, tandis que celui du Saule a éclaté. A ce moment-là, des amis à nous ont reconstitué un groupe et nous on dit "venez !" Donc nous, ça nous a rassuré, on s'est senti en confiance et l'aventure a commencé comme ça.

Venir habiter ici, il y a eu 2 facteurs déterminants. Habitants dans un quartier où la vie sociale était très sympa, on avait envie de continuer, tout en étant propriétaire, mais pas rentrer dans un système où les propriétaires se battent pour des centimètres carrés, on n'avait pas envie de rentrer dans ce système-là. Il y eut cette dimension de vie sociale en quelque sorte. Et le deuxième facteur était

qu'André était en fauteuil, donc on voulait un espace le plus confortable par rapport à cette situation, ce qui n'est pas toujours le cas dans des appartements standards.

La mairie nous a vendu, comme à n'importe quel autre promoteur, une trame. Ici il y avait des champs de maïs avant, c'était vraiment la campagne. Donc en fait elle nous a vendu une trame proportionnelle au nombre de logements. Une trame limitée par la coulée verte et le fameux saule, on nous l'a vendu en tant que "promoteur", entre guillemets.

On était donc 9 familles, avec l'embauche d'un architecte, qui nous a demandé de réfléchir à quel type de logement on voulait, les pièces, surfaces, orientations, en nous demandant de ne pas nous censurer. Puis de réfléchir aux espaces communs. Dans ces espaces, on a choisi d'avoir une salle commune, une chambre et un studio d'hôte à la disposition de chacun d'entre nous, et une coursive avec des poches et des fenêtres qui devaient servir d'espace de jeu pour les enfants. La plupart des appartements donnent sur la coursive (plus de la moitié). Les gens sont sur deux étages et les chambres des enfants donnaient sur la coursive ce qui permettait aux enfants de passer d'un appartement à l'autre, entre eux sans passer par la maison et de se retrouver dans la coursive.

En terme de fonctionnement, on a une double comptabilité. Ce qui est lié à l'appartement propre qui fonctionne comme une copro normale donc à la surface, m2 habitable, etc... et on a créé une asso syndicale qui est le 10eme propriétaire de l'immeuble et qui regroupe tous les espaces communs. Et dans cette association, on est tous à part égale, donc on paie les charges à part égale. Et si quelqu'un veut habiter ici, il est obligatoire qu'il participe à l'association.

Aujourd'hui, on est 5 de l'origine sur 9 foyers. Il y en a qui sont partis pour changer de régions, vivre en maison individuelle. Les raisons et les conditions étaient différentes. Par exemple une famille est partie, et a été remplacée par une famille qui habitait chez Les Naifs, donc qui connaissait déjà l'histoire. Ces gens là sont décédés, donc c'est les enfants qui sont venus, et puis après ils ont mis en vente. Les enfants, ils ont habités ici mais pas très longtemps. Ça leur cassait un peu les pieds, les charges communes, les syndic, les tâches, etc... C'était pas un choix de

vie en fait. L'habitat participatif, il faut participer à l'entretien, à la gestion, prendre les décisions… dans une copropriété aussi, mais de façon plus importante. C'est à tour de rôle qu'on est syndic, qu'on se répartit les différentes tâches de comptabilité, de… Voilà, tout est géré par nous en fait.

Aujourd'hui, en plus des réunions de copro classique, obligatoires, quand on a une réunion importante de rénovation, on se réunit, et puis il y a des temps d'entretien dans l'année. En général on mange ensemble quand c'est ça. Il y a eu des fois, mais pas très souvent, des petites fêtes tous ensemble. Les travaux collectifs, c'est souvent l'occasion de le faire. On a aussi les réunions de l'association syndicale, où on prend des décisions de si il faut refaire les peintures, acheter du mobilier pour la chambre d'hôte.

Les jardins sont répartis, il y a une partie individuelle et une partie collective, que ce soit en rez-de-jardin, ou dans les étages qui ont des grandes terrasses. Là, ce sont des semis de Zinnia, j'en fais pleins et je les donne ensuite à mes voisins. Puis là, entre l'érable et le pommier, on a la jouissance de cet espace mais ce n'est pas à nous, n'importe qui peut passer. On doit l'entretenir. Voilà, et là, c'est le studio d'hôte en rez-de-jardin, la porte verte. On l'utilise, là en ce moment, il y a la petite-fille d'Annie, qui vient juste de commencer à travailler à la Zirst, qui l'occupe jusqu'à ce qu'elle puisse se trouver quelque chose de plus confortable.

Et là, ce passage, il y a pleins de gens qui passent. Bon, une fois il y a des gens qui nous ont piqué des chaises de jardin, c'était un peu agaçant, mais les gens ne s'installent pas dans le jardin non. Les gens sont respectueux quand même. Enfin, si ils veulent s'installer sous l'érable, ils peuvent hein. Avant il y avait une haie, qui a été enlevée. On n'avait pas envie de vivre derrière des murs, même si c'est végétal. D'ailleurs, derrière là, c'est la coulée verte.

On a une façade en bois. Au départ, on ne voulait pas la traiter, aux lasures etc… comme en montagne. Mais avec le temps, la façade s'abîmait donc on a dû refaire des travaux d'entretien. On voit les coulures d'ailleurs, mais bon, on l'a fait qu'une fois en 40 ans. Les appartements sont donc sur deux niveaux. Je vais vous montrer la coursive.

Donc là on a la salle d'ami, des fois on la prête à des associations qui nous demandent. Bref… La c'est la coursive. Les parents vivent à l'étage, et ces portes elles donnaient sur les chambres des enfants. On avait une table de ping pong ici avant, c'était un peu comme la colo. Les enfants passaient de chambre en chambre, de maison en maison.

Là, on a demandé d'installer un ascenseur. Mais c'était pas évident pour deux étages… Un modèle simple. Ça fait partie des choses importantes, comme l'espace pour les enfants. Nous on n'avait pas d'enfants, mais on avait besoin de pouvoir monter visiter nos voisins. Ca faisait partie de notre souhait et cette revendication d'accessibilité. D'ailleurs, cet ascenseur a servi à d'autres, qui se sont cassés la patte par exemple. Et du coup, y a des terrasses qui ont été mises sur plot, de manière à ce qu'il n'y ait pas de marches et que tout le monde puisse accéder aux espaces et rentrer chez les uns et les autres.

Les nouveaux qui arrivent s'adaptent au fonctionnement, même si il ya des petites choses qui changent. Le principe de partager les tâches, ça ne change pas. Quand on est arrivés, on était 9 couples de trentenaires. Maintenant, on a 70 ans, donc pour certains travaux, ça commence à devenir dur. Donc c'est les plus jeunes qui font les travaux physiques qu'on arrive plus à faire. Le renouvellement générationnel, c'est très très important. Ça nous fait du bien, quand une nouvelle famille plus jeune arrive. Moi je trouve que c'est toujours sympa, ça réactualise des choses aussi. A la fois, il y a des choses qui restent, comme le partage des tâches etc… mais certaines choses sont vues un peu autrement et ça c'est intéressant. Disons, certains arrivent avec de nouvelles compétences. Quand on a dû faire nos réunions sur zoom puisqu'on pouvait plus les faire, c'était les plus jeunes qui ont mis en place le dispositif, moi je suis pas très douée là dedans.

Pendant le 1er confinement, j'entretenais le jardin collectif sur la place, et les gens passaient… on se disait bonjour, yavait des trucs super sympa. Un jour, j'étais en train de désherber, et y'a une dame avec une poussette qui arrive, avec une petite fille d'environ 2-3 ans, quelque chose comme ça, sur son vélo. Et qui s'arrête et me regarde alors je lui dit "C'est un petit frère ou une petite soeur ?". Elle me regarde

et me dit, “c’est un garçon”. Et la petite voulait pas décoller, elle avait envie de parler. Elle devait être en crèche, alors ça devait lui manquer. Alors que la maman avait l’air pressée. Elle aurait pu rester jardiner avec moi.

Aujourd’hui, l’Union de quartier est très active. Elle a plusieurs commissions sur l’espace fête bien sûr, et aussi les relations à la mairie sur l’entretien des espaces… Oui elle est très active, les gens se renouvellent, bien sûr, mais ça continue !

Ce qui a changé quand même dans l’immeuble, c’est que quand on est arrivé, il y avait beaucoup d’enfants, dans une fourchette d’âge équivalent. Dans l’immeuble il y avait 19 enfants, de quelques mois à une ado. Aujourd’hui, il reste 3 ados et un petit garçon de deux ans. Il y a trois familles avec enfants seulement. Mais bon les enfants on continue à les voir quand ils viennent voir leurs parents. C’est sympa de voir les petits-enfants maintenant.

La transmission c’est une question difficile… très très difficile. On sait jamais comment ça passe, par où ça passe, à travers quoi. C’est pas forcément ce qu’on veut transmettre qu’on transmet, je saurai pas dire. Sur les 19, il y a en 2 qui continuent sur cette démarche d’habitat partagé. Pour les autres, je sais pas, honnêtement.

Moi j’ai quand même l’impression que ces démarches de projets d’habitat participatif, ça repart. Il y a eu une période où ça a diminué… mais on en reparle. Voilà il y a des personnes du quartier qui se sont impliqués dans ces démarches. Mais des personnes d’un certain âge déjà qui ont fait de l’habitat partagé, tardivement.

Par rapport au quartier, on s'aperçoit que beaucoup d’immeubles se sont fermés avec des digicodes. On peut plus distribuer les journaux et ça fait une grosse différence. L’école du quartier, c’était un peu comme l’école de la Villeneuve, avec des cours ouvertes. Il y a eu tentative de la fermer, mais ça s’est arrêté là. Elles sont encore ouvertes. Alors il y a des grilles, mais elles ne sont jamais fermées à clés, c’est ouvert, aussi bien la maternelle que la primaire. C’est un lieu important dans le quartier l’école. Ça l'était vraiment au début notamment avec ces nouvelles méthodes comme expérimentées à la Villeneuve. Mais ça reste un lieu de société

dans le quartier. Le canard de l’union de quartier a tout un chapitre sur la vie de l’école, les enfants produisent des choses pour le journal. On le reçoit encore d’ailleurs. On en fait moins qu’un certain moment cependant, mais ils sont plus fournis. Enfin, je faisais avant mais j’ai arrêté maintenant.

Pour moi les Béalières, ce n'est pas que le projet de l’immeuble. C’est une vie dans un quartier où on a beaucoup milité pour que ce quartier existe. C’est pas que notre appartement, c’est pas que ça. La maison c’est le quartier. C’est ce qui fait l’intérêt de ce projet, quand je vois ce qui se fait en face, de l’autre côté de l’avenue, ces cubes en béton sans aucun espaces collectifs comme les LCR par exemple, je me dis que c’est pas possible qu’on est créé ça et que 30 ans plus tard, on revienne en arrière de cette façon. On est quelques uns à se dire, quand même c’est un peu dommage… la rentabilité.

Bernard

Moi je suis un de ceux qui sont à l’origine du quartier parce que j’ai été élu à Meylan pendant 30 ans et depuis j’ai eu beaucoup d’autres mandats politiques donc j’étais beaucoup moins présent. J’ai été à la région, j’ai été au parlement européen, et puis là maintenant je suis partagé entre ici et l’Ardèche donc je suis moins présent. Je ne suis plus élu à Meylan depuis 10 ans et du coup je ne suis pas très impliqué directement dans le quartier. Je continue d’aider les élus locaux notamment sur l’urbanisme etc. mais sur le quartier lui-même je suis moins impliqué que d’autres.

Avec ma femme on est des soixante-huitards, des vrais. J’avais 20 ans en 68 à Paris à Science-Po… j’étais au cœur de tout ça quoi. Je faisais déjà de la politique, j’ai été responsable du PSU donc la démarche autogestionnaire faisait partie de ce que j’avais en tête comme responsable politique. Donc quand on s’est mariés on a vécu 2/3 ans tous seuls et on avait en tête de faire des expériences collectives comme beaucoup de nos copains. Alors, sans être dans les communautés comme il y en a eu beaucoup, mais malgré tout on a vécu 3 ans en communauté à La

Tronche. On était dans une communauté qui était presque une coloc, pas les communautés fantasmées de Mai 68. On faisait quand même beaucoup de choses en commun, on partageait la bouffe…

Puis on a eu un enfant et donc la communauté était trop petite, et on a eu en tête de continuer sur un autre truc donc on est venu habiter à Meylan. Moi je voulais habiter à Meylan, j'imaginais que j'avais un avenir politique à Meylan. Il y avait eu une mairie… la mairie de Gilet, première qui avait annoncé la ZAC. J'étais très proche d'eux, on se connaissait très bien. Ils étaient pas au PSU ni au PS (yen avait qui était au PS, moi j'étais un des responsables du PS en Isère et nationalement donc on se connaissait très bien) et donc pour moi Meylan… et puis climatologiquement (ma femme a une petite santé) c'était à Meylan qu'on voulait habiter parce qu'à Grenoble il y a énormément de vent et donc on est venus ici.

Donc on a habité Meylan en sachant qu'il y avait un projet de ZAC. On a habité Meylan à Grand Pré, seuls mais on a tout de suite essayé de trouver des solutions, ce qu'on n'avait pas trouvé avec nos amis de La Tronche. Donc on a cherché des solutions communautaires. On a toujours cherché des solutions de ce type, plus ou moins intégrées. Là on a été moteurs avec un ou deux autres de cette recherche… une partie étaient des gens qui étaient dans une structure d'inspiration chrétienne catholique qui s'appelle la vie nouvelle et qui est un groupe comme il y en a eu pas mal - et il y en a encore d'ailleurs - de jeunes et de moins jeunes qui partageaient ça. Au départ on était 6 de ce groupe et en fait dans les aléas de construction on est restés que 3 et se sont agrégés des gens, dont Paul, qui eux étaient sur d'autres démarches. Yen a un c'était un de mes amis. En fait, je dis des bêtises. Au départ on était 7 familles de Vie nouvelle, on s'est heurtés à un problème d'architecture, c'est-à-dire qu'on ne pouvait pas faire 9 logements mais on pouvait en faire que 7 et donc 3 des couples sont partis, ça a réduit de 9 à 6 et 1 est venu et a vécu avec nous, on le connaissait depuis longtemps.

Ici c'est un pas de plus par rapport à d'autres opérations de Meylan. En réflexion avec les élus qui avaient fait la ZAC des Buclos, nous nous sommes dit ensemble qu'il fallait faire la même chose mais en beaucoup plus élaboré

architecturalement parlant, et en donnant cette dimension beaucoup plus participative avec les mêmes objectifs de logement social, de mixité sociale etc. Et donc du coup on a créé l'atelier public d'urbanisme et on a fait de la place à des opérations de ce type, il y en a 3 sur les Béalières. Ici, ça s'appelle Helix parce que ça ressemble à une hélice. On a voulu faire un truc en escargot, pour communiquer depuis les terrasses. La quasi-totalité des logements font entre 120 et 140m2, et avec 4 ou 5 chambres.

Les Béalières tiennent compte de réalisations précédentes, par contre la dynamique de l'habitat autogéré a plutôt baissé à ce moment-là nationalement mais paradoxalement elle était beaucoup moins vivante au milieu des années 90 par exemple qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les Habiles ont repris alors que même le mouvement pour les habitats autogérés qui était le prédécesseur, a crevé ou faillit crever. Dans les milieux que je fréquentais, j'avais pas mal de copains qui étaient à Meudon, dans le Lot, à Paris…on a été un certain nombre de nos âges à faire ce genre de trucs et il y en a eu deux-trois à Grenoble mais pas tant que ça… Une partie du problème est venue de l'absence de maîtrise foncière. Nous on avait la maîtrise foncière. Faut quand même mesurer ça, ça c'est la grande grande grande différence c'est qu'on avait une ZAC…. Le vrai problème du logement en France c' est quand même le foncier, et nous on avait la maîtrise foncière, par exemple moi j'ai été directeur général de la ville de Grenoble et avec le maire on était prêt à aider mais il n' y avait pratiquement pas de foncier abordable pour ce genre de projet. Parce qu'ici il faut quand même mesurer que dans ces 7 logements, même s'ils sont très beaux, on est tous sauf un, sur des prêts d'accession à la propriété. Il y a aussi cet aspect-là qu'il faut bien mesurer, c'est que les PAP étaient très intéressants du point de vue des conditions financières. Ce qui fait qu'il y a eu au départ, au moins deux familles qui avaient des petits revenus, c'était pas des pauvres, mais jamais aujourd'hui, s'il n'y avait pas eu le foncier pas trop cher et les PAP, jamais ils ne seraient venus. Et les autres, aucun d'entre nous ne roulait sur l'or… C'est pas du tout une opération bobo sur le point de vue financier. Les revenus c'était en gros 4000 euros par ménage, c'est 2 smic par couple. Ce qui est en gros le revenu moyen. Bon y' avait aussi que la charge foncière était pas trop élevée à Meylan. Et du coup ça s'est fait ailleurs dans l'agglo. Les quelques cas qu'il

y a eu, c'était soit par des gens qui avaient un peu plus de moyens, soit y en a une ou deux à Eybens et à Seyssins, qui ont été portées par des municipalités qui avaient encore du foncier. J'en connais une qui marche très bien à Grenoble : le Passage. Mais eux c'est du privé, et avec des revenus un peu supérieurs. Voilà les motivations.

Ici on est en copropriété ultra classique et on a travaillé avec l'OP HLM qui a joué le jeu. C'était assez drôle parce que la personne qui suivait ça elle était passionnée parce que c'était pas classique pour elle. Donc on était en locatif comme aux Naïfs mais avec le soutien d'un bailleur social. Ce modèle d'accession dont on parle beaucoup aujourd'hui pour l'habitat participatif existait déjà. Mais à ce moment-là c'était complètement nouveau. On a trouvé un notaire qui était de gauche, qui avait envie d'aider. Après y a eu beaucoup de modifications et moi j'ai pas tout suivi…

[Alors, une petite histoire assez marrante c'est que nos voisins, leurs meilleurs amis c'étaient les parents de Cécile Duflot. Donc ses parents venaient là et quand Cécile était ado, elle logeait chez moi. Du coup elle avait déjà en tête ce truc là et donc dans la loi ALUR et autour elle a porté plein de trucs. Je sais qu'il y a eu des modif' parce que on s'est recroisés sur d'autres sujets environnementaux. J'ai jamais refait le point mais je sais qu'il y a eu des constructions.]

Mais je m'aperçois que finalement, quand les gens ont fait le bilan, ce qui compte c'est pas tellement la structure juridique parce qu'au fond une copropriété ça peut tout à fait le faire, c'est beaucoup plus la charte, le fonctionnement et le financement. Et donc effectivement l'intervention d'un bailleur, elle est surtout utile, moins pour la structure juridique mais je ne veux pas rentrer dans les détails parce que je sais qu'il y a eu des modifications. Mais par contre ici on n'est pas propriétaires du sol. On a un bail emphytéotique, et tout le reste du sol est une propriété communale sur toutes les opérations des Béalières. Par exemple, le cœur du patio est municipal. S'il faut refaire le passage ou l'éclairage, c'est pas nous qui payons.

Il y a une association syndicale. Nous on est en copropriété plus une asso syndicale pour gérer les locaux communs et il y a une association syndicale

d'association syndicale pour gérer les quelques espaces collectifs du type poubelles et autres. Mais l'entretien des espaces verts est municipal. On est dans le même fonctionnement que le Saule. On a travaillé ensemble avec le Saule, il y a eu beaucoup plus de changements là-bas qu'ici. Je ne sais pas comment ça vit aujourd'hui mais ça vivait beaucoup moins que chez nous parce qu'il y a eu beaucoup de complexité, mais au départ on a travaillé ensemble.

Ici, sur Helix, il y avait 20 enfants. Au départ le plus petit devait avoir 2 ans et le plus grand 16 ans donc il y a une vraie fratrie qui s'est constituée pendant 10-15 ans. Après ça s'est dispersé il y a une vingtaine d'années quand ils ont eu 20 ans. Mais ça a créé beaucoup de liens évidemment, et puis nous même on avait beaucoup beaucoup de liens, on a été très proches. Il faut bien mesurer que ce ne sont pas nos meilleurs amis. C'est des amis c'est un choix collectif, mais au départ c'était avec nos meilleurs amis. Mais il se trouve que les 3 couples qui sont partis étaient nos meilleurs amis du coin. Donc on est restés avec des gens qui sont nos proches mais qui sont absolument pas nos meilleurs amis. On n'a pas décidé entre amis de faire ça, on a décidé entre gens qui avaient cette conviction, cette envie de le faire. Évidemment on était proches éthiquement. Mais malgré ça, on a vécu une vie amicale forte, de la fête au gardiennage d'enfants, aux services. Ça a duré jusqu'à, il y a 10/15 ans et puis il y a eu à la fois le vieillissement et des changements : on a un couple qui est parti à la retraite et ils ont vendu, donc il y a eu un autre couple plus jeune qui est arrivé avec des petits enfants qui ont maintenant entre 20 et 25 ans, qui étaient moins intégrés mais sans problème majeur. Il y a aussi un couple qui s'est séparé, ça a été merdique ! Et là sont arrivés des plus jeunes encore qui ont 3 enfants, de l'âge de nos petits-enfants. Donc là il y a une forme d'intégration, ce soir ils vont encore se retrouver là. Donc maintenant on retrouve de la vie avec les enfants, les petits enfants. Je sais que ce soir ils sont encore toute une bande… on retrouve un peu cette vie…voilà.

Et par ailleurs on a gardé des liens forts. D'abord la gestion se fait bien, elle est endogène et fluide : les AG, les problèmes de fonctionnement, l'argent… je trouve que c'est vraiment une copropriété au sens fort du terme même s'il y a quelques petits raillements bien sûr. Il y a deux personnes qui nous posent des problèmes mais on les gère plutôt bien. Et puis on a des rendez vous assez classiques.

Demain on a les travaux communs. Alors tout le monde n'est pas là, mais on a tous les mois des travaux communs, depuis 40 ans ! Moi je sais que j'ai été souvent absent parce que je faisais beaucoup de politique, de déplacements à l'étranger mais j'essaye d'être à nouveau présent. Mais il y a aussi le fait que 4-5 d'entre nous ont des résidences secondaires, donc on est moins souvent là qu'avant. Donc il y a beaucoup moins d'activités communes mais il y en a encore ! Il y a du lien, on a un groupe WhatsApp qui fonctionne bien…ça n'a rien à voir avec avant, parce qu'avant on était un élément moteur dans le quartier. On a fait des fêtes de la musique, c'était un gros machin, d'autant plus qu'on a une salle commune qui permet de faire des choses assez sympas. On a plus forcément la même dynamique mais on fait venir des artistes, des copains font une pièce de théâtre, on a une 50aine de copains qui viennent. Et là je pense qu'on va bientôt faire une fête pour les enfants et les petits enfants. Donc ça vit bien, je dirai c'est une bonne copropriété maintenant…sans plus.

On a une charte très précise sur la façon de se gérer, et notamment de gérer les remplacements. Et dans les deux cas, ça a fonctionné. Le processus, le prix, tout a été dans les règles qu'on s'était fixées. Et à mon avis c'est un peu logique. Nous on le regarde comme si c'était tout à fait naturel, on a toujours vécu comme ça, je pense que pour des gens plus "classiques" ça peut être compliqué… ne serait-ce que la forme du truc quoi, on se voit tous ! C'est ce qu'on voulait, donc ça suppose qu'on fasse le pari du très grand respect. Ce qui est parfaitement le cas, mais pour quelqu'un qui n'est pas habitué, se dire « je suis sous le regard de mes voisins … » … donc dans les deux cas on a eu des gens que ça intéressait. Et du coup en termes de plus-value, ici il n'y a pas de plus value. On est à l'inflation près. La même surface en maison à Meylan on le revendrait 30% plus cher ! Mais on n'en a rien à foutre. Notre volonté était que le prix ne soit pas un obstacle à la venue de gens qui correspondent, ça a été le cas. Dans les deux cas la vente s'est faite à des prix raisonnables, et ça n'a pas été sélectif quoi.

On est en train de réviser la charte, c'est une charte très volontariste. On a un voisin parmi les 14 qui ne le sens pas trop et qui pose des problèmes parmi les

modes de fonctionnement. Donc là on s'est engueulé mais heureusement on s'est dit on revisite la charte. Parce qu' on a eu des problèmes sur des plantations, sur l'appropriation de l'espace. En fait il y a 3 couples, et on a fait le choix d'avoir des terrasses. Nous on ne voulait pas de jardin, on voulait une grande terrasse. Les 3 autres ont eu un espace privatif, mais évidemment à chaque fois ils ont eu tendance à l'élargir. Et du coup ça fait du frottement sur les plantations… Donc l'année dernière on s'est vraiment frittés. Parce qu'en gros pour planter un arbre ici, il faut l'accord de tout le monde, et c'est normal. Mais pour des gens qui disent « mais vous n'y êtes jamais, pourquoi vous me faites chier alors que c'est pas chez vous, vous le voyez pas », c'est très incompréhensible.

Et il faut qu'on revoie des choses sur les règles de financement d'un certain nombre de choses et notamment le chauffage. Mais ça, la législation a bougé. On a un système qui est très très égalitaire - au mauvais sens du terme - indépendamment de la consommation de chacun puisqu'on a un chauffage collectif. Donc la grosse charge ici, c'est le chauffage. Et c'est vrai que la façon dont est répartie la charge est très … elle est repartie à la surface alors que pour des tas de raisons techniques, volumétriques le résultat n'était pas du tout le même, ni les consommations ! Donc là, on est en train de regarder si on passe pas à un système de comptage individuel, ce qui n'était pas le cas avant. Mais en gros c'est 2-3 questions. Peut être aborderons nous le cas de la revente mais en tout cas pour l'instant y a pas de demandes là-dessus. C'est plus pour les décisions…

Parmi les enfants, il n' y en a aucun qui vit une expérience de la même nature. Mais ça veut pas dire qu'ils ne l'ont pas en tête. Évidemment ce qui est le plus frappant c'est nos deux filles qui elles, par des détours, elles ont acheté totalement indépendamment. Mais notamment une, celle qui est à Lyon, elle a une expérience quasiment du même genre parce qu'elle a un appartement dans une maison de maître où ils sont 5 familles et où ils partagent le jardin. Et l'autre, qui habite au-dessus, elle voulait absolument habiter aux Béalières. Elle a habité aux Béalières mais elle n'a pas trouvé à acheter. Elle avait un petit appartement mais ils ont eu des enfants donc elle est juste au-dessus, elle a aussi acheté dans

une maison de maître.

Il y a moins de proximité mais il y a des espaces communs, un potager commun. Mais c'est beaucoup plus bobo - même pas bobo, c'est la bourgeoisie - mais y a quand même de l'entraide et des logements sociaux parce que la mairie a obligé à des logements sociaux. Donc c'est moins intégré que notre fille de Lyon, et évidemment dans tous les cas c'est moins intégré qu'ici. Et puis y en d'autres qui ont… la meilleure amie d'une de notre fille, elle avait très envie de vivre ça mais elle vit à Paris dans un appartement, donc ils ont un lieu où ils retrouvent tous leurs copains de lycée même si ça fait 25 ans, mais ils ont construit quelque chose tous ensemble pour se retrouver pendant les vacances. Y en a deux autres qui vivent ensemble. Deux frères qui ont construit volontairement avec un passage entre les deux maisons, pour que les enfants circulent etc. Donc il y en a un certain nombre qui ont été imprégné de ça mais pas tous. Ils ont tous un souvenir génial de ça, ils se retrouvent avec plaisir, grand plaisir même.

Je dirai que celle qui a le plus tenté, elle habitait chez nous, et maintenant là-haut à Meylan. Mais elle n'a pas trouvé. C'est donc ambigu sur la transmission. On voit bien qu'ils sont tous dans l'ouverture, mais ils n'ont jamais - à part nos deux filles - d'une certaine façon franchi le pas d'intégrer une vie plus collective. Et encore, celle qui habite là-haut c'est presque une copro classique quoi. Qui fonctionne bien mais celle de Lyon est quand même beaucoup plus intégrée.

Pour eux, il y a quand même eu un moment de découverte du vrai monde. C'est-à-dire que le monde ne ressemblait pas à Meylan et aux Béalières. Il y a quand même eu des moments… déjà au collège c'était un peu plus compliqué. Mais le collège c'est quand même le collège des Buclos. Donc il y a les Buclos, il y a Grand Pré où y a eu énormément de vie collective. Mais ça a été encore plus frappant au lycée parce qu'ils ont tous fait leurs études au lycée du Grésivaudan, et là, ils ont mesuré que la vraie vie c'était autre chose quoi ! Certains nous critiquaient en disant "vos enfants ils vont sortir avec l'idée que c'est le monde des bisounours."

Voilà sur le reste, en termes de transmission économique, personne n'a imaginé

de le reprendre. Je pense que c'est quasi impossible d'habiter dans le logement de ses parents quand c'est aussi personnalisé. Ces logements sont quand même très très personnalisés, mais peut être que ça arrivera un jour. Aucun d'entre nous n'est décédé, à part en dessous mais ils étaient partis, et aucun d'entre nous jusqu' à présent n'a dit "je m'en vais voilà, je sais pas ce qui se passera"…

Par exemple nous. Ma fille habite Meylan, et c'est mieux où elle est qu'ici. En tout cas ils ont un jardin de 400 mètres carrés, son mari en a besoin. Et l'autre elle habite Lyon, elle est heureuse à Lyon donc je ne vois aucun d'entre nous dont les enfants reprendraient ici. Peut être une des filles qui a 3 enfants, qui habite dans le coin qui est un peu en galère. Si ses parents partaient, peut être qu'elle occuperait au moins temporairement le truc. Mais les autres…

De ceux que je connais, il y en a pas mal qui sont dans le social ou l'humanitaire. Il y en a un peu de tout genre, mais ils sont tous sur ce qu'on pourrait appeler des valeurs de gauche. Je n'en connais aucun qui ait mal tourné. Peu sont militants, il y en a un qui a été candidat aux élections, mais en milieu de liste sur sa commune. Par leur travail , soit dans le social soit dans l'humanitaire, soit dans le service public, la plupart d'entre eux sont restés fidèles à des valeurs… sans les mettre en application, directement sur l'autogestion. C'est à dire que c'est globalement plus une préoccupation, par exemple l'écologie qu'ils transmettent à leurs enfants, que l'idée qu'on peut dès maintenant produire les choses. Il y en a peut-être 2/3 qui sont vraiment impliqués dans des démarches de ce genre. Je pense à une qui est dans une école Montessori, une autre sur la construction de système d'échanges solidaires. Mais ils ne sont pas très nombreux ceux-là. Après la plupart d'entre eux sont des gens ouverts mais qui n'ont pas cherché directement à mettre en œuvre… mais il y en a quand même plus d'un qui, à la fois avec des assez petits revenus, et sur des valeurs de consommation assez réduites. Valeurs liées à l'écologie et à la solidarité.

Là où tous les enfants ont le même avis c'est que les Béalières étaient pour eux un

paradis terrestre. Ils y reviennent. Mais là, c’est plus l’ensemble de ce qui s’est fait aux Béalières, et pas seulement les Béalières, mais aussi Meylan. Le fait d’avoir un lycée, un collège, la mixité sociale, le cheminement piéton, la cour de l’école ouverte, des profs super cool, plus la montagne à côté ! Et c’est vrai que le fait de faire toute sa scolarité jusqu’au bac en ayant 5 minutes seulement de transport tous les matins à vélo ou à pied c’est magique. Et puis des copains, des copains de copains, qu’ils ont gardé toute leur vie. Les meilleurs amis de ma fille qui est à Meylan, ce sont des copains de primaire. Et c’est une formidable bande. Et eux, ils ont fait des trucs ensemble, ils ont créé un groupe artistique, ils ont fait de la solidarité à travers les arts. Ils ont évolué chacun dans leur domaine mais ça reste les meilleurs amis du monde et ils se retrouvent avec un immense plaisir. Alors je sais pas si Fanny l’a vécu de la même façon parce que c’était pas la même période, c’était 20 ans avant Fanny… Mais pour eux, ça c’est une référence absolue.

Et le contact - parce que ça c'est aussi un point important - le contact enfant adulte ça a vraiment été une richesse incroyable ! On faisait des cantines communes. On n’a jamais eu de baby-sitters, alors on avait tout un système d’interphone et quand un parent partait on allait coucher les enfants, et on surveillait. Il y avait la cantine du lundi là, la cantine du mardi là, ça tournait. Les enfants partaient à l’école ensemble… et le rapport parents enfants était extrêmement proche, et il l'est encore. Objectivement je crois qu'il l’est encore. Moi j'ai des jeunes d’Hélix avec qui on est proches. Avec 4/5 on peut se parler, on est en phase tout de suite. Pas avec les 20, parce que je les ai pas tous gardés, mais il y en a un par exemple, qui est journaliste en Chine, et je suis allé plusieurs fois chez lui. C’est devenu un ami.

Récits des Béalières

Souvenirs d’enfants

Fanny

Je m'appelle Fanny Guillot, j'ai 27 ans. J'habite actuellement en Ariège dans les Pyrénées, en colocation. Je travaille dans le développement agricole, une « association pépinière d'entreprise » pour les gens qui ont des projets agricoles.

Je suis née en 1993, à Grenoble, et mes parents habitaient déjà dans le quartier des Béalières, rue Chenevière dans un petit appart', donc vraiment à 50m d'Helix, et en face des Naïfs qui sont un autre groupe d'habitat participatif mais on était pas dedans. J'ai grandi là jusqu'à mes 6 ans et puis quand j'ai eu 6 ans, on était 5 dans la famille et toujours deux chambres dans l'appartement. Il a fallu déménager et du coup mes parents ont acheté une maison dans laquelle ils sont encore actuellement à Hélix. Donc on était la première famille à arriver après les 7 fondateurs. On a remplacé les Garcin qui partaient d'Hélix, donc c'était un peu nouveau pour tout le monde. En réalité, je n'ai aucun souvenir de ça, c'est ce qu'on m'a raconté. Mais il y a quand même eu une sorte de sélection. Il y avait plusieurs familles qui étaient intéressées par la maison et en fait les autres habitants avaient leur mot à dire pour qui allait habiter avec eux. Ce qui leur a plu dans notre famille, c'est qu'il y avait des jeunes enfants et ça ramenait de la jeunesse parce que les premiers enfants d'Hélix commençaient à partir comme adulte, et ça commençait à se dépeupler. Donc on est trois enfants, moi j'suis l'ainée et mon petit frère avait quelques mois quand on a emménagé. J'ai fait toute ma scolarité à l'école des Béalières, la cour n'était pas fermée à cette époque.

L'entité du quartier, c'était hyper important pendant mon enfance, je me rends compte qu'il y avait pleins de fêtes d'organisées, des moments phares dans l'année qui étaient soit liés à l'école soit à l'Union des habitants du quartier qui organise pas mal d'événements. Mes parents participaient dans l'UHQB, mon père distribuait le journal local du quartier. Je me souviens d'y aller avec lui, on mettait tout dans une brouette et on allait amené à des référents qui distribuaient ensuite dans les lotissements autour de chez eux quoi.

Aux Béalières, on était une belle bande d'enfants, déjà on se connaissait tous de l'école. Donc on avait des copains un peu partout dans le quartier. Mais j'avoue que mes copains proches, c'était plutôt des voisins, à 500m disons. On allait

librement les uns chez les autres. Mais mes parents avaient mis des limites géographiques dans le quartier : l'entrée du parc, la coulée verte, en montant y'avait un grillage, on était bloqués de toute façon… Globalement ça évoluait avec l'âge, mais c'est vrai que c'était plus simple avec ces amis là parce que sinon il fallait demander aux parents, « je vais chez un tel », éventuellement ils nous accompagnaient et voulaient savoir où on était et quand on rentrait. Alors que dans cette limite de 500m, on pouvait faire ce qu'on voulait, mes parents s'en fichaient de savoir où on était et on jouait librement.

Nous, nos principaux trucs, c'était faire des cabanes. Y'en avait un peu dans chaque petit groupe d'habitation, et chaque groupe avait sa cabane, ça faisait des alliances, des batailles, un peu comme dans la guerre des boutons. Mais nos parents sont intervenus parfois par ce que ça allait un peu loin… Sinon on faisait beaucoup de cache-cache, des gamelles… Et je pense que la construction du quartier favorisait vraiment ça parce qu' yavait beaucoup d'espaces verts : les caches caches c'est plus rigolo quand y a des arbres et buissons où se cacher. C'est plus drôle et plus facile. Et par ces espèces de petits îlots ou yavait pas de voitures, pour nous et nos parents c'était plus rassurant, plus facile : jouer au ballon, courir partout sans qu'il n'y ait aucun risque. De temps en temps on sortait de l'îlot pour faire le tour… mais y'a pas vraiment cette notion de route dangereuse. Sinon, niveau de la vie du quartier : y avait le carnaval, le repas de quartier une fois par an, moment que je préférais où tout le monde amenait à manger, y'avait pleins d'enfants. Le loto aussi c'était rigolo, la course de l'école autour du quartier, avec pleins de gens qui venaient regarder la course. Ça bloquait le quartier tellement y'avait de monde. Et la Saint Jean : on fait un grand feu. Les grands sautaient au-dessus du feu. Y'en a un qui est tombé une fois, donc on a été interdit de continuer, moi j'ai jamais pu le faire.

On a beaucoup joué dans les bois et les buissons, j'ai pas l'impression d'avoir grandi en ville. Maintenant que j'habite à la campagne, je comprends que j'habitais en ville en fait.

J'ai l'impression de porter des valeurs oui : le partage, la solidarité, etc… je les porte dans mon boulot, mes actions, mes investissements bénévoles. Après, je saurai

pas donner l'origine de ces valeurs : mes parents ? Hélix ? l'école ? Peut être un tout. Par contre, je sais qu' ya un truc qui m'a marqué quand je suis parti d'Hélix pour faire mes études. Pour moi, les voisins c'étaient un peu forcément des amis sur qui on peut compter, on peut demander sans soucis un peu de sel, un tournevis… Et en arrivant à Montpellier, je me suis pris un peu une claque, c'était pas du tout acquis à tout le monde d'avoir ça… J'ai eu l'impression de déranger tout le temps. Alors que pour moi c'était juste normal. A Hélix, on toquait à peine pour demander un truc, on rentrait les uns chez les autres, on amenait un bout de gâteau s'il en restait. C'était réciproque.

Après, j'ai été en coloc, et dans ces colocs, si c'était le hasard ou de mon fait ou des autres colocs, on avait des super bonnes relations avec les voisins. Et je sais que c'est un truc hyper important pour moi.

Maintenant, je n'ai pas vraiment envie d'habitat participatif. Alors que j'ai d'autres amis autour de moi qui sont dans ce genre de projet, d'habitat groupé. Je saurai pas vraiment dire pourquoi. C'est pas que j'ai une inversion pour ce genre de projet, mais je crois que le plus important pour moi, c'est de vivre avec des gens dans une bonne ambiance, pouvoir compter sur eux, faire des choses ensemble et y'a pas forcément d'un cadre pour faire ça. Nous on est dans un petit hameau, on est 5 foyers, et pendant le confinement on a mis en place un poulailler tous ensemble. On s'occupe à tour de rôle des poules et on donne des œufs à tout le monde chaque semaine. Et c'est pas du tout un habitat participatif, mais on a eu cette envie commune, et puis on se fait des apéros de temps en temps. Et je crois que j'ai plus envie de ça, et selon moi, ça ne dépend pas d'un cadre d'habitat participatif. Parce qu'au final, on peut être dans le cadre de l'habitat participatif et ne plus faire grand chose ensemble, comme c'est le cas à Hélix un petit peu d'ailleurs. C'est toujours un habitat autogéré, participatif, tout ça, mais dans les faits, ils font sûrement moins de trucs entre eux que ce que moi je fais dans le hameau.

Moi j'aurai du mal à vivre seule, parce que j'ai horreur de manger toute seule. Vraiment je trouve ça horrible. Ça doit être plus familial, c'était un moment hyper important chez moi et chouette. Je pense que j'aurai du mal à vivre seule juste

pour ça ! Et en fait j'aime bien partager mon quotidien, je crois que j'ai une tolérance assez large à tout ce qui peut emmerder les gens quand ils vivent en colocation. Je suis pas souvent saoulé par des gens, et puis en général quand j'ai quelque chose à dire, je le dis. Donc je suis bien en coloc. je commence de temps en temps à me dire, comme je suis en couple en colocation, « tiens est-ce qu'on habiterait pas à deux ? » mais pour l'instant on est bien tous les deux en coloc donc voilà.

Aussi, je suis dans pas mal d'associations. En Ariège, je suis au CA d'une salle d'escalade associative en Ariège sur Foix, par exemple, et je m'y implique pas mal. Après, je suis bénévole dans une association qui s'appelle Solidarité Paysan qui vient en aide à des gens en difficulté. C'est collectif car on est plusieurs dans l'asso, on accompagne des agriculteurs en binôme, mais je le vois moins comme un projet collectif comme la salle d'escalade. Et à terme, on a aussi un projet d'installation agricole, sur une ferme à quatre. Et ça c'est un gros projet collectif. Et je pense que c'est aussi pour tout ça que j'ai pas forcément envie pour le moment d'être ou de réfléchir à un habitat partagé. J'ai déjà beaucoup de réflexions sur des projets collectifs et professionnels de vie on va dire, et je pense que ça va suffir quoi. Ça prend quand même de l'énergie le collectif. J'ai envie de la mettre dans un objectif professionnel mais pas forcément pour un projet d'habitat personnel. Ça fera trop.

Mais je me sens plutôt à l'aise dans tous ces projets, je prends assez vite le rôle de leader, j'espère pas destructif, mais de leader assez spontanément. Après, ça dépend des collectifs, car ça dépend des personnalités. Et y'en a qui prennent cette place, donc je laisse, mais généralement je le suis assez fréquemment.

En fait, je suis très attaché à Grenoble je crois. Je suis toujours très contente de revenir. J'ai encore pleins d'amis des Béalières et on a tous nos parents encore dans le coin donc on se retrouve au moins une fois à Noël, ça c'est chouette. Mais je ne me vois plus y vivre, y'a trop de monde, c'est trop peuplé le bassin grenoblois. Je me suis bien fait à la campagne.

Eva

Moi je suis arrivée en 1985, aux Naïfs, donc à la fin de la première partie de la construction des Béalières si je me souviens bien. Avant, on habitait dans une barre d'immeuble orientée Nord, donc ça nous a pas mal changé d'être plein sud et dans un habitat qui était bien agréable pour un habitat à loyer modéré.

On avait visité le chantier quand on était gamin, c'était marrant. Le chantier était déjà suivi par nos parents pendant la conception et la phase travaux. Je sais pas si vous avez visité, mais les appartements sont tous différents chez les Naifs. Souvent en HLM, les appartements sont tous similaires. Et là, chacun a participé. Alors pour la salle commune, mais aussi pour les appartements de chacun, qui étaient de tailles différentes aussi.

Alors moi quand je suis arrivé en 1985, j'avais 10 ans. Comme j'ai fait des études en musique avec des horaires aménagées, j'ai pas du tout connu l'école du quartier contrairement à pas mal d'autres. C'est vrai que l'école, il y avait pas de barrières, elle était totalement ouverte sur le quartier et ça c'est quelque chose que je n'ai pas du tout connu. Moi j'ai commencé l'école de musique en CE2, donc même dans le quartier où on habitait avant, j'ai pas connu l'école de quartier. J'étais sur Grenoble, ce qui fait que je partais assez tôt. Alors en primaire, on s'organisait avec d'autres parents je prenais pas le bus, mais dès la 6ème, je prenais le bus et je rentrais le soir il était 17h30-18h30, je sais plus. Donc j'ai eu une vie de quartier plutôt dans le week-end, et puis la vie dans l'habitat bien sûr avec tout le monde, au quotidien. Je suis resté jusqu'en 3ème sur Grenoble et par contre j'ai intégré le lycée du Grésivaudan en seconde, donc c'était super cool puisque j'étais à 9 min à pieds.

A propos du quartier, c'est vrai que c'est super cool, parce qu'en terme de mobilités, même pour avoir fait tous les soirs la remontée à pieds depuis le bus, c'est vrai que c'est super agréable on est pas du tout embêté par les voitures. Je me souviens d'être allé régulièrement à la bibliothèque. Franchement, ça c'est la liberté, on a pas de contraintes. Et puis c'est un endroit très arboré, où on allait

avec les copains/copines à droite à gauche. Et puis il y a eu des échanges avec les autres habitats, Hélix et le Saule. C'est vrai qu'avec Hélix, il y avait des fêtes de la musique etc… Et les LCR, il me semble que j'y prenais des cours d'anglais. C'est vrai que c'est bien aménagé ce quartier. Je me rappelle, on voyait à l'époque des urbanistes, des architectes, enfin des groupes, visiter parce que ça se fait pas ailleurs. Enfin je sais pas si ce genre de conceptions se reproduit.

J'y ai vécu jusqu'en 1999. Pendant une année, j'ai vécu à Paris, mais sinon le reste en continu jusqu'à changer de région pour le boulot. Avant 1985, j'habitais à Sassenage, au pied du Vercors. Mes parents sont toujours là bas, disons qu'ils n'ont pas du tout envie d'en partir. Alors même que c'est un appart' pour 4 personnes - on était 2 avec mon frère -, et ils peuvent toujours rester, les HLM les mettent pas dehors, mais ils paient un sur-loyers. L'appartement est trop grand pour eux deux. De mémoire, il y avait 12 appart' et 1 studio au Naïfs, donc 13 logements. Il doit rester peut être 4 familles d'origine. Il y a eu des changements assez régulièrement. Autant quant on est arrivé, il y avait pas mal d'enfants de notre âge, entre 6 et 14 ans. On a pas mal grandi ensemble, après on est partis pour les études ou le travail, des familles aussi sont parties, à partir des années 2000.

Aujourd'hui bon, j'ai moins suivi, faudrait demander à mes parents, mais il me semble qu'on retrouve maintenant des enfants qui ont l'âge que j'avais en 1985 dans les nouvelles familles. Donc c'est marrant. Je trouve ça sympa qu'il y ait une hétérogénéité dans les âges. A l'époque c'était beaucoup de familles avec deux-trois enfants dans les mêmes âges. Maintenant, il y a des vieux, des familles dont les parents ont mon âge et leurs enfants l'âge que j'avais quand j'y ai grandi. En HLM, on est en location, alors il y a un peu plus de rotation qu'en propriété. Quand je vois Hélix à côté, il y un appartement qui a été vendu mais en l'espace de 40 ans… le changement en HLM, ça n'a rien à voir ! Bon après, ils sont moins nombreux aussi.

Je pense que le fait qu'il y ai à nouveau des familles avec enfants motivés… J'ai l'impression qu'après les années 2000-2010, il y a eu beaucoup de changements,

et là ils retrouvent des gens motivés par l'habitat participatif. Dans le système HLM, c'est aux habitants des Naifs de faire des propositions, alors il faut bien sûr que les personnes soient éligibles, mais les HLM n'imposent pas le futur locataire. Par relation, les habitants cherchent, et ils sélectionnent les différents candidats.

On a fêté les 30 ans en 2015, et on a rassemblé un certain nombre de photos. Et ils se sont aperçus qu'il y avait une période avec beaucoup moins de photos. Pourquoi ? Parce qu'en fait il y avait moins d'activités, moins de cohésion, et d'envie de partager. Après dans un groupe et depuis le début, il y a des hauts, des bas, et oui, tout le monde n'est pas forcément d'accord etc… Mais ce qui est intéressant, c'est que devant la cour, il y a un espace vert qui n'a jamais été utilisé de mon temps. Et là, il y a un potager qui s'y est installé. Donc les choses changent en fonction des envies des nouveaux arrivants. Ça se développe, et je trouve ça super ! Ça évolue avec le temps et les personnes qui sont là.

C'est vrai par contre que cet habitat, quand on le décrivait à l'extérieur, il faut prendre un peu de temps pour expliquer comment ça se passe, les espaces partagés, voilà qu'il y a une partie du logement qui n'est pas dans son logement individuel, mais en commun. Même si on loue tant de m2, il y a une petite partie qui est collective et qui sert de salle de jeux, buanderies etc… Et parfois ça étonne. Savoir qu'on connaît ses voisins, oui franchement parfois ça étonne, après ça dépend à qui on en parle. Et puis c'est vrai qu'à l'époque c'était pas autant développé qu'aujourd'hui, où il y a pleins d'initiatives qui vont dans ce sens.

Je suis sur la région d'Orléans depuis les années 2000. Et il y a quelques années, j'ai entendu parler d'un projet d'habitat participatif à côté de chez moi. Je me suis rapproché du groupe. Ils étaient dans la partie conception. Je leur ai quand même apporté, et quand mes parents sont montés à l'occasion, ils ont discuté avec les personnes du groupe pour partager, donc c'était bien de pouvoir partager tout ça… Après, moi j'ai pas poursuivi pour des raisons personnelles. Mais aussi, je l'avais ressenti un peu dès le début d'ailleurs, mais je me suis dis que j'allais

essayer puisque c'était le seul projet du coin on va dire. C'est un projet habité, maintenant depuis 6 mois. Donc ça prend du temps, mais ça c'est pas une surprise pour moi parce que c'était le cas pour les Naïfs. Sauf qu'en fait c'est une version avec à la fois des propriétaires et des locataires, mais le problème principal c'est qu'il y a beaucoup trop de monde. Je crois qu'il y avait 40 logements, et que du coup, la gestion… ça faisait trop pour moi. Je voyais plus un petit groupe. Dans mon cas, c'était accéder à la propriété, puisque je n'ai pas le droit aux loyers modérés. C'était du neuf, et ça devenait trop cher pour moi donc j'ai fait marche arrière. Mais j'ai gardé des contacts. Et j'ai pu participer à un petit bout du chemin, et partager mon expérience, des trucs que j'avais vécu à l'époque et qui sont totalement inconnus pour d'autres, dans la façon de partager des espaces… Donc au final ça n'a pas abouti, je suis partie sur autre chose, mais après pourquoi pas, c'est quelque chose qui dans ma petite tête.. Voilà. En fait ça m'a pas dégoûté du tout de ce mode de fonctionnement, loin de là. Mais ça ne me correspondait pas à ce moment-là.

Aussi, je vois ça avec mes parents aujourd'hui. Les personnes vieillissantes, on se dit ben voilà il y a pas mal de générations, eux ils nous rendent service en gardant la voisine mais si ils ont besoin d'une aide pour faire porter quelque chose, ils ont quelqu'un à côté. Nous on habite loin du coup je me dis c'est bon, ils connaissent du monde autour d'eux, ils ne sont pas paumés. Voilà, je trouve ça bien que ce soit intergénérationnel.

Après, ce n'est pas une vie où les gens sont les uns sur les autres non plus. On est chez soi et parfois on a des moments communs et on choisi aussi ces moments. Après il faut quand même s'investir parce que si on y est pas du tout et qu'on reste chez soi, c'est débile… pour moi c'est pas la peine d'y aller.

Alors après moi c'est vrai que je connaissais pas mal les gens d'Hélix et du Saule, parce qu'il y avait pas mal de contact de par l'habitat groupé, mais comme moi j'ai pas du tout fait mes études à l'école du quartier, j'avais pas trop de contact dans le quartier. J'avais un emploi du temps assez chargé. Mes parents y sont toujours et ils ont des amis de leur âge, donc ils ont des nouvelles des enfants. On garde

pas tous forcément contact entre enfants, mais on a des nouvelles par ce biais. Je sais qu'une ancienne habitante de l'âge de mes parents habite à Villard-de-Lans maintenant. Je suis allé en vacances là bas donc je suis allé la voir dernièrement, et on a parlé de ces enfants donc on garde contact comme ça.

Il y avait des activités de quartier aussi, moi j'y ai pas vraiment participé puisque je n'étais pas à l'école mais qui ont fait que du coup, les enfants ont plus facilement gardé contact.

Aujourd'hui je travaille dans une toute petite boîte qui s'appelle Véolia… Ouais non c'est une grosse boîte. Je suis dans la partie gestion des déchets, moins dangereux. Les déchets des ménages, ordures ménagères etc.. sur un périmètre un peu plus grand que la région centre sur le suivi des études et réglementations environnementales des installations qu'on exploite : centres de tri, plateformes de compost, usines d'incinération. Voilà, j'ai un boulot de support administratif. Mais c'est pas forcément évident à expliquer.

Je suis venu sur Orléans quand j'ai commencé à chercher du boulot. J'ai commencé à travailler dans une entreprise qui fabriquait des cartes bancaires et téléphoniques. J'avais fait des études à Grenoble dans le domaine de l'impression, donc je m'occupais de la partie process impression sur plastique. En 2007, ils ont fermé le site et j'ai dû changer de taff. Donc j'ai repris mes études à Orléans. Après mon diplôme d'ingénieur, j'ai repris un master 2 en Risque environnementaux, ce qui m'a amené à rester sur la région.

A l'époque, c'était impossible de revenir sur la région grenobloise, pour des raisons personnelles. Après, avec mon conjoint, c'est une région qu'on aime bien, donc pas forcément tout de suite, mais pour plus tard, on pourrait imaginer revenir. Mais c'est vrai que quand on a des enfants qui sont encore dans le coin c'est pas forcément évident. Revenir ce serait plus dans la région, pas forcément une attache au quartier ou à Meylan en particulier. Moi, du moment qu'il y a les montagnes ça me va bien. Et puis j'ai encore des amis dans le coin. C'est pas non plus une obligation, mais on en profite en vacances.

Au sein de ma commune, donc c'est une petite commune de 2 000 - 3 000 habitants, je fais partie d'une asso qui essaie de développer des démarches écologiques. J'en suis pas à l'origine, j'ai raccroché le train 2-3 ans après sa création Mais je participe régulièrement, je fais partie du comité de pilotage. On anime un Repair'Café par exemple. Dans le but, alors c'est un grand mot, de « sauver la planète ». Enfin d'avoir une approche autre. On a mis en place un Repair'Café, on fait des ateliers de semis de tomates ou de courgettes une fois par an, pour inciter les gens. Même si on a qu'un balcon, ben voilà c'est dans l'esprit de pouvoir s'alimenter en local etc… Et puis on a fait des nettoyages de déchets en bord de Loire. Et puis là on a un projet qui s'appelle les Incroyables Comestibles. Sur une petite parcelle on essaie de développer, mais c'est un peu compliqué, difficile, parce que même au niveau des élus, ou des services techniques… on en parlait encore hier soir… mais faut faire bouger tout ce monde ! C'est bien beau de faire pousser des fleurs qu'on jette tous les deux mois à la poubelle, mais si on mettait des fruits et des légumes, ça pourrait être tout aussi beau. C'est un truc tout bête hein, mais l'été dernier, nos plantations ont pas du tout été arrosé par l'arrosage automatique. C'est con, mais c'était quelque chose normalement prévu par la mairie. Donc tout est en place, mais dans la tête des personnes qui s'occupent de ça au service technique de la mairie… ben c'est pas encore ça. On a aussi le projet de monter une Forêt Comestible, sur un endroit assez passant de la commune. On est prêts nous à passer du temps, par exemple, à la conception d'ilots entiers, où il y aurait des fruitiers, des arbres dont on peut manger sa production, de type fraisiers, framboisiers, pommiers, ou autres. Ça c'est une vue assez long terme, le temps que les arbres poussent. Bon ça c'est plutôt mes amis qui gèrent, moi je m'y connais pas trop en jardinage, mais il y'a pleins de comestibles qui ne sont pas du tout connus et qu'on peut très bien cultiver.

Donc j'ai pas non plus une vie associative hyper développée, parce que le boulot prend beaucoup de temps… mais ces initiatives sont peut-être liées au fait que j'ai participé indirectement, un peu quand même, à une association quand j'étais gamine.

C'est pas forcément lié à l'habitat participatif, puisqu'on peut aussi avoir grandi dans une famille où les parents sont très investis dans les associations. Et on peut

aussi l'avoir pris par là. Mais ça peut peut être en faire partie. Je me suis engagé dans l'association par une certaine conscience écologique, et par des contacts aussi. Voilà, c'est des amis aussi. Ça permet de rencontrer du monde aussi au Repair'Café, c'est pas que réparer, c'est boire le café. D'ailleurs, je sais faire que ça. Je répare pas, mais par contre je discute beaucoup. Il y a l'aspect convivial aussi ! On va rouvrir le 12 juin, et ça fait plus d'un an qu'on a pas… Je pense qu'il y a des gens qui attendent aussi ce rendez-vous. Même si c'est pas, loin de là, la majorité des habitants. Y'a pas la conscience écologique chez tout le monde, mais voilà, on fait ça à notre petite échelle. Bon on a quand même le soutien de la mairie, mais après dans les faits, c'est pas forcément évident que les services techniques nous suivent. Je vous parlais de la forêt comestible, c'est un projet qui en est au tout début de la concrétisation, parce que le début, c'était il y a longtemps. C'est comme l'habitat participatif, il y a des fois il faut pas désespérer, ça peut finir par aboutir. Mais là, justement on disait qu'il faut qu'on rencontre les élus et les services techniques. Que tout le monde soit tous autour de la table. C'est une petite commune, mais les problèmes de communication… c'est partout pareil.

M'engager dans une liste politique, personnellement pas trop. Chacun son truc. On sait qu'on a le soutien des élus donc c'est déjà bien parce que sinon on pourrait pas avancer, mais c'est pas quelque chose que j'envisage, c'est déjà pas mal prenant. Pas pour l'instant, je préfère déjà être active au niveau d'une association.

Et puis j'ai déjà entendu parler au niveau de ma commune, d'une zone réservée aux services techniques qui déménagent, et qui est libre en fait, la mairie en est propriétaire. Et comme ça, il y a un élu qui me parle d'habitat participatif. Alors je lui ai juste renvoyé des infos, mais je n'ai pas creusé cette idée-là. Grosso modo, je pourrai être un peu "Ambassadrice" de ce genre d'habitat, sans me jeter des fleurs. C'est vrai que ça pourrait être sympa de mettre ce genre de choses en place, pour toute la partie cohésion, rencontres et tout ça. Donc oui, j'ai un peu ce truc là en tête. Les élus me demandent des infos parfois. Mais sans forcément y habiter, je trouve ça très sympa, après faut voir comment ça se passe.

Moi aujourd'hui, je suis propriétaire d'une maison individuelle. Dans le contexte où j'habite, avec la dynamique de l'asso dont je vous ai parlé, des voisins que je connais bien. Y'a des échanges, on se file des coups de main. Même si ça fait même pas deux ans que j'y habite, je connais bien mes voisins. Mais ça dépend aussi du quartier je pense. Après c'est pas dit que je déménage pas pour un habitat participatif plus tard.

Un moment donné j'étais encore dans le projet d'habitat participatif avant d'acheter ici, et je voyais que le projet, ça ne me convenait pas totalement. J'étais en location à l'époque avec mon conjoint, on s'est dit on va acheter ensemble, est-ce que c'est l'habitat participatif à Saint-Jean-de-Braye ou rester dans la commune ? Justement parce qu'il y a cette asso et des amis avec qui on s'entend de mieux en mieux ? Il y avait cette occasion là et ça c'est fait. Ailleurs dans la commune, ça aurait pu être différent. Tout dépend chez qui on tombe. Maintenant, si j'ai besoin d'un œuf, ou quoi, on va frapper chez la voisine, ou l'inverse, et ça se fait, voilà.

Maria

Moi je suis née en 1991, j'ai grandi dans le quartier juste à côté du parc de Maupertuis, passage de la Teille. Dans une copropriété de plusieurs maisons. Je sais pas si vous voyez où ça se situe. C'est des maisons mitoyennes, environ 5 qui font face à 5 autres, avec un petit espace vert entre les deux bandes de maison.

J'ai fait ma scolarité à l'école des Béalières. Pour moi, c'est un quartier où j'ai beaucoup aimé grandir. On se sentait très libre en tant qu'enfant. Libre d'aller jouer dehors, un peu plus loin chez les voisins. Il y avait pas mal d'espaces verts, alors je me rappelle plus le nom des lots de bâtiments. Mais voilà c'était un quartier où c'était très facile de se déplacer en fait. A l'époque, y'avait pas mal de familles avec des enfants de mon age, un peu plus âgés aussi. Moi j'ai deux grands frères qui ont 7 et 9 ans de plus que moi.

Il y avait toute une vie de quartier très riche. Avec l'UHQB qui organisait beaucoup

d'événements tout au long de l'année, et ils étaient en relation avec l'école aussi. Y'a pas mal d'actions communes qui étaient organisées avec des temps forts qui rythment l'année : le carnaval, la fête de la saint jean, la journée propre où on allait ramasser les déchets qui jonchaient le quartier, ça c'était organisé avec l'école. Il y avait aussi le loto.

Enfin ouais, j'ai vraiment le souvenir d'une vie de quartier qui était très riche quoi. C'était toujours une grande joie, de retrouver tous ces événements très conviviaux. Moi mon enfance elle est aussi très marquée à cette école qui était aussi très dynamique avec une équipe enseignante qui l'était aussi. Et heu… toujours aussi beaucoup de liberté avec une cours de récréation qui était ouverte à l'époque, je crois qu'aujourd'hui elle est un peu plus fermée. Nous n'avions pas de clôture. J'ai des souvenirs d'aller à l'école à pied avec mes copains, mes voisins.

A côté de chez nous, il y avait Hélix avec une salle des fêtes. J'ai le souvenir d'avoir fait aussi des anniversaires là bas. Plus loin, y'avait un autre habitat comme ça ou on pouvait organiser des anniversaires, un lieu de retrouvailles, de rencontres. J'ai des souvenirs de mes parents qui organisaient des événements. Moi je n'ai pas pris part plus que ça à la vie de ces habitats autogérés. Et puis je me rappelle qu'il y avait aussi les petites salles où on pouvait organiser des fêtes: les LCR. J'ai plein de souvenirs.

J'ai fait toute ma scolarité à Meylan, à l'école des Béalières, au collège des Buclos, et puis j'ai été au LGM (Lycée du Grésivaudan Meylan). Puis je suis parti de Meylan pour aller faire mes études à Strasbourg, j'ai fait sciences po. Je suis arrivé là bas en 2009, donc ça fait 12 ans que je suis là bas. J'ai fait un master en gestion culturel, j'ai enchaîné en tant que chargé de prod' pour un festival de Jazz à Strasbourg… Et là à l'heure actuelle je suis musicienne professionnelle à temps plein. J'ai quitté mon taf il y a 3 ans et demi, mais je suis toujours à Strasbourg. Je joue du piano, des claviers, de la musique électronique quoi.

Pour moi, la région grenobloise est vraiment liée à mon enfance. J'ai encore beaucoup de plaisir à revenir, mes parents habitent encore Meylan mais je me

suis construite à Strasbourg donc j'ai pas de raisons, pour l'instant de revenir dans la région. Mes parents sont toujours là, ils ont emménagé en 85-86 dans ces années là. C'est mon père qui est architecte, qui avait dessiné les plans de ces maisons. Il s'avérait qu'il restait quelques maisons de libres, donc mes parents ont décidé d'emménager là bas, avec mes deux frères qui étaient déjà nés à l'époque.

Je suis pas tellement investi dans une vie associative à vrai dire. A part mon activité de musicienne où je suis amené à beaucoup bouger quand j'ai des tournées. Je ne suis pas plus impliqué que ça dans les associations de quartier qui existent à Strasbourg. C'est par manque de temps, des fois je suis là, des fois je suis pas là, j'ai pas une vie très posée quoi. Un rythme régulier qui me permettrait de m'investir.

Je m'estime vraiment chanceuse d'avoir grandi dans ce cadre, très agréable à vivre, avec une qualité de vie… très bonne quoi. D'être enfant et de pouvoir sortir à tout moment, traverser la rue, être à l'école, dans un parc avec ses copains. Je pense que ça m'a donné beaucoup d'autonomie. Mes parents étaient aussi dans cette démarche là d'autonomie, très tôt. On se débrouillait pour aller à nos activités, parce que tout était très proche, très simple, très facile. Et ça c'est vrai que c'est quelque chose que je recherche à nouveau en étant à Strasbourg. Bon c'est quand même une grande ville, c'est pas la même chose. Mais le fait d'être dans une ville où tout est assez simple, accessible à pieds ou à vélo très rapidement… Y'a une qualité de vie que je trouve assez chouette. Et ça c'est des valeurs que j'ai eu en grandissant aux Béalières. Pour moi c'est assez important. J'aime beaucoup me déplacer, être très rapidement partout, j'aime beaucoup.

Moi je suis encore en contact avec la sœur d'Isalia, avec qui j'étais à l'école et qui a mon âge. J'ai gardé des liens assez forts avec cette personne même si on se voit pas très souvent. Je sais que quand je reviens à Meylan, je cherche quand même à la contacter pour voir si elle est dans les parages et si on peut se voir. Sa maman n'habite plus aux Béalières, elle a changé de quartier mais toujours à Meylan. Yona habite encore à côté de Grenoble.

Mais à part ça, je n'ai pas gardé tant que ça les contacts avec les amis d'école. J'ai un peu perdu les liens. J'ai encore quelques contacts d'amis du collège et du lycée,

mais c'est pas évident comme on est pas forcément dans la même région, on a tous un peu bougé. Y'a 2-3 personnes comme ça que je cherche à contacter quand je reviens, mais c'est pas très très élevé quoi.

Je suis parti à 18 ans, donc être catapulté dans une grande ville, ça n'a pas été évident. Mais je m'y suis assez rapidement fait. J'ai été projeté dans une autre dimension en quelque sorte, mais la vie étudiante ça donne envie de découvrir…

Anne-Sophie

Je suis l'aînée d'une fratrie de 3. J'ai dû arriver au Béalières à 4-5 ans. C'était au tout début, on était les premiers à y habiter. On était voisins avec Isalia, c'était une maison double, collée. Et on avait une des deux maisons, on était collé, en plus les jardins communiquaient, on avait pas mis de clôture.

Moi dans mes souvenirs, c'était tout à pieds, c'était vraiment la liberté qu'on avait là-bas. J'y ai vécu une bonne douzaine d'années. Je suis parti vers l'âge de 15 ans je pense, quand je suis allé au lycée. On était hyper autonomes, super libres, on faisait tout à pied. Il y avait une vraie vie de quartier. Les événements marquants étaient vraiment liés à l'école. Le quartier était hyper impliqué sur la vie scolaire. Après voilà, est-ce que c'était le quartier de manière générale, ou nos parents à l'époque qui étaient hyper investis, j'en sais rien. Mais y'avait une vraie vie de quartier liée à l'école. On a fait plein de projets.

On habitait en haut des Béalières, donc proche de la coulée verte, le grand champ qui traverse, au-dessus du routoir et qui remonte quasiment jusqu'au lycée du Grésivaudan. Il existe toujours. Et en fait on faisait plein de choses dans cette coulée, le carnaval… on brûlait le bonhomme carnaval. On faisait pleins d'évènements là bas. Et puis l'école était elle aussi ouverte, yavait pas de cours de récréation fermée. Enfin voilà, yavait zéro risque parce que … j'sais pas, c'était comme ça à l'époque. Yavait un petit ruisseau à côté… on était hyper libres à cette époque là.

Et nos parents venaient aussi le samedi matin, comme on avait classe, et du coup s'investissaient dans les différents projets.

Après on était proche nous d'un LCR, un local qu'on pouvait louer. Il y en a beaucoup aux Béalières. On y faisait souvent des petites fêtes, on était pas tout le temps invité d'ailleurs, mais y'avait toujours une vie dans ces petites salles prêtées par la mairie. Et puis on utilisait les salles communes des habitats groupés souvent pour des anniversaires d'enfants. Et y'avait toujours de l'espace sans voiture autour, donc c'était assez calme. On était beaucoup dehors devant les salles. Il y avait un rond-point avec un kiosque dessus, on adorait y jouer. Enfin voilà on faisait notre vie en fait ! On se promenait… on allait même loin en fait. On allait acheter à la boulangerie les petites sucreries à la pâte d'amande, les petites souris, ou hérissons… Enfin voilà on était très autonomes.

C'est un peu dur de quitter Meylan… On a vécu sur Saint-Martin-d'Hères, et on est à nouveau sur Meylan. Pas le même quartier d'ailleurs, mais j'aurai aimé revenir. Là on habite sur le haut Meylan, au-dessus des commerces, par là. Pour le coup, plus du tout dans une vie comme il y avait à l'époque. Mais après je ne sais pas comment c'est réellement, là maintenant, pour les gens qui y vivent et leurs ressentis. Mais après je pense que ça reste un quartier, on y descend souvent à pied pour se promener, très vivant on croise toujours du monde, c'est très sympa. Enfin moi j'aime beaucoup ce quartier… très nostalgique de cette vie dans les Béalières. C'était vraiment très très sympa, une autre façon de vivre.

J'adore de toute façon Meylan, et c'est souvent qu'on se promène avec les enfants. Ils le savent d'ailleurs : « Oui maman, c'est bon on a compris, arrête de nous le dire, c'est là que tu habitais »..

Dans cette maison jumelée on était locataires, mais y'avait une partie qui était en hlm. Les parents d'Isa, vivaient dans les logements de la mairie il me semble, enfin c'était des logements sociaux alors que nous c'était un logement réservé pour la fonction publique. Mes parents y travaillaient, c'était des logements réservés.

Aujourd'hui, on est passé d'un appartement où on était propriétaires, donc y avait un peu de copro et tout ça, mais c'est vrai que quand on a déménagé, on voulait

notre indépendance vis à vis des autres. Alors pour le coups on est dans une rue où on s'entend super bien avec les voisins, donc finalement on est pas tous chacun chez soi et cloisonnés parce qu'on s'entend bien et y'a de la vie dans la rue. Mais le participatif… j'sais pas. J'ai peur des contraintes. Nous en fait, aux Béalières, c'était pas le cas. On était locataires, on avait notre indépendance. Et puis c'est vrai que c'était pas à la mode l'habitat participatif à l'époque où on cherchait.

Je crois pas que c'est l'école des Béalières qui m'a donné envie d'être maîtresse. On avait des maîtresses hyper sympa… mais mes souvenirs de l'école, c'est plus des projets qu'on a fait. On a fait un spectacle qu'on avait présenté à l'Hexagone, on était parti en classe Cinéma, en Bretagne. Après tout ce qui était pédagogique, j'ai pas des souvenirs, non je crois pas.

[Par contre on est trois chez nous, et mon plus petit frère est handicapé. Donc c'est vrai qu'on a eu une enfance assez préservée on va dire par rapport au handicap. C'était des gens très ouverts d'esprit. Il a été à l'école maternelle là-bas, on était hyper bien intégré. Et je pense que le quartier y a fait pour beaucoup. Quand il se promenait à pieds, on savait qu'il y avait pas de risques.]

A la base, je voulais être éducatrice spécialisée. Mais en fait non. J'avais déjà trop de handicap dans ma vie privée, ça sert à rien que je m'en rajoute en plus. Donc enseignante, c'était une vocation. Et sûrement que l'école a joué hein. Mais pédagogiquement pas vraiment, c'est plus les projets, choses qu'à l'heure actuelle, on fait plus beaucoup, mais c'était des bons moments dans ces écoles, ça c'est certain. Donc peut-être que ça y est pour quelque chose.

Je pense que la vie en collectivité, le partage, c'est des valeurs que j'ai reçu dans mon éducation. Y'a beaucoup de camarades de classe que je retrouve parce que je pense qu'on a vraiment partagé des années assez fortes dans ce quartier. Y'en a beaucoup qui veulent revenir sur Meylan, alors pas forcément aux Béalières, pour différentes raisons, mais je pense que nos années passées là bas, ouais on a des valeurs un peu communes du coup. On était pas forcément proche en étant

enfant, et on se retrouve en étant adulte, on peut se recroiser, et en fait, on a tous un discours où je pense que oui y'avait beaucoup de partage, le respect des autres, ça c'est certain. Après est-ce que c'est lié au quartier ou à l'éducation qu'on a reçu à l'époque… J'en sais rien. Mais en effet, je pense que le partage, le respect, la vie avec les autres, ça vient peut être de là bas. Au moins de notre éducation.

On était vraiment un groupe. Mais vraiment ! Le quartier dans sa globalité ! C'était pas des petits morceaux de quartiers, quelques rues.. c'était vraiment le quartier des Béalières qui formait une entité. On ne faisait pas de distinctions. Autant, aujourd'hui, nous on vit le haut Meylan, avec des sous-quartiers, alors qu'au Béalières y'avait pas de distinctions. La rue Chenevière c'était la grande rue qui montait, on s'y repérer pour savoir à peu près à quel endroit, à quelle hauteur on était dans le quartier.

Je n'ai pas de souvenirs sur les commerces, à part la boulangerie pour acheter nos petits trucs. Mais on prenait les mêmes chemins piétons, l'école, la bibliothèque… y'avait des points stratégiques comme ça dans le quartier.

Aujourd'hui je n'ai pas d'engagements associatifs, j'ai trois enfants à la maison déjà… Après j'ai des parents qui étaient très investis dans le milieu associatif, de par mon frère etc…J'ai baigné dedans, mais voilà… moi je suis pas… vraiment non. Je crois que j'en ai trop eu. Même si c'était pas moi qui en était à l'initiative. Peut être plus tard hein !…

Mais en même temps à l'école, c'est moi qui suit à l'initiative de pas mal de trucs, qui essaie de mettre une ambiance sympa entre les classes, plutôt que d'être dans l'individualisme. Essayer de créer des choses ensemble, se retrouver. J'aimais beaucoup les samedis matin où on était tous mélangés, on se retrouvait tous dans les classes, avec nos parents qui venaient faire des ateliers, c'était hyper sympa. Bon aujourd'hui c'est différent, mais on essaie de reproduire un peu ce genre d'ambiances. Pas forcément des choses pédagogiques, mais la vie sociale, la vie de groupes… Enfin, je ne sais pas si ça vient des Béalières, faudrait que je demande aux autres. Mais partager le petit déjeuner le samedi matin… Je me demande si nos parents ne buvaient pas le café ou faisaient des choses ensemble… J'aime bien de temps en temps apporter pour le petit dej', un

anniversaire. Voilà, essayer de créer des moments. Bon c'est pas des choses folles, mais voilà ça se perd un peu. Parfois quand quelqu'un se lance, ça donne envie aux autres, ça dynamise un peu.

Toutes ces choses, c'est dans mon éducation donc je pense transmettre ça à mes enfants. Après c'est vrai qu'ils n'auront pas la même vie que j'ai eu aux Béalières, mais c'est vrai que quand je traverse les Béalières, et que je leur rappelle mon enfance, c'est beaucoup de nostalgies quand même, et je pense qu'ils en ont conscience. Mais je ne sais pas s'ils ont conscience qu'on était vraiment plus indépendants plus jeunes. Parce qu'on avait encore la confiance des adultes, quelque chose qu'on a plus à l'heure actuelle. Puis c'était un quartier qui était vraiment sans risques. Quand on fermait la porte, on ne fermait pas à clés, c'était pas grave. Là on les élève plus du tout de la même manière. Moi ils ferment la maison, ils mettent l'alarme en fait ! Dans ma maison, je ne mettais pas l'alarme, y'en avait même pas. Les valeurs elles restent, parce que c'est dans mon éducation, c'est mes parents qui m'ont transmis ça, de par notre vie qu'on a eu dans ce quartier… Mais l'autonomie, la liberté, ils auront pas la même que nous ça c'est certain.

Charles

Je suis de la même année, enfin j'ai un an de plus que Isalia, mais par contre comme elle avait un an d'avance, cette petite tronche, on a été dans la même classe tout le temps. Pour le coup Isalia je la considère un peu comme ma sœur, on est très très proches.

Mes parents habitaient dans le quartier de la Villeneuve à Grenoble avant d'arriver aux Béalières. Ils sont arrivés aux Béalières en 84, moi j'étais en grande section de maternelle. Donc j'habitais encore à la Villeneuve mais mon père m'emmenait déjà en grande section de maternelle le matin parce qu'on devait déménager un peu plus tard dans l'année tu vois.

Et en fait j'ai rencontré mes amis qui sont toujours mes amis en grande section de

maternelle. J'habitais à 20 mètres de l'école, et c'était une école comme tu dois savoir qui n'avait pas de barrières, qui était ouverte. Je trouve que c'est un point un peu essentiel, ce quartier ouvert avec très peu de voitures ou des voitures qui roulent à 10km/h et donc nous on faisait du foot ou du skate ou ce que tu veux dans les rues et on allait à l'école, on allait aussi à pied à l'école mais c'était que des rues, y avait pas de voitures quoi. Donc tout le monde allait à pied, y a pas forcément les parents qui emmenaient…

Aujourd'hui mes gosses (moi j'habite à Barreau aujourd'hui), mes gosses on les met au bus ou on les emmène, c'était pas du tout pareil, c'était pas comme ça. Pour le coup les weekends également on se retrouvait dans la cour de l'école également, y a les parents qui étaient là aussi, avec les papas on faisait du foot, c'était un vrai lieu de vie cette école qui était ouverte. On a tous grandi un peu ensemble dans le sens où les copains qu'on avait, quand on finissait, dès l'école primaire déjà et encore plus au collège tout ça, mais les maisons étaient ouvertes quoi, chez moi c'était toujours ouvert, y avait toujours des copains, et chez les copains aussi. On n'avait pas nos chaussons chez nos copains mais c'était un peu ça quoi. C'était ouvert quoi.

Et si on est restés, enfin aujourd'hui moi j'ai bientôt 42 ans, mais Isalia elle t'as donné peut-être des noms de Frederic G., de Quentin R., c'est des copains que tu vas peut-être appeler après, ils te diront je pense la même chose. Leurs frères c'est un peu les nôtres, leurs parents c'est un peu les nôtres, on a été très très très proches à une époque. C'était vraiment des maisons ouvertes, voilà c'était une mentalité et pour le coup, des fois quand je discute avec des copains de ma génération qui me disent « ah mais vous c'est normal vous êtes des Béalières », ils remettent ça effectivement… comme si c'était un peu à part, comme si c'était une expérience de vie, c'était un truc un peu différent. Mais y a quelque chose de vrai là-dedans c'est que quand il y a deux ans on a fêté nos 40 ans on était encore 4/5 des Béalières à se connaître, enfin on est toujours très très très soudés, on s'appelle tout le temps. Je sais pas si ça existe… en tout cas je pense que le quartier a fait qu' on est restés comme ça vraiment très amis, voilà.

Que dire d'autres… le quartier, y avait en plein milieu ce qu'ils appelaient la coulée

Verte. Cette grande langue verte au milieu. Y avait des feux de St Jean, y avait… voilà on faisais du foot, on faisait des cabanes dans les bois à côté, mais y avait aussi tous les instits à l'époque qui profitaient aussi de ça je trouve parce que les instit' ils étaient un peu dans l'ambiance également, et je me souviens de deux fois où il neigeait pas possible, et t'avais qui déclarait la guerre aux autres classes et on se retrouvait dans la coulée verte avec 20 ou 30 cm de neige, on se barricadait, on faisait des murs et puis quand les autres classes arrivaient ça canardait des boules de neige dans tous les sens. Je ne sais pas si c'est des choses qu'on retrouve spontanément aujourd'hui dans les écoles primaires haha. C'était, tu vois ça reste des très bons souvenirs ce genre de choses. Moi j'habitais pas… Parce que mine de rien il y avait plusieurs quartiers dans les Béalières, et quand on était jeunes on faisait pas vraiment attention, mais mine de rien y avait quand même quelques logements sociaux. Moi je fais pas partie de ce genre de choses. Au-dessus de chez Isalia y avait les Naif, tu vois de quoi je parle ? Voilà donc j'ai mon super pote Martin qui est de là-haut. Il y avait encore d'autres choses mais ça on l'a compris plus tard parce qu' on était trop jeunes à l'époque. Moi mes parents avaient une maison jumelée, y avait un petit bout de jardin devant, mais mine de rien je trouve que c'était vraiment très très très ouvert et nous ça nous a, je pense que tous les copains ont la même vision, on a eu une enfance très très heureuse là-bas ouais.

Le passage à un autre monde, il se fait en plusieurs étapes. Au collège on y était encore. Au lycée moi je suis partie du côté de Chambéry mais les copains il y en avait beaucoup qui étaient au lycée du Grésivaudan. Le lycée du Grésivaudan à l'époque il était ouvert également. Moi j'ai fait des fêtes de fin d'année au lycée du Grésivaudan, j'allais bouffer au self alors qu'en théorie on n'avait pas le droit. Tout était ouvert, c'était génial de faire ça. J'ai fait des bringues avec des lycéens alors que moi j'étais à Chambéry quoi. Et puis après, j'ai fait mes études dans le nord, je suis parti deux ans. Je revenais, j'avais toujours mes copains. De ce noyau des Béalières, il y avait des copains du collège qui sont arrivés, des copains du lycée qui sont arrivés… Aujourd'hui notre bande de copains, c'est toujours la même et c'est une bande qui est très très très soudée, on se voit pas toutes les semaines mais presque.

Moi ça a pu changer, quand avec ma copine de l'époque, qui est devenue ma

femme, on s'est dit on se barre et on s'est trouvé un appartement à St(Martin d'Hères. Bon, une barre d'immeuble… St-Martin-d'Hères… tout d'un coup effectivement tu gares ta bagnole sur un immense parking, tu connais personne… moi j'ai pas été habitué à ça, j'avais un peu du mal à… enfin je savais que c'était que passager donc je m'en foutais un peu mais c'est étrange de pas discuter avec tes voisins.

Suite à ça, j'ai fait mon premier achat à Villard-Bonnot à coté de mon ancien boulot. On y a passé 7 ans, c'était pas ouf, j'en garde pas un très bon souvenir. Et depuis, maintenant 10 ans on a acheté une maison à Barraux. On est mariés on a 3 enfants et on vit à une toute petite échelle, quelque chose d'un peu semblable à… donc là moi c'est une maison individuelle, mais moi j'ai jamais de barrière, ni de clôture ni quoique ce soit à ma maison et les voisins ont des gosses qui s'amusent avec les nôtres, et des fois tu sors de ta salle de bain à moitié à poil après ta douche, t'as les gosses des voisins qui sont là parce que les maisons sont ouvertes, et c'est quelque chose qui me tient à cœur et qui je pense me reste de ces années aux Béalières. C'est ouvert, on a acheté du matériel de jardin avec mes voisins en commun, les clés sont sur les bagnoles, quand y en a un qui a besoin d'une voiture, moi je prête ma voiture vraiment sans problème. Je pense que cette idée de partage, c'est des valeurs qui ont été inculquées avec ce quartier dans la jeunesse. Je suis bien investi dans la MJC locale, je fais beaucoup de VTT, j'accompagne les enfants, j'ai toujours vu mon père s'occuper des gosses, s'occuper de la MJC, de la maison de la musique, mon père fait beaucoup de musique il s'occupait de ça. Tout ce milieu associatif à Meylan c'était quelque chose qui bougeait beaucoup et encore plus aux Béalières, on avait des salles communes pour faire des anniversaires, pour faire des activités de musique, de peinture, des trucs artistiques… Je pense que ça nous a bien modelé par la suite.

Mes parents avaient acheté une maison. Ils y ont passé 20 ans, ils étaient propriétaires. C'était encore différent du système des Naïfs ou d'autres choses qui se faisaient aux Béalières.

Par rapport à l'idée de retourner dans ce quartier ? Non, pfff, je sais pas, après on a des a priori ; euh… pour les enfants c'était génial, le quartier est devenu

beaucoup plus cher qu'avant, en tout cas c'est l'idée que j'en avais. Moi j'ai des copains qui y sont retournés. J'ai le sentiment quand même que c'est plus comme avant, j'ai le sentiment que ça c'est quand même pas mal embourgeoisé, alors est ce que le pognon fait qu'on arrive pas… qu'il faut être moins riche pour ouvrir sa porte, j'en sais rien du tout. Moi j'avais beaucoup de copains qui venaient aussi de la Villeneuve, de milieu un peu plus populaire comme ça, et qui n'hésitaient pas à ouvrir leur porte et leur jardin… Je sais pas si ça existe toujours comme ça autant aux Béalières, en tout cas c'est devenu un quartier assez cher quand même – je me trompe peut-être, je connais pas…- et moi pour le coup quand j'ai cherché à acheter, je me suis écarté parce que je voulais un peu de terrain, faire un bout de potager, faire mes trucs… On s'est écartés et en s'écartant les prix étaient bien moins chers donc on s'est écarté pour ça.

Dans mes engagements associatifs je dirai pas que je suis leader parce que j'estime pas avoir forcément les compétences et pas avoir suffisamment de temps. Il y a des gens qui passent un temps phénoménal et pour donner un coup de main, je suis toujours le premier et y' a aucun souci, je suis à mort et je pousse derrière. Mais sinon être moteur, pilier de la MJC du coin, moi ça ça me dépasse j'ai pas assez de temps. Après y' a des gens qui font ça qui ont des boulots peut être moins prenant que le mien, j'en sais rien, en tout cas c'est tout à leur honneur. A Meylan y 'vait une MJC qui était très très forte et y'avait toujours plein de trucs dans le quartier qui étaient fait, ça vivait beaucoup mais, je sais pas maintenant comment ça se passe dans le quartier des Béalières, et ce que c'est toujours actif comme ça, j'en sais rien. Et puis nous , on était comme ça. Ça vient de l'éducation aussi… mon père, nous on faisait du foot, il nous accompagnait au foot tous les week-ends… Ça, par exemple c'est un truc que je veux plus faire, de regarder mes gosses pendant des heures faire du foot. C'est des trucs moi ça m'intéresse plus… mais qu'est-ce que nos parents ont eu de la patience pour nous élever comme ça ! C'était peut-être aussi l'idéal d'éducation de l'époque… et pourtant aujourd'hui j'ai le sentiment d'en faire beaucoup pour mes enfants. Mais ils avaient plus de patience que moi, ça c'est sûr.

Les valeurs de partage, de convivialité, c'est quelque chose que j'ai au fond de moi. Dans mon boulot je suis très généreux, que ce soit les voisins, les trucs et tout…

voilà j'ai des poules ici, les voisins ils viennent, c'est eux qui prennent les œufs… Moi je suis très comme ça y a pas de souci, c'est évidemment l'éducation qui donne ça, mais c'est certain que dans le quartier dans lequel on a vécu, où tout était toujours ouvert, où j'ai toujours vu mes parents accueillir du monde et on était toujours bien accueillis chez les autres, c'est certain que ça ça a fonctionné, y a eu un élan de générosité, d'humain quoi, je sais pas comment on explique ça mais -je suis pas sociologue rien du tout- mais mois c'est comme ça que je le ressens. Et aujourd'hui quand c'est la fête de fin d'année à l'école de là où je suis et que y a besoin d'aller s'occuper du barbeuc, d'aller installer la scène ou quoi, évidemment j'y vais. Ça me rappelle l'investissement que nos parents ont pu mettre à l'époque et ça parait évident de le faire.

J'ai pas envisagé l'habitat participatif parce qu'en fait j'en ai pas eu l'occasion, c'est surtout ça. Moi je suis menuisier et je travaille avec un architecte qui fait beaucoup de maisons bois, il fait de l'éco-construction. Et puis sur un projet qu'il a eu y'a pas longtemps y'avait plusieurs maisons qui avaient une salle commune avec notamment une cheminée (ça ressemblait un peu aux Naïfs) ; et il y avait aussi une immense buanderie. Ça sert à rien que 3 familles utilisent 3 machines à laver alors que si on en met une grosse ça fait des économies ! Moi j'étais admiratif du truc, moi ce sont des valeurs qui me plaisent. Mais après, de réussir à mettre en œuvre ça…

Je le fais à ma petite échelle avec les voisins, mais j'ai pas retrouvé quelque chose comme ça. Je pense que si j'avais eu l'occasion c'est quelque chose qui m'aurait plu ouais ! De pas savoir où sont ses gosses mais de pas s'en soucier parce que de toute manière ils sont dans un quartier qui craint rien, ça craint rien parce qu'en fait y a des gens qui sont plein de bon sens et qui sont attentionnés même si c'est pas tes gosses. Tes enfants et ceux des autres c'est un peu la même chose, tu fais attention partout pareil, donc t'es jamais en situation de stress si tu vois pas tes gosses. Ça moi je l'ai pas retrouvé mais probablement toi tu dois connaître d'autres façons de faire en ce moment, des gens qui arrivent à monter des quartiers dans ce style. On peut retrouver ça un peu avec les maraîchers qui font des paniers, tout ce genre de choses qui font avancer les gens. Quand les gens sont un peu plus généreux ils donnent un peu de leur temps ça va plutôt dans le

bon sens.

La façon dont les Béalières étaient construits, l'architecture, y avait plusieurs petits quartiers dans les Béalières. Il y avait des rues qui traversaient dans tous les sens. C'était un petit labyrinthe et je pense qu'on s'y sentait bien aussi parce qu'il y avait beaucoup de verdure et qu'il n' y avait que des petites rues, des voitures qui roulaient vraiment doucement, aucun risque, je pense que ça apaise. Moi aujourd'hui où j'habite c'est que y a une usine qui est pas loin et que y a des gens ils roulent comme des trous du cul sur la petite rue et on se dit « allez y encore un peu plus vite il nous reste des enfants à massacrer », on a jamais eu ce stress là quand on était aux Béalières, jamais jamais.

Moi je partirai pas de l'Isère c'est sûr. Je suis partie en Picardie, c'est plat y a des champs de betteraves. Non moi je fais du trail, je fais du VTT, on fait de la rando… moi je suis amoureux des montagnes ici je partirai pas, je serai malheureux de partir c'est sûr. Ça a un côté rassurant et puis c'est un immense terrain de jeu j'adore ça ! La région me plait, les paysages, tout ça évidemment, on s'y sent bien. Après du point de vue culturel, il y a un peu un truc à Grenoble. Surtout tu vois des gens qui ont des baudriers sur le cul, je pense qu'on ne trouve pas ça quand on va à Strasbourg. C'est tourné vers le sport et la montagne donc c'est quelque chose qui me plait. Après je pense que les Bretons ou les Savoyards ont une culture, une entité qui est plus forte que nous à Grenoble. Je pense, mais on est fiers d'être grenoblois quand même. Moi en tout cas je ne suis pas un aventurier, j'aime bien aller voir d'autres coins en France, mais y a quelque chose qui est rassurant, qui est apaisant. On a beau avoir fait la dent de Crolles ou la croix de Belledonne des centaines de fois, bah quand on remonte là-haut on est bien, moi y'a quelque chose qui m'apaise. De connaître le truc, tous les recoins dans certaines montagnes moi ça me plaît. Après c'est chacun son truc pour le coup. Y en a qui ont besoin d'aventures et d'aller voir ailleurs, moi je ne suis pas trop comme ça. On est plusieurs des Béalières à vivre aujourd'hui dans la région. Mes parents quand ils ont vendu ils sont restés à Meylan mais ils sont du côté du lycée du Grésivaudan, juste au-dessus. Donc je retourne souvent à Meylan. Ma belle mère habite à Meylan, les enfants connaissent Meylan. On a pu repasser avec les enfants dans le quartier des Béalières, on a pu aller se promener tout ça, on peut

leur expliquer avec nos yeux d'adultes « on a passé notre enfance ici, c'était trop bien, là y a un tel qui habitait, là y a un tel… ». On a plein de souvenirs mais, moi mes enfants ils ont 14, 12 et 7 ans, je sais pas s'ils percutent bien, s'ils comprennent. On pourra peut-être pas retransmettre ce petit cocon dans lequel on a vécu… je sais pas.

Isalia

Alors, par où je commence… Peut être je peux commencer par mon arrivée aux Béalières si ça te va. Je suis arrivée quand j'avais 5 ans, j'arrivais de Grenoble donc pas très loin. Mes parents ont pu bénéficier d'un HLM qui était des petites maisons mitoyennes donc il y avait deux petites maisons collées en HLM avec un petit jardin. On venait d'un appartement un peu insalubre dans le quartier d'Europôle donc c'était vraiment une grande promotion sociale pour la famille. C'était vraiment le tout début de ce quartier. On ne faisait pas partie des premiers habitants de ce quartier mais presque. C'était vraiment un quartier qui était en train de se créer. La maison était.. Il n'y avait pas encore de carrelage la première fois qu'on l'a visitée parce que vraiment c'était une aventure qui démarrait à ce moment-là. Moi j'étais toute petite j'avais 5 ans donc je ne me rendais pas forcément compte de ce qui se passait à ce moment là mais j'ai quand même senti et compris assez vite qu'on était dans un quartier un peu, enfin… dès que je suis rentrée au collège j'ai compris que mes copains n' habitaient pas dans des quartiers comme ca quoi.. c'était pas, c'était un quartier un peu spécial.

Euh.. qu'est ce que je peux te raconter. Que l'école a joué un rôle central dans le quartier. C'était une école qui n'était pas fermée d'abord, la cour n'était pas fermée donc c'était à la fois l'opportunité de faire quelques conneries quand même, du style aller chercher quelques bonbecs à la récré, aller se cacher dans la forêt à côté pour aller faire nos conneries d'enfants. C'était une grande liberté. On a eu de la chance d'avoir tout au long de notre enfance des locaux communs dans le quartier ce qui fait qu'on a eu tout le temps accès à des salles où on pouvait faire la fête, les anniversaires donc il y avait un côté très très très convivial, que ce soit dans les communs des habitats participatifs, ou même les locaux communs

résidentiels qu'on appelle les LCR. C'était pour les enfants, en tout cas vraiment hyper chouette. Ça a je pense contribué à nouer des liens qui ont perduré. Par exemple demain soir je vais chez un copain que j'ai rencontré en CE1 quoi. Parce que moi j'ai sauté une classe donc j'ai rencontré une grande partie des copains que j'ai toujours, quand j'ai sauté la classe, je les ai rejoints.. J'ai pas gardé forcément des copains de l'école maternelle.

Bon, moi ce que je pourrai dire c'est que ce quartier il nous a appris, enfin il nous a permis d'être assez libre, parce que c'était vraiment.. On était quand même très proches de la ville mais il y a toujours un quartier très vert dans ce quartier, très ouvert, avec des espaces de circulation sécurisés qui faisaient qu'on pouvait vraiment se promener sans avoir d'inquiétudes sur les trajets. Même assez petite moi j'allais à l'école à pied toute seule assez tôt alors que mes parents étaient plutôt des gens très angoissés mais ça ça leur posait pas de problèmes de me laisser aller à l 'école toute seule à partir de je sais pas, CE2, CM1. Parce que les itinéraires étaient complètement sécurisés.

Voilà… si j'essaye de me projeter comment ça a impacté ma façon d'envisager les choses je dirais que quand j'ai eu mon premier salaire (comme je suis dans la vidéo et que je savais que c'est pas forcément un milieu où on avait une stabilité de l'emploi) j'ai eu la chance d'avoir un CDI à 25 ans et je me suis dit, j'étais avec un gars qui avait retapé une maison avant, et je me suis dit en fait il faut que j'achète un truc dès maintenant. Donc avec mon premier contrat je suis allée voir les banques et j'ai acheté seule. Et je cherchais en priorité sur l'agglo quoi.

Et en fait j'avais la possibilité, je gagnais 1300 euros à l'époque. Avec ce que j'avais toute seule, j'avais la possibilité d'acheter un 50m2 dans un immeuble à St-Martin d'Hères. J'ai dit « c'est juste pas possible pour moi » quoi. Venant des Béalières, de cette façon-là d'habiter, de concevoir la ville, c'était pas possible pour moi d'habiter dans un petit immeuble, un 50m2, aucun espace vert. Et du coup c'est pour ça qu'à 25-26 ans j'ai fait le choix de m'expatrier à la campagne, parce que c'était la seule façon pour moi avec les moyens que j'avais de conserver un peu cette qualité de vie que j'avais connue enfant.

C'est ça que j'ai recherché en arrivant où je suis depuis 15 ans. Je suis pas restée

tout ce temps-là, je suis partie quelque temps mais je suis partie, revenue quoi. Mes parents étaient locataires d'un HLM. Pour moi c'était important, c'était un choix financier de me dire je vais pas payer des loyers. Enfin, j'ai vu mes parents galérer avec le fait ; enfin de pas de galérer mais en tout cas je trouvais ça dommage d'être locataire donc j'ai préféré habiter un peu plus loin et payer pas trop cher de crédit mais accéder à la propriété tout de suite. Euh, ceci dit mes parents étaient locataires d'un HLM mais ils avaient emménagé une maison qu'ils ont retapée dans la Drôme donc je pense que ça a joué mine de rien dans ma capacité à me projeter dans un chantier, des travaux et une restauration d'une maison, faire intégralement la restauration de la maison.

Mon père est décédé et ma mère a quitté la petite maison il y a ¾ ans je dirai maintenant et elle habite toujours à Meylan. Elle habite dans les nouveaux immeubles , Chemin des Sources en face de Schneider. Elle pour le coup elle a fait le chemin inverse mais bon c'est lié aussi à l'âge et au fait qu'elle se voit un peu vieillir, elle a 70 ans, c'est qu'une maison avec un étage, pas de salle de bain au rez-de-chaussée et puis un jardin à entretenir ça devenait compliqué pour elle. Elle a fait le choix de se mettre en appartement. Mais c'était un choix lié à l'âge et elle était contente de pouvoir quand même habiter à Meylan dans un habitat en accession sociale.

Moi j'étais dans une famille qui était quand même relativement stricte on va dire. Donc je sortais pas énormément mais il y avait quand même beaucoup de copains qui étaient dehors tout le temps tout le temps. Moi j'étais dehors un peu plus tard, genre ado, j'avais le droit d'aller traîner un peu dans le quartier. Mais voilà quand je vois ce que peut être un quartier (pour un quartier où il y avait quand même beaucoup d'habitats sociaux), traîner dans le quartier n'importe où ailleurs et traîner dans le quartier aux Béalières ça n'avait rien à voir ! On traînait dans le quartier, voilà on allait se mettre en haut de la coulée verte, on était en pleine nature quoi. On était pas aux pieds des immeubles avec du béton. Donc ça je pense que c'est très fort pour des enfants. Je ne suis pas très balade, rando mais par contre j'ai besoin de vert autour de moi et en y réfléchissant je pense que ça vient de là. On a vraiment grandi dans la nature. Dans la ville mais dans la nature.

Après, je me dis, mais ça c'est mon regard d'adulte rétrospectif, je me dis le fait qu'il y ait une grande mixité de population avec des gens, notamment les gens qui avaient participé, moi j'ai pas mal de lien tu vois avec des personnes de Hélix. Je me dis la proximité de ces personnes qui avaient une démarche un peu militante, réfléchie etc., donc c'est des populations d'une certaine catégorie sociale, c'était une chance aussi pour des gens qui étaient un peu plus modestes comme ma famille ou d'autres personnes que j'ai côtoyées. Je trouve que c'était une chance de pouvoir côtoyer des gens qui n'étaient pas forcément du même milieu que nous. Cette mixité sociale et cette mixité culturelle au sens du capital culturel qui était une chance pour les enfants de ne pas s'enfermer dans un truc très fermé ou uniforme.

Dans les conversations qu'on a pu avoir avec les parents de nos amis, je sais pas moi j'ai des parents d'amis dont je suis resté proches qui étaient presque comme des familles d'adoption. Vraiment un lien très fort avec certains parents de copains. Donc je pense qu'eux ils m'ont nourri intellectuellement. Certaines personnes qui étaient militantes notamment, ou certaines personnes qui m'ont ... tu vois à la crise d'ado, des parents qui te prennent un peu sous leur aile, t'emmènent en vacances, des choses comme ça. Après il y avait tout un groupe de gens, une assez forte présence de l'aumônerie, de groupes assez catho en tout cas dans mon entourage. Après je sais pas si c'était un hasard ou une histoire de génération. Moi qui étais totalement athée c'était aussi une ouverture vers des choses que je connaissais pas du tout. Alors après tu adoptes ou tu adoptes pas. Moi j'ai pas adopté, en tout cas je trouvais que cette diversité de gens était intéressante.

Ce que je peux en dire c'est que vraiment il y a beaucoup de gens de mon entourage qui sont restés pas trop loin de Meylan, on a encore des attaches avec ce quartier. Hier par exemple, j'ai une copine qui fête ses 40 ans donc avec une autre copine de 40 ans on a tourné un film aux Béalières. Même si sur les 4, il y en avait que 2 à avoir grandi aux Béalières, on a tourné plein de trucs aux Béalières parce que c'était là qu'on passait notre temps quand on était ados.

Ça drainait aussi des gens de l'extérieur du quartier pour ce côté hyper convivial,

des espaces où les jeunes pouvaient se retrouver. Il y avait des espaces où on pouvait se poser en sécurité et je pense qu'aussi c'était rassurant pour les parents des autres jeunes de se dire qu'ils étaient dans ce quartier-là, cette espèce d'écrin. Sans idéaliser le quartier mais franchement il ne se passait pas grand-chose dans ce quartier enfin il y avait pas de danger majeur, et je pense que ça c'était hyper confortable. Par exemple les Buclos qui était pourtant pas très loin avaient pas du tout la même réputation. On n'allait pas traîner aux Buclos, on allait traîner aux Béalières parce qu'aux Béalières on était forcément en sécurité. C'est con parce qu'à priori c'est potentiellement un peu les mêmes personnes mais il y avait pas du tout la même image. Puis vraiment le côté salle commune, parc, verdure c'était chouette ! On pouvait se poser, on allait se mettre dans la forêt quand on allait fumer des pétards, c'était cool quoi, c'était vraiment cool. C'était une enfance assez chouette quoi.

Je me suis souvent posé la question si j'avais l'occasion, est ce que je retournerai aux Béalières. D'ailleurs je me suis posé la question quand ma mère a quitté la maison. Comme c'est un parc vieillissant, il était question que le bailleur allait peut-être mettre en vente les maisons. On s'était dit, tiens pourquoi pas, mais après c'est vrai que nous on a semé des graines ici maintenant, à Notre Dame de l'Osier. Donc c'est vrai qu'on se sentait pas forcément d'y retourner mais je crois que malgré tout, ce que j'ai trouvé à Notre dame d'osier c'est ce que j'aimais dans ce quartier. C'est-à-dire la sécurité, l'accès à la nature, aux espaces verts, les liens avec les habitants. Après c'est chacun chez soi, on est pas en communauté mais malgré tout il y a des choses qui sont créées avec les habitants ici. Voila, la possibilité d'avoir des moments conviviaux en dehors des épidémies de covid. C'est ça qui m'a attaché à ce village ces dernières années. Peut être que j'avais moins ça quand j'avais pas d'enfants, c'était plus une question d'opportunités immobilières. Depuis que j'ai des enfants, c'est vrai que c'est un choix de notre part. Quand on a déménagé y a 6 ans on a cherché ailleurs, à se rapprocher plus près de Grenoble et puis dans notre budget on pouvait éventuellement aller vers Tullins mais on s'est dit qu'en fait non, on était vraiment bien à Notre Dame de L'osier.

On avait trouvé une maison à 500 mètres de notre ancienne maison on s'est dit

on ne bouge pas pour cette qualité de vie et de tranquillité. Je pense que la plupart des gens qui sont arrivés à Notre dame de l'osier ces dernières années c'est ça qu'ils ont cherché, ce côté nature tranquille est en même temps pas complètement mort non plus.

Je me suis souvent posé la question de vivre ailleurs. J'ai vécu un peu à Marseille, à Poitiers, dans les Alpes de haute Provence, un peu à Mayotte. Le truc est pas réglé, si ça se trouve dans 10 ans on vivra en Guyane, mon homme a grandi en Guyane donc il y a quand même un attrait fort de l'outre-mer (du soleil, la chaleur, les tropiques...) Je peux me projeter ailleurs sans problème mais dans la mesure où je me suis engagée en tant qu'élue... Y a pas très longtemps je me suis posé la question d'aller dans le Trièves parce que j'y bossais, et que c'était compliqué de faire les allers-retours. Et puis Tero Loko, il était question qu'ils s'installent dans le Trièves donc je m'étais dit : si je bosse dans le Trièves et qu'il y a Tero Loko qui s'y installe, peut être que ça vaut le coup qu'on déménage. Après je pense que mon mari il aurait pas supporté, c'est trop montagnard comme climat puis c'est enclavé donc ça aurait été compliqué. C'est pas un truc exclusif, mais c'est juste une capacité à reconnaître ce qui m'attache à ce lieu mais ça pourrait être un autre lieu. Il se trouve qu'on est là et qu'on est bien donc on a pas de raison de chercher ailleurs. Puis on a tous les deux beaucoup bougé déjà.

J'ai voulu être élue car c'est la continuité de mon engagement à Tero Loko. Je pense que sans Tero Loko les choses seraient un peu différentes, sans ce projet qui structure un peu la vie du village. Le fait qu'il y ait ce truc là qui ait amené de la vie et de la dynamique, je me suis dit qu'il fallait aller plus loin et que ça dépasse cette association. J'ai accompagné les porteuses de projet la première fois qu'elles ont présenté le projet en conseil municipal, et je ne me suis pas sentie très bien représentée, ça c'était en 2017-2018. Je me suis dit que les gens qui étaient autour de la table étaient pas forcément des gens qui portaient ma voix, en tout cas tel que je l'imaginais au vu de mes aspirations, de mes envies, de mes valeurs. A part Alex, à part quelques personnes, j'avais du mal à m'identifier aux personnes qui devaient me représenter et la meilleure façon de le faire, c'était de me présenter moi-même. J'aime vraiment beaucoup Alex, c'est quelqu'un que je connais depuis 15 ans, depuis que je suis arrivée dans le village. Je l'estime vraiment énormément

et je me suis dit que ce serait chouette de faire ça avec lui. C'est vrai que la personnalité du maire a beaucoup joué dans mon envie, je me suis dit que j'avais envie de faire des trucs pour le village avec lui parce que c'était chouette, qu'on partageait des valeurs et des envies pour ce village.

Mes valeurs sont la solidarité et l'écologie. C'est les deux grosses valeurs sur lesquelles j'oriente mon énergie. Pour résumer, la solidarité il y a le côté social, construire ensemble, faire attention aux plus faibles, à ceux qui ont le plus de mal, qui n'ont pas forcément les moyens financiers mais aussi en termes de connaissance, de culture ou d'accès à l'éducation. Et puis l'écologie parce que je pense qu'on n'a pas le choix.

J'ai pas d'autres engagements pour l'instant. J'ai été militante syndicale dans mes années étudiantes ; mais pas dans la politique. J'ai pas eu de mandat et je n'ai pas cherché à en avoir. Après je dis pas que ça m'arrivera jamais mais pour l'instant je suis très bien là où je suis. J'ai pas d'ambition particulière en termes de mandat ou qui. Mais après je vois bien que quand on met un pied dans un truc, ça amène d'autres rencontres, d'autres envies, donc je ne sais pas où ça me mènera. Je sais juste que c'est le bon endroit par lequel j'ai commencé parce que pour moi, c'est l'échelle locale qui est la plus concrète et la plus satisfaisante intellectuellement, pour moi. Ca, c'est vraiment très personnel, mais je trouve que c'est chouette de pouvoir mettre en place des choses pour de vrai, des choses qu'on voit au quotidien même si c'est des toutes petites choses. J'aime bien cette échelle-là, je ne sais pas si j'aurai envie d'aller sur une autre échelle d'engagement politique. Là, quand je côtoie les commissions de la Comcom, je me dis je sais pas trop...

Moi je me suis toujours perçue comme engagée mais en fait quand je fais le compte j'ai pas été très engagée dans des associations ou quoi. J'ai fait plusieurs années de la stabilisation de femmes d'origines étrangères aux Béalières avec mes anciennes instits. L'école avait un rôle vraiment très fort aux Béalières, c'était vraiment un truc très structurant et j'ai gardé des liens avec certaines maîtresses. Et quand j'avais une vingtaine d'années, elles ont monté un cours d'alphabétisation et du coup j'ai compagnonné quelques années avec elle pour donner des cours d'alphabétisation . J'avais aucune formation, mais j'ai appris avec

elles et j'ai fait mon mémoire de fin d'étude sur ce sujet là d'ailleurs, parce que je trouvais que c'était un truc intéressant les enjeux de l'alphabétisation chez les femmes d'origine étrangères. Donc il y avait quand même toujours cette sensibilité là ; à la fois sur les femmes et sur l'origine étrangère. Et après il y a quelques années on a commencé à accueillir des demandeurs d'asile à la maison avant que Tero Loko s'installe. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai entendu parler de Tero Loko. C'est parce que les deux porteuses de projet démarchaient sur le territoire, et Alex et Cyril, le maraîcher du village, sont venus me voir séparément en me disant « T'as entendu parler de ce projet ? » parce qu'ils savaient que j'accueillais des demandeurs d'asile. Et c'est comme ça qu'ils m'ont mis en lien avec les porteuses de projet. Je suis allée au conseil municipal pour les accompagner et les soutenir moralement.

Mais voilà, l'engagement associatif se limite à ça. Après je suis dans les réseaux de l'APARDAP, l'ADA, mais je peux pas dire que je sois membre active aujourd'hui. Et c'est vrai que d'habiter à la campagne c'est pas simple non plus. Je ne me voyais pas faire encore des kilomètres en plus pour être militante. Là, le fait qu'il y ait quelque chose dans le village, forcément je suis engagée.

Je pense que ces valeurs me viennent de mes parents, enfin pas l'écologie : l'écologie c'est vraiment pas leur histoire. Ma mère y est un petit peu maintenant, mon père de son vivant il a jamais percuté l'enjeu. Mais en tout cas la solidarité oui. Mon père était libanais et quand il est arrivé en France, assez vite il s'est retrouvé avec des réfugiés du Liban donc je pense qu'il y a un truc assez clair dans la transmission des valeurs de ce côté-là. Après quand ils ont eu des enfants, mes parents ont été beaucoup plus refermés sur la famille, bien plus que nous qui avons toujours revendiqué d'accueillir du monde que ce soient des demandeurs d'asile. La maison a toujours été ouverte quoi, donc malgré tout, cette valeur de solidarité, clairement, vient de mes parents.

Pour l'écologie je pense que c'est vraiment des rencontres (je suis en train de réfléchir en parlant parce que je me suis jamais posées ces questions là évidemment). Je pense que la personne qui a été déterminante pour moi c'est une amie à moi. Elle était beaucoup plus branchée que moi sur l'écologie même si en

fait la réaction écolo, j'ai tout découvert quand j'étais étudiante avec des copains et copines qui étaient plus en avance que moi là-dessus. Donc c'était quand même mes années militantes quand j'étais étudiante. On avait monté un syndicat étudiant dans les années 90 et du coup il y avait toute cette mouvance un peu écolo, alternative, féministe, LGBT friendly. Donc je pense que c'est toute cette partie-là de ma vie, mon passage à Science po, je pense que c'est ça en fait qui a fait que j'ai découvert ces valeurs-là. Je mets un peu tout dans le même sac mais pour moi c'est un peu tout : respect des humains et de la terre et du vivant en général. J'ai été végétarienne à 15 ans, c'est des trucs que mes parents ont jamais compris par exemple. C'était la crise de la vache folle, et je suis partie aux Etats Unis à cet âge-là en voyage scolaire et j'ai rencontré une végétarienne. J'avais jamais eu notion que ça existait et je me suis dit mais en fait bien sûr ! Donc quand je suis rentrée j'étais végétarienne et ça a duré 8 ans et après je suis partie en voyage sac à dos pendant 7 mois jusqu'en Iran et on était hébergés chez des gens, et du coup c'était un peu compliqué à tenir comme régime.. quand les gens ne mangent pas de viande en général. Mais quand t'arrive ils font un plat avec viande, et de dire en fait non tu sais moi de là où je viens c'est mieux de pas manger de viande. Donc du coup je me sentais pas de faire ça. J'ai mis entre parenthèses mon régime végétarien. Après, je courais pas du tout après la viande, en tout cas si on m'en servait chez les gens chez qui j'allais, je disais pas non. Et quand on est rentrés j'étais un peu moins décidée là-dessus… Puis j'ai rencontré mon mari qui était un gros viandard. Il a fallu faire des compromis. Donc je suis plus végétarienne depuis, mais voilà, en tout cas je pense que c'est vrai qu'à cette époque là y avait peu de gens qui étaient végétariens. Après c'était un choix mais c'était pas complètement construit politiquement. Je pense que si aujourd'hui je re-faisais ce choix, il serait beaucoup plus construit politiquement qu'à ce moment-là mais parce que j'en étais au tout début de ma prise de conscience écologique.

Je pense que j'ai une énergie qui peut décontenancer un peu les gens. Je suis globalement très bien dans les structures dans lesquelles je suis. Après dans le conseil municipal c'est pas si simple, parce que c'est des gens qui sont très très différents de moi, et qui ne partagent pas forcément les mêmes engagements

donc il faut que j'aille doucement et je le sais. Je marche un peu sur des œufs.

Par exemple, à Tero Loko je suis hyper bien parce que ce sont des gens avec qui je partage des valeurs, des systèmes de pensée, des fonctionnements et qui m'apportent énormément, qui me font vachement progresser. Donc là-dedans je me sens très bien. Après, dans mon engagement entre guillemets politique (c'est un grand mot pour ce que c'est), j'y vais beaucoup plus doucement, je sais qu'il faut que je fasse gaffe à pas être trop… d'en vouloir trop tout le temps et de bousculer trop ! Après je sais que comme j'ai toujours le sourire ça passe à peu près, on m'en veut pas trop. Mais ça peut perturber quoi. Je sais que le sourire, ça me permet de me faire pardonner de bousculer les gens, d'aller un peu trop vite, d'y aller un peu trop fort, de pas être suffisamment dans l'écoute, dans la pédagogie… Et en même temps je suis hyper contente de pouvoir apporter tout ça à cette équipe du conseil municipal parce que je me rends compte que finalement ça fait son chemin. Enfin je suis pas seule non plus, on est vraiment 3 à être sur les mêmes valeurs, les mêmes envies. Après les deux autres sont plus pris par leur métier donc c'est vrai que je suis un peu locomotive dans ce mini groupe au sein du conseil municipal, je suis un peu motrice. Oui je trouve que c'est ça qu'on apporte en tout cas. Alex me l'a déjà dit qu'il est hyper content qu'on soit là et qu'on apporte des choses un peu nouvelles, que ça renouvelle un peu à la fois les façons de fonctionner et les envies, les projets qu'on met en place au niveau de la commune.

Emilie

Alors moi j'étais pas en habitat partagé. J'ai grandi 20 ans aux Béalières, on était en copropriété classique, j'ai un certain nombre d'amis qui ont grandi en habitat partagé, enfin je sais pas si on pouvait déjà à l'époque appeler ça habitat partagé.. Donc moins je n'étais pas à Hélix, ni au Saule.

En un seul mot, moi je dirai que c'était une enfance vraiment privilégiée. Que des bons souvenirs. Pour moi c'est vraiment un quartier qui m'a permis de grandir dans le bon sens quoi. Grandir dans le sens aussi "autonomie". Alors certes, tous

les enfants finissent par devenir autonomes un jour, on y arrive tous. Mais par contre on avait la chance, vraiment, de vivre dans un quartier à taille humaine. Une petite ville dans une grande ville. Pour un enfant, c'est un quartier qu'on peut maîtriser, qu'on peut sillonner de droite à gauche, de haut en bas, en sécurité. Parce que vraiment, au niveau de la voiture, c'était pas elle qui était prioritaire mais le piéton. Beaucoup d'axes entre les lotissements, piétons. Moi je suis pas loin aujourd'hui, je suis dans l'agglo, et j'y suis retourné il y a pas longtemps. Tous les cheminements piétons qui existent, d'un lotissement, d'une copropriété à l'autre, je pense que c'est assez rare. Il y avait aussi une école, où tout le monde pouvait y aller à pieds en fait, et je pense que ça c'est une chance. Ce qui veut dire que quand on a l'âge, on peut y aller seuls à pieds, et ne pas dépendre des parents qui ont une voiture. Je pense que c'est super pour les enfants. L'école n'était pas clôturée, on était responsables.

Bon après on en a fait des bêtises ! Avec Isalia, on était pas les dernières d'ailleurs… On a des souvenirs en commun. On mangeait à la cantine en primaire, on avait la coulée verte qui était accessible… Alors voilà on a fait les pires bêtises, mais en fait on s'est pas mis en danger. Mais voilà, les bêtises c'était aller faire des cabanes au bout de la coulée verte alors qu'on devait être dans la cour d'école. Donc c'est des délires d'enfants, et c'est sain. Voilà, au pire on allait à la place des Tuileaux acheter des bonbons. On avait pas le droit puisqu'on devait être à l'école, à la garderie, mais on craignait rien, c'était pas des bêtises graves. Donc on a pu grandir dans un environnement ou on avait la chance d'avoir beaucoup de liberté. C'est vraiment ça qui m'a marqué.

Après y'avait tous ces habitats autogérés, les LCR, auxquels on avait accès. Donc qu'on habite en appartements, en maison, ou autres, on pouvait tous rassembler nos copains pour un anniv' ou autre. J'ai beaucoup de souvenirs de fêtes de familles. On habitait pas dans un grand appartement, et mes parents voulaient rassembler la famille ou des amis pour un anniversaire, c'était possible en fait, on avait cette chance là de pouvoir louer une salle, avec des espaces verts devant. J'avais beau habiter en appartement on était tout le temps dehors, dans les jardins, les parcs qui avait au sein des copropriétés. On avait beau être en appartement, on avait des beaux espaces de jeux autour de chez nous. C'était une

belle expérience, des belles années n'empêche ! Dont on se souvient, qui nous marque. Alors peut être que tous les enfants ont des souvenirs de quartiers où ils ont grandi… mais je pense que le quartier a été conçu pour bien nous faire grandir. Avec une bonne ambiance, où on faisait attention aux enfants des voisins. Avec beaucoup d'animations, une vie de quartier sympa. Soit des asso pour y faire des activités culturelles : de la danse, de la gym… Une bibliothèque aussi avec des événements culturels qui pouvaient avoir lieu. Un quartier qui se suffisait un peu à lui même, avec pas mal d'atouts pour lui, pour une qualité de vie qui était pas mal… qui était super même.

La grosse différence avec ce que je vis aujourd'hui, c'est qu'on a tous une petite maison avec une haie délimitée, des choses très privées et finalement beaucoup moins de parcs collectifs. Il y avait aussi des petits immeubles, donc ça faisait des choses plus agréables en termes de vis à vis, c'est plus vivable quoi. Une architecture qui est moins agressive, tous ces petits immeubles, ces petites maisons, c'était pas démesuré, à taille humaine quoi.

Toutes ces fêtes, toute cette vie de quartier… du carnaval à la fête de la St jean, des anniversaires et fêtes de famille qui ont pu avoir lieu.. Et puis ce routoir qui va de droite à gauche, et qui nous emmenait les uns chez les autres, où on se retrouvait tous pour aller à l'école. Aujourd'hui, on va organiser des « pédibus », des choses comme ça. En fait ça existait déjà sans que ce soit organisé, structuré ! On cheminait tous par les mêmes passages pour arriver tous au même endroit.

Et puis voilà, 40 ans après, Isalia je la côtoie encore, Quentin c'est plus facile c'est mon cousin, Charles également. Donc je me dis qui s'est passé des choses… Après on a des parents qui s'entendaient bien, qui se connaissaient, qui ont construit en partie ce quartier. On a des amitiés, sans se voir tous les jours qui durent.

Aujourd'hui je vis à Domène, dans l'agglo. Ce qui est marrant, c'est quand on a cherché à acheter, on a visité un appartement au Saule. On a eu l'info par les réseaux : mes parents qui connaissaient un tel, qui a entendu que ce bien se vendait… Donc on a visité parce que moi j'étais emballé ! Voilà on a un enfant, on va en avoir deux autres - j'attendais mes jumelles - donc il fallait qu'on ait un appart' plus grand et je me suis dis que ce serait le rêve pour mes enfants de

grandir comme ce que j'ai pu vivre. Bon il s'avère que cet appart', ça rentrait pas du tout dans nos critères pour plein de choses. Donc on n'y a pas habité, on a choisi une maison individuelle à Domène. Domène, c'est pas une grande ville. Mais l'architecture, l'urbanisme, c'est très très différent… Voilà, après je m'y retrouve quand même parce que les petits commerces de proximité où je peux aller à pieds, les enfants vont à l'école à pieds, c'était nos critères. Et je pense que c'est le fait de l'avoir vécu étant enfant, je me suis dis il faut que ça soit possible, je voulais pas dépendre d'une voiture. Pareil, à Domène, il y a une bibliothèque, des animations pour les enfants. Heu… par contre, la voiture est beaucoup plus présente, y'a des pistes cyclables mais qui sont à côté de la nationale. Mais y'a pas de cheminements piétons agréables, pas autant de verdure qu'aux Béalières. Voilà c'est différent.

Après j'ai jamais voulu aller vivre dans une plus grosse ville. Pas en centre ville de Grenoble par exemple. Je n'y arriverai pas. On cherchait un peu de calme, et avoir accès à la nature facilement.

Au Saule, c'était un appartement qui était en rez-de-jardin. Pour moi les Saules, j'ai le souvenir d'avoir été chez les Tassart, une amie qui y habitait. Quand on habite aux Béalières, on a une vue sur Belledonne qui est énorme, qui est magnifique. En habitant Meylan, c'est vraiment une vue sur ces montagnes, la chaîne de Venon et Chamrousse. Voilà pour moi c'était important, c'est ce qu'on avait sous les yeux tous les jours. Et finalement au Saule, on donnait sur la coulée verte et on avait aucune vue. C'était vraiment dans la nature - le bout du jardin c'est la coulée verte ! - mais finalement très peu lumineux. Donc pas de vues, ni de lumières, c'était vraiment ces critères là qu'on cherchait. Et puis le budget quoi… Alors je pense qu'il y a tous les prix, mais quand on cherchait, c'était il y a environ 10 ans, j'étais enceinte, on avait pas les moyens d'acheter. On avait deux salaires, mais pas les moyens d'acheter un appartement aux Béalières alors qu'on a pu acheter une petite maison à Domène. C'était pas adapté, voilà. Et puis sur le coup, ça restait un appartement. Je t'ai dit tout à l'heure que je vivais en appartement et qu'au final, le jardin c'était les parcs qu'on avait à côté, mais quand on cherche à acheter, c'est vrai que bon… je me disais qu'avoir un peu plus d'espaces, mon mari qui bricole, avoir un peu plus d'espaces, tu l'as plus facilement en maison qu'en appart.

Aussi, au Saule, déjà l'appartement ne convenait pas, mais on aurait dû rencontrer l'ensemble des propriétaires. Il y avait pas mal de délais, on s'était pas lancé là dedans, on était loin. En même temps qu'on cherchait aux Béalières, on a eu le projet avec un couple d'amis, de trouver une grande maison qu'on pouvait séparer en deux. Et on a pas trouvé. Ils ont eu d'autres projets, mais on a acheté seuls au final. Mais l'idée nous plaisait bien, ça nous plaisait beaucoup même.

Moi je travaille au CHU à Grenoble. Je m'engage discrètement dans des associations, dans le cadre de mes loisirs. Je fais partie d'un club de course à pieds. Sans être au bureau ou quoi, j'essaie d'être présente lorsqu'il y a des événements, des moments forts dans la vie du club : un cross, une buvette, des choses comme ça. Mais je ne suis pas dans le bureau non. Ensuite, mes enfants font du scoutisme, aux scouts de France. Et pareil, dans ce cadre là, on est des parents qui s'investissent un peu. Quand y'a besoin de parents pour organiser une banque alimentaire, faire le point sur le matériel avant un camp, aider les jeunes sur des choses ponctuelles, oui on essaie d'être présents. Malgré tout, on a des loisirs. Pour moi c'est important de garder du temps pour moi. Et puis on a 3 enfants, donc ça prend pas mal de temps aussi.

Il est probable que les valeurs du respect de l'enfant, de l'aider à grandir, de l'autonomie, ça me parait être des valeurs fortes. L'esprit de voisinage, d'entraide, était fort dans le quartier et se transmet aujourd'hui. On a beau habiter aujourd'hui une petite maison, j'ai cherché à créer du lien autour de moi pour que si un jour, voilà comme on dit, une connerie, s'il manque du sel chez vous, que vous puissiez avoir une bonne relation avec votre voisin pour aller lui en demander.. Si un jour vous êtes en galère parce que, j'sais pas... qu'il faut que quelqu'un garde vos enfants en urgence par exemple, il faut que ce soit possible ! C'était ça aux béalières. Moi je sais que j'habitais un petit immeuble de deux étages, mais c'était notre quotidien en fait. Alors sans dire qu'on habitait les uns chez les autres, mais avec nos voisins du dessous, on s'auto-gardait parce que nos parents s'investissaient...On se gardait, on avait des interphones entre deux apparts, on dormait chez les uns, chez les autres, la vie était assez facile. La dame

du dessus, elle nous préparait les repas... C'était une ambiance, un voisinage, qui était précieux. A la fois dans le positif, et dans le négatif. Y'a eu un accident grave d'une voisine en face, et ça m'a marqué parce qu'on s'est tous rassemblés autour de la famille, on a essayé de les soutenir. Beaucoup plus tard, il y a eu un autre terrible accident.... On y était tous aux Béalières, les jeunes du moment, on s'est tous rassemblés. Il y avait des moments forts aussi bien dans le facile que dans le difficile, je pense qu'il y a une solidarité... Oui la solidarité c'est une valeur forte du quartier. Enfin, moi ce que j'ai vécu dans mon enfance, je m'en souviens, et ça m'a aidé à grandir. Ça fait ce que je suis aujourd'hui.

Après aussi, on a eu des enseignants... Marie-Hélène, bien sûr si je la croise dans la rue, je la reconnais c'est sûr. On a eu Thierry Lenain, qui est un écrivain de jeunesse aussi. Et Thierry, moi j'ai pu le recroiser à un salon du livre. Ouais il m'a marqué. C'est quelqu'un de passionnant. C'était un enseignant de qualité, c'était génial quoi ! En plus le fait qu'il soit écrivain, il nous a fait énormément écrire, il nous a fait lire ses romans, on l'aidait, on dessinait tout autour de ses livres... C'était super. Il nous a fait aborder des sujets... Moi mes enfants ont le même âge, enfin mes filles, j'ai essayé de faire lire ... on l'a eu en CE2 Thierry. Et en fait c'était déjà des sujets hyper grave : sur la drogue, la pauvreté, les SDF... Et en fait je crois qu'il nous a aidé à mûrir plus vite peut-être... Et bien ! Je pense qu'il y a l'enseignement classique où on nous apprend à lire et à compter, mais certains enseignants nous ont apporté autre chose. Et ça c'est une chance, un peu le hasard d'ailleurs. Mais l'équipe enseignante quand moi j'y étais, était vraiment bonne. C'était des enseignants qui s'investissaient. Et puis en nous faisant faire des batailles de boules de neige, des ateliers décloisonnés... Ils se mettaient vachement à notre portée. Il n'y avait pas de barrières entre le maître et l'élève. Et puis on faisait autre chose. Des ateliers photos, de la couture, y'avait pas mal de trucs pratiques. Aujourd'hui, moi mes enfants ils font pas ça.

Moi j'ai eu des parents très très investis ! Au niveau du quartier, dans les asso, à la mairie, etc... C'est peut être pour ça que je ne veux pas l'être autant. J'en ai quand

même un souvenir qu'ils avaient énormément de réunions et moi aujourd'hui, je veux pas ressembler à mes parents… pour ça on va dire. C'est vrai que ça leur prenait beaucoup beaucoup de temps. Et moi mon temps, j'ai aussi besoin de davantage de loisirs.. J'y trouve plus mon compte.

Aujourd'hui, on a tous pris des chemins différents. Et malgré tout, on a tous eu des enfances différentes dans ce même quartier. Mais oui, il y a des points communs c'est sûr.

Ce projet de fin d'étude a été réalisé dans le cadre d'un apprentissage pour l'association Les Habiles à Grenoble.

L'association a été créée en 2008 dans le but de soutenir l'émergence et la réalisation de projets d'habitat participatif en Isère (38). Pilotée collégialement par des bénévoles investis et deux salariés, son but est de permettre aux habitants de se (ré)approprier leur habitat et de vivre les uns avec les autres de façon solidaire, responsable et conviviale.

Pour cela elle encourage l'initiative et l'autonomie des porteurs de projets, la mixité sociale, culturelle et générationnelle, ainsi que l'attention à l'impact écologique (dans la conception de l'habitat, sa construction, son usage et son recyclage).